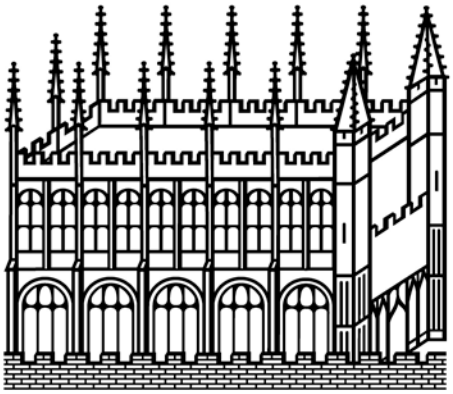


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~2546~~
~~216~~
~~BB b. 33~~

~~c/x 1213 A.4~~
BS 3/11 (4)

THEATRE

DE

P. CORNEILLE

4.

THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME QUATRIÈME

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

EXAMEN

DES

POËMES CONTENUS

EN CE VOLUME.

EXAMEN

DES

POËMES CONTENUS

EN CE VOLUME.

POMPÉE.

A bien conſidérer cette Piéce, je ne croy pas qu'il y en aye ſur le Théatre où l'Hiſtoire ſoit plus conſervée, & plus falſifiée tout enſemble. Elle eſt ſi connuë, que je n'ay oſé en changer les événemens, mais il s'y en trouvera peu qui ſoient arrivez comme je les fais arriver. Je n'y ay ajoûté que ce qui regarde Cornélie, qui ſemble s'y offrir d'elle-meſme, puiſque dans la verité

Historique elle étoit dans le meſme vaiſſeau que ſon mary, lors qu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut aſſaſſiné à ſes yeux par Septime, & qu'elle fut pourſuivie ſur Mer par les ordres de Ptolomée. C'eſt ce qui m'a donné occaſion de feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle fut ramenée devant Céſar, bien que l'Histoire n'en parle point. La diverſité des lieux où les choſes ſe ſont paſſées, & la longueur du temps qu'elles ont conſumé dans la verité Historique, m'ont réduit à cette falſification, pour les ramener dans l'unité de jour & de lieu. Pompée fut maſſacré devant les murs de Péluſium, qu'on appelle aujourd'huy Damiette, & Céſar prit terre à Aléxandrie. Je n'ay nommé ny l'une ny l'autre Ville, de peur que le nom de l'une n'arrétaſt l'imagination de l'Auditeur, & ne luy fiſt remarquer malgré luy la fauſſeté de ce qui s'eſt paſſé ailleurs. Le lieu particulier eſt, comme dans Polyeucte, un grand Vestibule commun à tous les apartemens du Palais Royal, & cette unité n'a rien que de vray-ſemblable, pourveu qu'on ſe détache de la verité Historique. Le prémier, le troiſiéme & le quatriéme Acte y ont leur juſteſſe manifeſte; il y peut avoir quelque difficulté pour le ſecond & le cinquiéme, dont Cléopatre ouvre l'un, & Cornélie l'autre. Elles ſembleroient toutes deux avoir plus de raiſon de parler dans leur Apartement; mais l'impatience

de la curioſité féminine les en peut faire ſortir, l'une pour apprendre plûtoſt les Nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en eſtre témoin, ou par le prémier qui entrera dans ce Vestibule; & l'autre pour en ſçavoir du combat de Céſar & des Romains contre Ptolomée & les Egyptiens, pour empeſcher que ce Héros n'en aille donner à Cléopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de luy dautant plûtoſt la permiſſion de partir. Enquoy on peut remarquer que comme elle ſçait qu'il eſt amoureux de cette Reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de ſon combat, les trouvant enſemble, il ne luy faſſe le prémier compliment; le ſoin qu'elle a de conſerver la Dignité Romaine luy fait prendre la parole la prémiére, & obliger par là Céſar à luy répondre avant qu'il puiſſe dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en ſoûlevement tumultüaire une guerre qui n'a pû durer guéres moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que Céſar fuſt party d'Aléxandrie, Cléopatre accoucha de Céſarion. Quand Pompée ſe preſenta pour entrer en Egypte, cette Princeſſe & le Roy ſon frére avoient chacun leur Armée preſte à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avoient garde ainſi de loger dans le meſme Palais. Céſar dans ſes Commentaires ne parle point de ſes amours avec elle, ny que la teſte de Pompée luy fut preſentée

quand il arriva. C'eſt Plutarque & Lucain qui nous apprennent l'un & l'autre, mais ils ne luy font preſenter cette teſte que par un des Miniſtres du Roy, nommé Theodote, & non pas par le Roy meſme, comme je l'ay fait.

Il y a quelque choſe d'extraordinaire dans le tître de ce Poëme, qui porte le nom d'un Héros qui ne parle point; mais il ne laiſſe pas d'en eſtre en quelque ſorte le principal Acteur, puiſque ſa mort eſt la cauſe unique de tout ce qui s'y paſſe. J'ay juſtifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raiſon, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragédie n'auroit pas été compléte, ſi je ne l'euſſe pouſſée juſqu'au terme où je la fais finir. C'eſt à ce deſſein que dès le prémier Acte je fais connoiſtre la venuë de Céſar, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du Victorieux, & ainſi il m'a fallu néceſſairement faire voir quelle reception il feroit à leur laſche & crüelle Politique. J'ay avancé l'âge de Ptolomée afin qu'il pûſt agir, & que portant le tître de Roy, il taſchât d'en ſoûtenir le caractére. Bien que les Hiſtoriens & le Poëte Lucain l'appellent communément Rex puer, le Roy enfant, *il ne l'étoit pas à tel point, qu'il ne fuſt en état d'épouſer ſa ſœur Cléopatre, comme l'avoit ordonné ſon pére. Hirtius dit qu'il étoit* puer jam adulta ætate, *& Lucain appelle Cléo-*

patre incestüeuſe, dans ce Vers qu'il adreſſe à ce Roy par Apostrophe.

Incestæ ſceptris ceſſure ſorori,

Soit qu'elle euſt déja contracté ce mariage incestüeux, ſoit à cauſe qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Céſar la fit épouſer à ſon jeune frére, qu'il rétablit dans le Troſne: d'où l'on peut tirer une conſéquence infaillible, que ſi le plus jeune des deux fréres étoit en âge de ſe marier quand Céſar partit d'Egypte, l'aiſné en étoit capable quand il y arriva, puiſqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractére de Cléopatre garde une reſſemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuſe que par ambition, & en ſorte qu'elle ſemble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut ſervir à ſa grandeur. Quoy que la réputation qu'elle a laiſſée la faſſe paſſer pour une femme lascive & abandonnée à ſes plaiſirs, & que Lucain, peut eſtre en haine de Céſar, la nomme en quelque endroit meretrix Regina, *& faſſe dire ailleurs à l'Eunuque Photin qui gouvernoit ſous le nom de ſon frére Ptolomée,*

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit?

Je trouve qu'à bien éxaminer l'Histoire, elle n'avoit que de l'ambition ſans amour, & que par Politique elle ſe ſervoit des avantages de ſa beauté, pour affermir ſa fortune. Cela paroit viſible, en ce que les Historiens ne marquent point qu'elle ſe ſoit donnée, qu'aux deux prémiers hommes du Monde, Céſar & Antoine, & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la meſme paſſion qu'ils avoient euë pour elle, & fit voir par là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puiſſance d'Antoine, & non pas à ſa perſonne.

Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce Poëme qu'en aucun des miens, & ce ſont ſans contredit les Vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en eſt pas toute à moy. J'ay traduit de Lucain tout ce que j'y ay trouvé de propre à mon Sujet, & comme je n'ay point fait de ſcrupule d'enrichir noſtre Langue du pillage que j'ay pû faire chez luy, j'ay taſché pour le reſte à entrer ſi bien dans ſa maniére de former ſes penſées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien ſentiſt ſon Génie, & ne fuſt pas indigne d'eſtre pris pour un larcin que je luy euſſe fait. J'ay parlé en l'éxamen de Polyeucte de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopatre à Charmion au ſecond Acte : il ne me reſte qu'un mot touchant les Narrations d'Achorée, qui ont

toûjours paſſé pour fort belles; en quoy je ne veux pas aller contre le jugement du Public, mais ſeulement faire remarquer de nouveau que celuy qui les fait, & les perſonnes qui les écoutent, ont l'eſprit aſſez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troiſiéme Acte, qui eſt à mon gré la plus magnifique, a été accuſée de n'eſtre pas reçeuë par une perſonne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne ſoit qu'une Domeſtique de Cléopatre, qu'on peut toutefois prendre pour ſa Dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette Reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette Reine meſme, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la viſite de Céſar dans ſa Chambre, ſans aller au devant de luy. D'ailleurs Cléopatre euſt rompu tout le reſte de ce troiſiéme Acte, ſi elle s'y fuſt montrée, & il m'a fallu la cacher par adreſſe de Théatre, & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fuſt glorieux pour elle, & qui ne laiſſaſt point paroiſtre le ſecret de l'Art, qui m'obligeoit à l'empeſcher de ſe produire.

LE MENTEUR.

Cette Piéce eſt en partie traduite, en partie imitée de l'Espagnol. Le Sujet m'en ſemble ſi ſpiritüel & ſi bien tourné, que j'ay dit ſouvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aye faites, & qu'il fuſt de mon invention. On l'a attribüé au fameux Lope de Végue, mais il m'eſt tombé depuis peu entre les mains un Volume de D. Juan d'Alarcon, où il prétend que cette Comédie eſt à luy, & ſe plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir ſous le nom d'un autre. Si c'eſt ſon bien, je n'empeſche pas qu'il ne s'en reſſaiſiſſe. De quelque main que parte cette Comédie, il eſt constant qu'elle eſt tres-ingénieuſe, & je n'ay rien veu dans cette Langue qui m'aye ſatisfait davantage. J'ay taſché de la réduire à noſtre uſage, & dans nos Régles; mais il m'a fallu forcer mon averſion pour les A parte, *dont je n'aurois pû la purger ſans luy faire perdre une bonne partie de ſes beautez. Je les ay faits les plus courts que j'ay pû, & je me les ſuis permis rarement, ſans laiſſer deux Acteurs enſemble, qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres diſent ce que ceux-là ne doivent pas écouter.*

Cette duplicité d'action particuliére ne rompt point l'unité de la principale, mais elle geſne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne ſçait à laquelle s'attacher, & qui ſe trouve obligé de ſéparer aux deux ce qu'il eſt accoûtumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y paſſe dans Paris, mais le prémier Acte eſt dans les Thuilleries, & le reste à la Place Royale. Celle de jour n'y eſt pas forcée pourveu qu'on luy laiſſe les vingt & quatre heures entiéres. Quant à celle d'action, je ne ſçay s'il n'y a point quelque choſe à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la Piéce, & épouſe Lucréce à la fin, qui par là ne répond pas à la Protaſe. L'Autheur Espagnol luy donne ainſi le change pour punition de ſes menteries, & le réduit à épouſer par force cette Lucréce qu'il n'aime point. Comme il ſe méprend toûjours au nom, & croit que Clarice porte celuy-là, il luy preſente la main quand on luy a accordé l'autre, & dit hautement, quand on l'avertit de ſon erreur, que s'il s'eſt trompé au nom, il ne ſe trompe point à la perſonne. Surquoy le pére de Lucréce le menace de le tüer, s'il n'épouſe ſa fille après l'avoir demandée & obtenuë, & le ſien propre luy fait la meſme menace. Pour moy, j'ay trouvé cette maniére de finir un peu dure, & crû qu'un mariage moins violenté ſeroit plus au gouſt de noſtre Auditoire. C'eſt ce qui m'a obligé à luy donner

une pente vers la perſonne de Lucréce au cinquiéme Acte, afin qu'après qu'il a reconnu ſa mépriſe aux noms, il faſſe de néceſſité vertu de meilleure grace, & que la Comédie ſe termine avec pleine tranquillité de tous coſtez.

LA SUITE DU MENTEUR.

L'effet de celle-cy n'a pas été ſi avantageux que celuy de la précédente, bien qu'elle ſoit mieux écrite. L'original Espagnol eſt de Lope de Végue ſans contredit, & a ce defaut, que ce n'eſt que le Valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens ſont dans la bouche du Maiſtre. L'on a pû voir par les divers ſuccès, quelle différence il y a entre les railleries ſpiritüelles d'un honneſte homme de bonne humeur, & les bouffonneries froides d'un plaiſant à gages. L'obſcurité que fait en celle cy le rapport à l'autre a pû contribüer quelque choſe à ſa disgrace, y ayant beaucoup de choſes qu'on ne peut entendre ſi l'on n'a l'idée preſente du Menteur. Elle a encor quelques defauts particuliers. Au ſecond Acte Cléandre raconte à ſa ſœur la généroſité de Dorante qu'on a veuë au prémier, contre la Maxime,

qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le Spectateur a déja veu. Le cinquiéme eſt trop ſérieux pour une Piéce ſi enjoüée, & n'a rien de plaiſant que la prémiére Scéne entre un valet & une ſervante. Cela plaiſt ſi fort en Espagne, qu'ils font ſouvent parler bas les Amants de condition, pour donner lieu à ces ſortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France ce n'eſt pas le gouſt de l'Auditoire. Leur entretien eſt plus ſupportable au prémier Acte cependant que Dorante écrit, car il ne faut jamais laiſſer le Théatre ſans qu'on y agiſſe, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainſi Dorante qui écrit ne le remplit pas aſſez, & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le ſecond debute par une adreſſe digne d'eſtre remarquée, & dont on peut former cette Régle, que quand on a quelque occaſion de loüer une lettre, un billet, ou quelque autre piéce éloquente ou ſpiritüelle, il ne faut jamais la faire voir : parce qu'alors c'eſt une propre loüange que le Poëte ſe donne à ſoy-meſme, & ſouvent le mérite de la choſe répond ſi mal aux Eloges qu'on en fait, que j'ay veu des Stances preſentées à une Maîtreſſe, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fuſſent tres-médiocres, & cela devenoit ridicule. Méliſſe louë icy la lettre que Dorante luy a écrite, & comme elle ne la lit point, l'Auditeur a lieu de croire qu'elle eſt auſſi

bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette Piéce n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après, la Troupe du Marais la remit ſur le Théatre avec un ſuccès plus heureux, mais aucune des Troupes qui courent les Provinces ne s'en eſt chargée. Le contraire eſt arrivé de Théodore, que les Troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis ſa disgrace, mais que celles des Provinces y ont fait aſſez paſſablement réüſſir.

THEODORE.

La repreſentation de cette Tragédie n'a pas eu grand éclat, & ſans chercher des couleurs à la juſtifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ſes defauts, & la croire mal faite, puiſqu'elle a été mal ſuivie. J'aurois tort de m'oppoſer au jugement du Public; il m'a été trop avantageux en d'autres Ouvrages, pour le contredire en celuy-cy, & ſi je l'accuſois d'erreur ou d'injuſtice pour Théodore, mon éxemple donneroit lieu à tout le monde de ſoupçonner des meſmes choſes les Arreſts qu'il a prononcez en ma faveur. Ce n'eſt pas toutefois ſans quelque ſatisfaction, que je voy la meilleure & la plus ſaine partie de mes Juges imputer ce mauvais ſuccès à l'idée de la proſtitution qu'on n'a pû ſouffrir, bien qu'on ſçeuſt aſſez qu'elle n'auroit point d'effet, & que pour en extenüer l'horreur j'aye employé tout ce que l'Art & l'expérience m'ont pû fournir de lumiéres; pouvant dire du quatriéme Acte de cette Piéce, que je ne croy pas en avoir fait aucun, où les diverſes paſſions ſoient ménagées avec plus d'adreſſe, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent Acteur. Dans cette

disgrace j'ay dequoy congratuler à la pureté de noſtre Scéne, de voir qu'une Histoire qui fait le plus bel ornement du ſecond Livre des Vierges de Saint Ambroiſe, ſe trouve trop licentieuſe pour y eſtre ſupportée. Qu'euſt-on dit, ſi comme ce grand Docteur de l'Egliſe, j'euſſe fait voir cette Vierge dans le lieu infame? ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon ame pendant qu'elle y fut? ſi j'euſſe peint les troubles qu'elle reſſentit au prémier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'eſt là deſſus que ce grand Saint fait triompher cette éloquence qui convertit Saint Augustin, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particuliérement les Vierges à ouvrir les yeux. Je l'ay deſrobé à la veuë, & autant que je l'ay pû, à l'imagination de mes Auditeurs, & après y avoir conſumé toute mon industrie, la modestie de noſtre Théatre a deſavoüé ce peu que la néceſſité de mon Sujet m'a forcé d'en faire connoiſtre.

Je ne veux pas toutesfois me flater jusqu'à dire que cette faſcheuſe idée aye été le ſeul defaut de ce Poëme. A le bien éxaminer, s'il y a quelques caractéres vigoureux & animez, comme ceux de Placide & de Marcelle, il y en a de traiſnants, qui ne peuvent avoir grand charme, ny grand feu ſur le Théatre. Celuy de Théodore eſt entiérement froid. Elle n'a aucune paſſion qui l'agite, & là-meſme où ſon zéle pour Dieu qui

occupe toute ſon ame devroit éclater le plus, c'eſt à dire dans ſa contestation avec Didyme pour le Martyre, je luy ay donné ſi peu de chaleur, que cette Scéne bien que tres-courte ne laiſſe pas d'ennuyer. Auſſi pour en parler ſainement, une Vierge & Martyre ſur un Théatre n'eſt autre choſe qu'un Terme qui n'a ny jambes ny bras, & par conſéquent point d'action.

Le caractére de Valens reſſemble trop à celuy de Félix dans Polyeucte, & a meſme quelque choſe de plus bas, en ce qu'il ſe ravale à craindre ſa femme, & n'oſe s'oppoſer à ſes fureurs, bien que dans l'ame il tienne le party de ſon fils. Tout Gouverneur qu'il eſt, il demeure les bras croiſez, au cinquiéme Acte, quand il les voit preſts à s'entre-immoler l'un à l'autre, & attend le ſuccès de leur haine mutüelle, pour ſe ranger du coſté du plus fort. La connoiſſance que Placide ſon fils a de cette baſſeſſe d'ame, fait qu'il le regarde ſi bien comme un esclave de Marcelle, qu'il ne daigne s'adreſſer à luy pour obtenir ce qu'il ſouhaite en faveur de ſa Maîtreſſe, ſçachant bien qu'il le feroit inutilement. Il aime mieux ſe jetter aux pieds de cette maraſtre impérieuſe qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des priéres & des ſouſpirs auprès d'un pére qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oſeroit luy rien accorder.

Le reste eſt aſſez ingénieuſement conduit, & la maladie de Flavie, ſa mort, & les violences des

deſeſpoirs de ſa mére qui la venge, ont aſſez de juſteſſe. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'euſſe été ridicule, ſi j'euſſe fait faire au ſang de ces Martyrs le meſme effet ſur les cœurs de Marcelle & de Placide, que fait celuy de Polyeucte ſur ceux de Félix & de Pauline. La mort de Théodore peut ſervir de preuve à ce que dit Aristote, que quand un ennemy tuë ſon ennemy, il ne s'excite par là aucune pitié dans l'ame des Spectateurs. *Placide en peut faire naiſtre, & purger en ſuite ces forts attachemens d'amour qui ſont cauſe de ſon malheur; mais les funestes deſeſpoirs de Marcelle & de Flavie, bien que l'une ny l'autre ne faſſe de pitié, ſont encor plus capables de purger l'opiniaſtreté à faire des mariages par force, & à ne ſe point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille, entre des enfants, dont les volontez ne s'y conforment point, quand ils ſont venus en âge de l'éxécuter.*

L'unité de jour & de lieu ſe rencontre en cette Piéce, mais je ne ſçay s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que Théodore échapée d'un péril ſe rejette dans un autre de ſon propre mouvement. L'Histoire le porte, mais la Tragédie n'eſt pas obligée de repreſenter toute la vie de ſon Héros, ou de ſon Héroïne, & doit ne s'attacher qu'à une action propre au Théatre. Dans l'Histoire meſme j'ay trouvé toûjours quelque choſe à

dire en cette offre volontaire qu'elle fait de ſa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échaper de la proſtitution, & n'avoit aucune aſſeurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, & qu'on accepteroit ſa vie en échange de ſa pudicité, qu'on avoit voulu ſacrifier. Je l'ay ſauvée de ce péril, non ſeulement par une révélation de Dieu, qu'on ſe contenteroit de ſa mort, mais encor par une raiſon aſſez vray-ſemblable, que Marcelle qui vient de voir expirer ſa fille unique entre ſes bras, voudroit obſtinément du ſang pour ſa vengeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne voy pas comment je pourrois juſtifier icy cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'Horace. La ſeule couleur qui pourroit y ſervir de prétexte, c'eſt que la Piéce ne ſeroit pas achevée, ſi on ne ſçavoit ce que devient Théodore après eſtre échapée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuſe, ny meſme raiſonnable pour elle, que le Martyre, qui eſt Hiſtorique. Du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les Maiſtres de l'Art veulent conſentir que cette néceſſité de faire connoiſtre ce qu'elle devient, ſuffiſe pour réünir ce nouveau péril à l'autre, & empeſcher qu'il n'y aye duplicité d'action, je ne m'oppoſeray pas à leur jugement, mais auſſi je n'en appelleray pas, quand ils la voudront condamner.

POMPEE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LEPIDE.

CORNELIE, femme de Pompée.

PTOLOMEE, Roy d'Egypte.

CLEOPATRE, ſœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conſeil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant général des Armées du Roy d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain à la ſolde du Roy d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cléopatre.

ACHOREE, Ecuyer de Cléopatre.

PHILIPPE, Affranchy de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scéne eſt en Alexandrie dans le Palais de Ptolomée.

POMPEE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMEE.

Le Deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pére & du gendre.
Quand les Dieux étonnez ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger;
Ses fleuves teints de ſang & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cét horrible débris d'Aigles, d'armes, de chars,

Sur ſes champs empestez confuſément épars,
Ces montagnes de morts privez d'honneurs ſuprémes,
Que la Nature force à ſe venger eux-meſmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les Vents
Dequoy faire la guerre au reste des vivants,
Sont les tîtres affreux dont le Droit de l'épée
Justifiant Céſar a condamné Pompée.
Ce déplorable Chef du party le meilleur,
Que ſa Fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand éxemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du Sort une éclatante histoire.
Il fuit, luy qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ſes prospéritez égaler ſon grand cœur;
Il fuit & dans nos Ports, dans nos murs, dans nos ville
Et contre ſon beau-pére ayant beſoin d'aziles,
Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux meſmes lieux
Où contre les Titans en trouvérent les Dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le Ciel, ſauvera bien la Terre,
Et dans ſon deſeſpoir à la fin ſe meſlant,
Pourra préter l'épaule au Monde chancelant.
Ouy, Pompée avec luy porte le ſort du Monde,
Et veut que noſtre Egypte en miracles féconde,
Serve à ſa liberté de ſépulchre, ou d'appuy,
Et reléve ſa chûte, ou trébûche ſous luy.
C'eſt dequoy, mes amis, nous avons à réſoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre,
S'il couronna le pére, il hazarde le fils,
Et nous l'ayant donnée, il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir, ou haſter ſon ſupplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice:

L'un me ſemble peu ſeur, l'autre peu généreux,
Et je crains d'eſtre injuste, & d'eſtre malheureux;
Quoy que je faſſe enfin, la Fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie,
C'eſt à moy de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel chois vos conſeils doivent me diſpoſer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de Céſar, ou troubler la victoire,
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à déliberer d'un ſi grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La Justice & le Droit ſont de vaines idées,
Et qui veut eſtre juste en de telles ſaiſons
Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.
Voyez donc voſtre force & regardez Pompée,
Sa fortune abatuë, & ſa valeur trompée.
Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuye en cét état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat,
Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale;
Il fuit Rome perduë, il fuit tous les Romains,
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le deſeſpoir des Peuples & des Princes,
Qui vengeroient ſur luy le ſang de leurs Provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuiſez,
Leurs troſnes mis en cendre, & leurs ſcéptres briſez,
Autheur des maux de tous, il eſt à tous en bute,
Et fuit le Monde entier écraſé ſous ſa chûte.

Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis?
L'eſpoir de ſon ſalut en luy ſeul étoit mis,
Luy ſeul pouvoit pour ſoy, cédez alors qu'il tombe,
Soûtiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui tout l'Univers ſe trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a luy-meſme ployé?
Quand on veut ſoûtenir ceux que le Sort accable,
A force d'eſtre juste on eſt ſouvent coupable,
Et la fidélité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat traiſne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles
Pour eſtre glorieux, ne ſont pas moins ſenſibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du party des Destins & des Dieux,
Et ſans les accuſer d'injustice, ou d'outrage,
Puisqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que ſoient leurs decrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéïr, perdez le malheureux.
Preſſé de toutes parts des coléres célestes
Il en vient deſſus vous faire fondre les restes,
Et ſa teſte qu'à peine il a pû deſrober
Toute preſte de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime,
Elle marque ſa haine, & non pas ſon estime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort!
Il devoit mieux remplir nos vœux & noſtre attente,
Faire voir ſur ſes nefs la victoire flotante;
Il n'euſt icy trouvé que joye & que festins,
Mais puisqu'il eſt vaincu qu'il s'en prenne aux Destins.
J'en veux à ſa disgrace & non à ſa perſonne,

J'éxécute à regret ce que le Ciel ordonne,
Et du meſme poignard pour Céſar deſtiné
Je perce en ſouſpirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa teſte
Mettre à l'abry la voſtre & parer la tempeſte.
Laiſſez nommer ſa mort un injuste attentat,
La Justice n'eſt pas une vertu d'Etat.
Le chois des actions ou mauvaiſes ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes,
Le droit des Rois conſiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner,
Quand on craint d'eſtre injuste on a toûjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le pert,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui luy ſert.
C'eſt là mon ſentiment, Achillas & Septime
S'attacheront peut-eſtre à quelqu'autre Maxime,
Chacun a ſon avis, mais quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vray, mais quoy que de Pompée
Je voye & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime.
Et quel beſoin icy d'une extréme rigueur?
Qui n'eſt point au vaincu, ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à preſent vous pouvez l'eſtre encore,
Vous pouvez adorer Céſar ſi l'on l'adore;

Mais quoy que vos encens le traitent d'Immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon Autel,
Et ſa teſte immolée au Dieu de la victoire
Imprime à voſtre nom une tache trop noire ;
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer.
En uſant de la ſorte on ne vous peut blaſmer.
Vous luy devez beaucoup, par luy Rome animée
A fait rendre le Scéptre au feu Roy Ptolomée ;
Mais la reconnoiſſance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoy que doive un Monarque, & dûſt-il ſa couronne,
Il doit à ſes Sujets encor plus qu'à perſonne,
Et ceſſe de devoir, quand la dette eſt d'un rang
A ne point s'acquiter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juste d'ailleurs que tout ſe conſidére,
Que hazardoit Pompée en ſervant voſtre pére ?
Il ſe voulut par là faire voir tout puiſſant,
Et vit croiſtre ſa gloire en le rétabliſſant.
Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue,
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue,
Sans ſes mille talens Pompée & ſes discours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid ſecours.
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles,
Et ſi c'eſt un bien-fait qu'il faut rendre aujourd'huy,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour luy.
Ainſi vous le pouvez & devez reconnoiſtre,
Le recevoir chez vous c'eſt recevoir un maiſtre,
Qui tout vaincu qu'il eſt bravant le nom de Roy
Dans vos propres Etats vous donneroit la loy.
Fermez-luy donc vos Ports, mais épargnez ſa teſte.

S'il le faut toutefois ma main eſt toute preſte,
J'obéïs avec joye, & je ſerois jaloux
Qu'autre bras que le mien portaſt les prémiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je ſuis Romain, je connoy l'un & l'autre,
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la voſtre,
Vous pouvez, comme maiſtre abſolu de ſon ſort,
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif, ou mort.
Des quatre le prémier vous ſeroit trop funeſte,
Souffrez donc qu'en deux mots j'éxamine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemy,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demy,
Puisque c'eſt luy laiſſer & ſur Mer & ſur Terre,
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut eſtre tous deux également laſſez
Se vengeroient ſur vous de tous les maux paſſez.
Le livrer à Céſar n'eſt que la meſme choſe;
Il luy pardonnera s'il faut qu'il en diſpoſe,
Et s'armant à regret de généroſité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité;
Heureux de l'aſſervir en luy donnant la vie,
Et de plaire par là, meſme à Rome aſſervie,
Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
Auſſi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le delivrer du péril & du crime,
Aſſeurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime,
Et du party contraire en ce grand Chef détruit
Prendre ſur vous le crime, & luy laiſſer le fruit.
C'eſt là mon ſentiment, ce doit eſtre le voſtre,
Par là vous gagnez l'un, & ne craignez plus l'autre,

Mais ſuivant d'Achillas le conſeil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun, & les perdez tous deux.

PTOLOMEE.

N'éxaminons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A crû qu'eſtre Romain c'eſtoit eſtre plus qu'homme,
Abatons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde,
Et donnons un Tyran à ces Tyrans du Monde,
Secondons le Deſtin qui les veut mettre aux fers,
Et prétons-luy la main pour venger l'Univers.
Rome, tu ſerviras, & ces Rois que tu braves,
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maiſtre auſſi-bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliſer par cét illuſtre crime;
Qu'il plaiſe au Ciel, ou non, laiſſez-m'en le ſoucy,
Je croy qu'il veut ſa mort puiſqu'il l'améne icy.

ACHILLAS.

Seigneur, je croy tout juſte alors qu'un Roy l'ordonne.

PTOLOMEE.

Allez, & haſtez-vous d'aſſeurer ma couronne,
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte, & celuy des Romains.

SCENE II.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

Photin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçeuë,
De l'abord de Pompée elle eſpére autre iſſuë;
Sçachant que de mon pére il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement,
Elle ſe croit déja ſouveraine maîtreſſe
D'un ſcéptre partagé que ſa bonté luy laiſſe,
Et ſe promettant tout de leur vieille amitié
De mon troſne en ſon ame elle prend la moitié,
Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'eſt un motif que je ne diſois pas
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur & du frére
Suivant le teſtament du feu Roy voſtre pére,
Son hoſte & ſon amy, qui l'en daigna ſaiſir,
Jugez après cela de voſtre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle
Rompre les ſacrez nœuds d'une amour fraternelle,
Du Troſne & non du cœur je la veux éloigner,
Car c'eſt ne régner pas qu'eſtre deux à régner.
Un Roy qui s'y réſout eſt mauvais Politique,
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique,
Et les raiſons d'Etat... Mais, Seigneur, la voicy.

ſCENE III.

PTOLOMEE CLEOPATRE PHOTIN.

CLEOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, & vous étes icy!

PTOLOMEE.

J'attens dans mon Palais ce guerrier magnanime,
Et luy viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoy! Septime à Pompée! à Pompée Achillas!

PTOLOMEE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-meſme?

PTOLOMEE.

Ma ſœur, je doy garder l'honneur du Diadéme.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMEE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme?

CLEOPATRE.

Fuſt-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toûjours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMEE.

Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon pére,
Dont l'Ombre, & non pas moy, luy doit ce qu'il eſpére.
Il peut aller, s'il veut, deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remerciment.

CLEOPATRE.

Après un tel bien-fait, c'eſt ainſi qu'on le traite!

PTOLOMEE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je voy ſa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vray, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMEE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix.
Vous qui l'eſtimez tant, allez luy rendre hommage,
Mais ſongez qu'au Port meſme il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, & meſme dans le Port!
Quoy? vous auriez oſé luy préparer la mort?

PTOLOMEE.

J'ay fait ce que les Dieux m'ont inſpiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ay jugé néceſſaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voy que trop, Photin & ſes pareils
Vous ont empoiſonné de leurs laſches conſeils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de bouë...

PHOTIN.

Ce ſont de nos conſeils, ouy, Madame, & j'avouë...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roy, vous répondrez pour tous,
Quand je m'abaiſſeray jusqu'à parler à vous.

PTOLOMEE *à Photin.*

Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Je voy voſtre innocence & je connoy ſa haine;
Après tout c'eſt ma ſœur, oyez ſans repartir.

CLEOPATRE.

Ah, s'il eſt encor temps de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux, & de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu, dont le Ciel & le ſang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de noſtre rang.

PTOLOMEE.

Quoy! d'un frivole espoir déja préoccupée
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée,
Et d'un faux zéle ainſi voſtre orgueil revétu
Fait agir l'intéreſt ſous le nom de vertu!
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſçauriez vous en taire,

N'étoit le testament du feu Roy noſtre pére,
Vous ſçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſçaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,
Et que ſi l'intéreſt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar, & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez deſormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Aléxandrie
Fit quitter au feu Roy ſon Troſne & ſa Patrie,
Et que juſque dans Rome il alla du Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous, aſſez jeune encor, moy, déja dans un âge,
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un aſſez vif éclat faiſoit briller mes yeux.
Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre luy le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon authorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priére,
Qui de leur amitié fut la preuve derniére,
Vous en ſçavez l'effet, & vous en joüiſſez :
Mais pour un tel Amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts,
Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes treſors.
Nous euſmes de ſes feux encore en leur naiſſance,

Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance,
Et les mille talents qui luy ſont encor dûs
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roy qui s'en ſouvint à ſon heure fatale
Me laiſſa comme à vous la Dignité Royale,
Et par ſon testament il vous fit cette loy,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moy.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office
Vous appelez faveur ce qui n'eſt que justice,
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMEE.

Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLEOPATRE.

Céſar viendra bien-toſt, & j'en ay lettre expreſſe,
Et peut-eſtre aujourd'huy vos yeux ſeront témoins
De ce que voſtre esprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlois en Reine,
Je n'ay reçeu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du Scéptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en ſœur;
Meſme pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flater vos inſolens Ministres,
Dont j'ay craint jusqu'icy le fer, ou le poiſon;
Mais Pompée ou Céſar m'en va faire raiſon,
Et quoy qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne.
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démeſler
Quel étoit l'intéreſt qui me faiſoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

Que dites-vous, amy, de cette ame orgueilleuſe?

PHOTIN.

Seigneur, cette ſurpriſe eſt pour moy merveilleuſe,
Je n'en ſçay que penſer, & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'auroit ſoupçonné,
Inconstant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMEE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclurre ſa mort.
Cléopatre vous hait, elle eſt fiére, elle eſt belle,
Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La teſte de Pompée eſt l'unique preſent
Qui vous faſſe contr'elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOMEE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMEE.

Mais ſi, tout grand qu'il eſt, il céde à ſes appas?

PHOTIN.

Il la faudra flater, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empeſcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encor Achillas & Septime.

PTOLOMEE.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flame,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'ébloüit point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, bruſlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute,
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute,
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aſpirois à luy par une laſcheté.

CHARMION.

Quoy! vous aimez Céſar, & ſi vous étiez creuë,
L'Egypte pour Pompée armeroit à ſa veuë,
En prendroit la defence, & par un prompt ſecours
Du deſtin de Pharſale arréteroit le cours!
L'Amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naiſſance.
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions

Qui deſſous leur vertu rangent leurs paſſions,
Leur généroſité ſoûmet tout à leur gloire,
Tout eſt illustre en eux, quand ils daignent ſe croire,
Et ſi le Peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autruy corrompt leurs ſentimens.
Ce malheur, de Pompée achéve la ruïne,
Le Roy l'euſt ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine,
Il croit cette ame baſſe & ſe montre ſans foy,
Mais s'il croyoit la ſienne il agiroit en Roy.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'Amante & l'ennemie...

CLEOPATRE.

Je luy garde ma flame éxempte d'infamie,
Un cœur digne de luy.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien?

CLEOPATRE.

Je croy le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſçavez-vous bien?

CLEOPATRE.

Appren qu'une Princeſſe aimant ſa Renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſeure d'eſtre aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Noſtre ſéjour à Rome enflama ſon courage,
Là j'eus de ſon amour le prémier témoignage,
Et depuis, jusqu'icy chaque jour ſes couriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La Fortune le ſuit, & l'Amour l'accompagne;
Son bras ne dompte point de Peuples ny de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la meſme main dont il quitte l'épée
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſouſpirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Ouy, tout victorieux il m'écrit de Pharſale,
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plûtoſt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me preſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles
Chercher auprès de moy le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoûmettre à mes loix
Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois,
Et ma rigueur meſlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du maiſtre de la Terre.

CHARMION.

J'oſerois bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt voſtre attente, & que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il eſt déja l'époux,

Et qu'avec Calphurnie un paiſible Hyménée
Par des liens ſacrez tient ſon ame enchaiſnée?

CLEOPATRE.

Le Divorce aujourd'huy ſi commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains:
Céſar en ſçait l'uſage & la cérémonie,
Un divorce chez luy fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par ceſte meſme voye il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-eſtre mon bon-heur ſçaura mieux l'arréter,
Peut-eſtre mon amour aura quelque avantage
Qui ſçaura mieux pour moy ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cét Hymen, s'il ſe peut achever,
Ne duraſt-il qu'un jour ma gloire eſt ſans ſeconde
D'eſtre du moins un jour la maitreſſe du Monde.
J'ay de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien eſtre abatu,
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une Princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle méne ſans honte au faiſte des grandeurs,
Et je la deſavouë, alors que ſa manie
Nous preſente le Troſne avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & ſuivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,

Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux
Malgré luy l'enlevaſt aux mains de ſes bourreaux.
Mais voicy de retour le fidelle Achorée
Par qui j'en apprendray la nouvelle aſſeurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLEOPATRE.

En eſt-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja ſouillez d'un ſang ſi généreux ?

ACHOREE.

Madame, j'ay couru par voſtre ordre au rivage,
J'ay veu la trahiſon, j'ay veu toute ſa rage,
Du plus grand des Mortels j'ay veu trancher le ſort,
J'ay veu dans ſon malheur la gloire de ſa mort,
Et puiſque vous voulez qu'icy je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez ſon trépas.
Ses trois vaiſſeaux en rade avoient mis voile bas,
Et voyant dans le Port préparer nos galéres,
Il croyoit que le Roy touché de ſes miſéres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ſes mérites

N'envoyoit qu'un eſquif remply de ſatellites,
Il ſoupçonne auſſi-toſt ſon manquement de foy,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroy.
Enfin voyant nos bords & noſtre Flote en armes,
Il condamne en ſon cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennuy
A ne hazarder pas Cornélie avec luy.
N'expoſons, luy dit-il, *que cette ſeule teſte,*
A la réception que l'Egypte m'apreſte,
Et tandis que moy ſeul j'en courray le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le Roy Juba nous garde une foy plus ſincére,
Chez luy tu trouveras, & mes fils, & ton pére,
Mais quand tu les verrois deſcendre chez Pluton,
Ne deſeſpére point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cét Adieu conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte,
Septime ſe preſente, & luy tendant la main
Le ſaluë Empereur en langage Romain,
Et comme député de ce jeune Monarque.
Paſſez, Seigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque,*
Les ſables & les bancs cachez deſſous les eaux
Rendent l'accès mal ſeur à de plus grands vaiſſeaux.
Ce Héros voit la fourbe, & s'en mocque dans l'ame,
Il reçoit les Adieux des ſiens & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le meſme front qu'il donnoit les Etats.
La meſme Majeſté ſur ſon viſage empreinte
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte,
Sa vertu toute entiére à la mort le conduit;
Son affranchy Philippe eſt le ſeul qui le ſuit,

C'eſt de luy que j'ay ſçeu ce que je viens de dire,
Mes yeux ont veu le reſte, & mon cœur en ſouſpire,
Et croit que Céſar meſme à de ſi grands malheurs
Ne pourra refuſer des ſouſpirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ay déja pleurée.

ACHOREE.

On l'améne, & du Port nous le voyons venir,
Sans que pas-un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris luy fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-toſt qu'on a pris terre, on l'invite à deſcendre.
Il ſe léve, & ſoudain pour ſignal Achillas
Derriére ce Héros tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, laſches enfants de Rome,
Percent à coups preſſez les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas meſme épouvanté d'horreur
De ces quatre enragez admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la Terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, Dieux, épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains,
Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait, & que dit ce généreux courage?

ACHOREE.

D'un des pans de ſa robbe il couvre ſon viſage,
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéït,

Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offence
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vengeance.
Aucun gémiſſement à ſon cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'eſtre frapé;
Immobile à leurs coups, en luy-meſme il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahiſon que le Roy leur préscrit
Trop au deſſous de luy pour y préter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon lustre,
Et ſon dernier ſouſpir eſt un ſouſpir illustre,
Qui de cette grande ame achevant les destins
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'esquif ſa teſte enfin panchée,
Par le traiſtre Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, & pour comble à ſa noire avanture
On donne à ce Héros la Mer pour ſepulture,
Et le tronc ſous les flots roule doreſnavant,
Au gré de la Fortune, & de l'Onde & du Vent.
La triste Cornélie à cét affreux ſpectacle
Par de longs cris aigus taſche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis n'espérant plus rien, léve les mains aux Cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galére évanoüye, ou morte.
Les ſiens en ce deſastre à force de ramer
L'éloignent de la rive, & regagnent la Mer.
Mais ſa fuite eſt mal ſeure, & l'infame Septime
Qui ſe voit deſrober la moitié de ſon crime,

Afin de l'achever prend ſix vaiſſeaux au Port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au Roy ſa conqueſte,
Tout le Peuple tremblant en détourne la teſte,
Un effroy général offre à l'un ſous ſes pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un deſordre ſoudain de toute la Nature,
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Preſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part montrant ſur le rivage
Dans une ame ſervile un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce dépoſt précieux,
Pour luy rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque Urne chetive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſiére élever un tombeau
A celuy qui du Monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie,
Une Flote paroit qu'on a peine à conter...

CLEOPATRE.

C'eſt luy-meſme, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchants, voicy venir la foudre,
Cléopatre a dequoy vous mettre tous en poudre,
Céſar vient, elle eſt Reine, & Pompée eſt vengé,
La tyrannie eſt bas, & le Sort a changé.
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.

Ce Prince d'un Sénat Maiſtre de l'Univers,
Dont le bonheur ſembloit au deſſus du revers,
Luy que ſa Rome a veu plus craint que le tonnerre
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyoit encor en ces derniers hazards
L'un & l'autre Conſul ſuivre ſes étendarts,
Si-toſt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les Monstres de l'Egypte ordonnent de ſa vie;
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble destin;
Un Roy qui de ſes mains a reçeu la Couronne
A ces pestes de Cour laſchement l'abandonne;
Ainſi finit Pompée, & peut-eſtre qu'un jour
Céſar éprouvera meſme ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, Dieux qui voyez mes larmes,
Et ſecondez par tout & mes vœux & ſes armes.

CHARMION.

Madame, le Roy vient qui pourra vous oüir.

SCENE III.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOMEE.

Sçavez-vous le bon-heur dont nous allons joüir,
Ma ſœur?

CLEOPATRE.

Ouy, je le ſçay, le grand Céſar arrive,
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.

PTOLOMEE.

Vous haïſſez toûjours ce fidelle Sujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ry de ſon projet.

PTOLOMEE.

Quel projet faiſoit-il dont vous pûſſiez vous plaindre?

CLEOPATRE.

J'en ay ſouffert beaucoup & j'avois plus à craindre.
Un ſi grand Politique eſt capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

PTOLOMEE.

Si je ſuy ſes conſeils, j'en connoy la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en voy la violence.

PTOLOMEE.

Pour le bien de l'Etat tout eſt juste en un Roy.

CLEOPATRE.

Ce genre de justice eſt à craindre pour moy.
Après ma part du Scéptre à ce tître uſurpée,
Il en coûte la vie, & la teſte à Pompée.

PTOLOMEE.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris,
Le voulant ſecourir, Céſar nous euſt ſurpris,
Vous voyez ſa viſteſſe, & l'Egypte troublée
Avant qu'eſtre en défence, en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cét heureux vainqueur
Offrir en ſeureté mon troſne, & voſtre cœur.

CLEOPATRE.

Je feray mes preſens, n'ayez ſoin que des voſtres,
Et dans vos intéreſts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMEE.

Les voſtres ſont les miens, étant de meſme ſang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encor étant de meſme rang,
Etant Rois l'un & l'autre; & toutefois je penſe
Que nos deux intéreſts ont quelque difference.

PTOLOMEE.

Ouy, ma ſœur, car l'Etat dont mon cœur eſt content
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend:
Mais Céſar à vos loix ſoûmettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ay de l'ambition, mais je la ſçay régler,
Elle peut m'ébloüir & non pas m'aveugler;
Ne parlons point icy du Tage, ny du Gange,
Je connoy ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOMEE.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOMEE.

J'en eſpére beaucoup, veu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-eſtre encore davantage;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'huy,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autruy,
Je ne garde pour vous ny haine ny colére,
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous n'étes bon frére.

PTOLOMEE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMEE.

Voſtre façon d'agir le fait aſſez connoiſtre.

CLEOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maiſtre.

PTOLOMEE.

Il l'eſt de tout le Monde, & je l'ay fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez luy rendre hommage, & j'attendray le ſien.
Allez, ce n'eſt pas trop pour luy que de vous-meſme,
Je garderay pour vous l'honneur du Diadéme.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Conſultez avec luy quel eſt voſtre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

J'ay ſuivy tes conſeils, mais plus je l'ay flatée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignitez
Je m'allois emporter dans les extrémitez;
Mon bras dont ſes mépris forçoient la retenuë
N'euſt plus conſidéré Céſar, ny ſa venuë,
Et l'euſt miſe en état malgré tout ſon appuy
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à luy.
L'arrogante, à l'oüir elle eſt déja ma Reine,
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frére & ſon Roy je deviens ſon Sujet.
Non, non, prévenons-la, c'eſt foibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans vouloir s'en défendre,
Oſtons-luy les moyens de nous plus dédaigner,
Oſtons-luy les moyens de plaire & de régner,

Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon Scéptre ſoit le prix d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à Céſar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la Terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais Amants,
Quoy que vous ne rendiez que juſtice à vous-meſme,
Prendroit l'occaſion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'aſſujettir & vos Etats & vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte couroux.

PTOLOMEE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt Reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, voſtre perte eſt certaine.

PTOLOMEE.

Je perdray qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joye il faut vous conſerver.

PTOLOMEE.

Quoy? pour voir ſur ſa teſte éclater ma couronne?
Scéptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plûtoſt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il luy faſſe paroiſtre,
Il partira bien-toſt, & vous ſerez le maiſtre.
L'Amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aiſément aux ſoins de leur grandeur :
Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées,
Et le Monde à ſes loix n'eſt point aſſujetty,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du Party.
Au ſortir de Pharſale un ſi grand Capitaine
Sçauroit mal ſon métier s'il laiſſoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loiſir à des cœurs ſi hardis
De relever du coup dont ils ſont étourdis.
S'il les vainq, s'il parvient où ſon deſir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon empire,
Joüir de ſa fortune, & de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'Etat :
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez Céſar, forcez-vous à luy plaire,
Et luy déférant tout veuillez vous ſouvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ſes mains Troſne, Scéptre, Couronne,
Et ſans en murmurer ſouffrez qu'il en ordonne.
Il en croira ſans doute ordonner juſtement
En ſuivant du feu Roy l'ordre & le testament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entiére injuſtice:
Quoy qu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Loüez ſon jugement, & laiſſez-le partir.

Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons, & la force, & les intelligences:
Jusque-là reprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens;
Les bravades enfin ſont des discours frivoles,
Et qui ſonge aux effets néglige les paroles.

PTOLOMEE.

Ah! tu me rens la vie, & le Scéptre à la fois,
Un ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
Cher appuy de mon Troſne, allons ſans plus attendre
Offrir tout à Céſar afin de tout reprendre,
Avec toute ma Flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſéduire ſon pouvoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHOREE.

CHARMION.

Ouy, tandis que le Roy va luy-meſme en perſonne
Jusqu'aux pieds de Céſar proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon apartement,
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur ſi hautaine?

ACHOREE.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une Reine,
Qui ſoûtient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa Dignité.
Luy pourray-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoye
Sçavoir à cét abord ce qu'on a veu de joye,
Ce qu'à ce beau preſent Céſar a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,

S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a ſçeu dire.

ACHOREE.

La teſte de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas ſujet d'eſtre fort ſatisfaits.
Je ne ſçay ſi Céſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux jusqu'icy je trouve lieu de craindre
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervy.
Vous l'avez veu partir, & moy je l'ay ſuivy.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa Flote qu'à l'envy favoriſoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le prémier abord noſtre Prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné,
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allegreſſe,
Toutes ſes actions ont ſenty la baſſeſſe,
J'en ay rougy moy-meſme, & me ſuis plaint à moy
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy,
Et Céſar qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage
Le flatoit par pitié pour luy donner courage.
Luy d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, luy dit-il, *de Rival;*
Ce que n'ont pû les Dieux dans voſtre Theſſalie,
Je vay mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voicy déja l'un, & pour l'autre, elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette teſte.

Il ſemble qu'à parler encor elle s'apreſte,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formez exhale ſa douleur.
Sa bouche encor ouverte & ſa veuë égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſéparée,
Et ſon couroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux ſa défaite & ſa mort.
Céſar à cét aſpect comme frappé du foudre,
Et comme ne ſçachant que croire ou que réſoudre,
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachez,
Nous tient aſſez long-temps ſes ſentimens cachez;
Et je diray, ſi j'oſe en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la Nature,
Quelque maligne joye en ſon cœur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la Terre à ſon pouvoir ſoûmiſe
Chatoüilloit malgré luy ſon ame avec ſurpriſe,
Et de cette douceur ſon eſprit combatu
Avec un peu d'effort raſſeuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie,
Il ſe juge en autruy, ſe taſte, s'étudie,
Examine en ſecret ſa joye & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs,
Et forçant ſa vertu d'eſtre encor la maîtreſſe,
Se montre généreux par un trait de foibleſſe.
En ſuite il fait oſter ce preſent de ſes yeux,
Léve les mains enſemble & les regards aux Cieux,
Laſche deux ou trois mots contre cette inſolence,
Puis tout triste & penſif il s'obstine au ſilence,
Et meſme à ſes Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche, & d'un profond ſouſpir.

Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
Il ſe ſaiſit du Port, il ſe ſaiſit des portes,
Met des Gardes par tout, & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maiſtre, & de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemy, mais comme ſon beau-pére
Voila ce que j'ay veu.

CHARMION.

Voila ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Oſiris la Reine demandoit.
Je vay bien la ravir avec cette Nouvelle,
Vous, continuez-luy ce ſervice fidelle.

ACHOREE.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient, allez,
Peignez-luy bien nos gens paſles & deſolez,
Et moy, ſoit que l'iſſuë en ſoit douce, ou funeste,
J'iray l'entretenir, quand j'auray veu le reste.

SCENE II.

CESAR, PTOLOMEE, LEPIDE,
PHOTIN, ACHOREE,

Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOMEE.

Seigneur, montez au troſne, & commandez icy.

CESAR.

Connoiſſez-vous Céſar de luy parler ainſi?
Que m'offriroit de pis la Fortune ennemie,
A moy qui tiens le troſne égal à l'infamie?
Certes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juste lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un meſme œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime, ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang
Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre;
S'il en euſt aimé l'offre, il euſt ſçeu s'en défendre,
Et le troſne & le Roy ſe ſeroient ennoblis
A ſoûtenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,
Voſtre chûte euſt valu la plus haute victoire,
Et ſi voſtre destin n'euſt pû vous en ſauver,
Céſar euſt pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une ſi noble envie;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illustre vie?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains?
Ay-je vaincu pour vous dans les champs de Pharſale?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ay-je acquis ſur eux en ce dernier effort
La puiſſance abſoluë & de vie & de mort?
Moy qui n'ay jamais pû la ſouffrir à Pompée,
La ſouffriray-je en vous ſur luy-meſme uſurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé,
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois oſé?
De quel nom après tout penſez-vous que je nomme

Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome,
Et qui ſur un ſeul Chef luy fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le Roy de Pont?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule
Que vous n'auriez pas eu pour moy plus de ſcrupule,
Et que s'il m'euſt vaincu, voſtre esprit complaiſant
Luy faiſoit de ma teſte un ſemblable preſent?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite euſt reçeu toutes ſortes d'outrages,
Au vainqueur, non à moy, vous faites tout l'honneur,
Si Céſar en joüit, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, & redoutable zéle,
Que régle la Fortune & qui tourne avec elle.
Mais parlez, c'eſt trop eſtre interdit & confus.

PTOLOMEE.

Je le ſuis, il eſt vray, ſi jamais je le fus,
Et vous-meſme avoûrez que j'ay ſujet de l'eſtre.
Etant né Souverain je vois icy mon maître,
Icy, dy-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ay point encor agy qu'en commandant,
Je vois une autre Cour ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obeïſſance.
De voſtre ſeul aſpect je me ſuis veu ſurpris:
Jugez ſi vos diſcours raſſeurent mes eſprits,
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colére, & tant de majeſté,
Dans ces étonnemens dont mon ame eſt frapée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,

Il me ſouvient pourtant que s'il fut noſtre appuy,
Nous vous dûmes deſlors autant & plus qu'à luy.
Voſtre faveur pour nous éclata la prémiére,
Tout ce qu'il fit après fut à voſtre priére :
Il émût le Sénat pour des Rois outragez,
Que ſans cette priére il auroit négligez.
Mais de ce grand Sénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, Seigneur, ſans vos finances,
Par là de nos mutins le feu Roy vint à bout,
Et pour en bien parler nous vous devons le tout.
Nous avons honoré voſtre amy, voſtre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-meſme il ait oſé ſe prendre :
Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux
Paſſer en tyrannie & s'armer contre vous...

CESAR.

Tout beau que voſtre haine en ſon ſang aſſouvie
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie,
N'avancez rien icy que Rome oſe nier,
Et justifiez-vous ſans le calomnier.

PTOLOMEE.

Je laiſſe donc aux Dieux à juger ſes penſées,
Et diray ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous fuſtes forcé par tant d'indignitez,
Tous nos vœux ont été pour vos prospéritez :
Que comme il vous traitoit en mortel adverſaire,
J'ay crû ſa mort pour vous un malheur néceſſaire,
Et que ſa haine injuste augmentant tous les jours,
Jusque dans les Enfers chercheroit du ſecours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit deſſous voſtre puiſſance,

Il nous falloit pour vous craindre voſtre clémence,
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux
Uſant mal de vos droits vous rendiſt malheureux.
J'ay donc conſidéré qu'en ce péril extréme
Nous vous devions, Seigneur, ſervir malgré vous-meſme
Et ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
Mon zéle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavoüez, vous l'imputez à crime,
Mais pour ſervir Céſar rien n'eſt illégitime,
J'en ay ſouillé mes mains pour vous en préſerver,
Vous pouvez en joüir & le deſapprouver,
Et j'ay plus fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puisque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir
Vous aſſeure la voſtre avec voſtre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes
De mauvaiſes couleurs, & de froides excuſes.
Voſtre zéle étoit faux, ſi ſeul il redoutoit
Ce que le Monde entier à pleins vœux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
Qui m'oſtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celuy de vaincre & pardonner;
Où mes plus dangereux & plus grands adverſaires,
Si-toſt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes fréres,
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre, & m'embraſſer.
O combien d'allegreſſe une ſi triste guerre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la Terre,

Si Rome avoit pû voir marcher en meſme char,
Vainqueurs de leur discorde & Pompée & Céſar!
Voila ces grands malheurs que craignoit voſtre zéle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clemence! ah! n'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plûtoſt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'apaiſerois Rome avec voſtre ſupplice,
Sans que ny vos reſpects, ny voſtre repentir,
Ni voſtre Dignité vous puſſent garantir,
Voſtre troſne luy-meſme en ſeroit le Théatre:
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flateurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon.
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſçauray vous tenir innocent, ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels,
Rendez-luy les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes,
Et ſur tout penſez bien au chois de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laiſſez icy
Entretenir les miens ſur quelque autre ſoucy.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

Antoine, avez-vous veu cette Reine adorable?

ANTOINE.

Ouy, Seigneur, je l'ay veuë, elle eſt incomparable,
Le Ciel n'a point encor par de ſi doux accords
Uny tant de vertus aux graces d'un beau corps,
Une majesté douce épand ſur ſon viſage
Dequoy s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſçavent ravir, ſon discours ſçait charmer,
Et ſi j'étois Céſar, je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t'elle reçeu les offres de ma flame?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame,
Par un refus modeste & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit mériter.

CESAR.

En pourray-je eſtre aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon Diadéme,
Qui n'espére qu'en vous! Douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faiſte des grandeurs!
Que voſtre amour ſans crainte à ſon amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et ſur tout elle craint l'amour de Calphurnie:

Mais l'une & l'autre crainte à voſtre aſpect bannie,
Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lors que vous daignerez luy dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affermir de ces frivoles craintes,
Luy montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes,
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir
Sçachez que Cornélie eſt en voſtre pouvoir,
Septime vous l'améne orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos Chefs par vous inſtruits
Sans leur rien témoigner les ont icy conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & faſcheuſe Nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble crüelle!
O Ciel! & ne pourray-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CESAR.

Allez, Septime, allez vers voſtre maiſtre,
Céſar ne peut ſouffrir la preſence d'un traiſtre,
D'un Romain laſche aſſez pour ſervir ſous un Roy,
Après avoir ſervy ſous Pompée, & ſous moy.

Septime rentre.

CORNELIE.

Céſar, car le Destin que dans tes fers je brave
Me fait ta priſonniére, & non pas ton esclave,
Et tu ne pretens pas qu'il m'abate le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frapée,
Veſve du jeune Craſſe & veſve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au deſſus,
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ay veu mourir Pompée, & ne l'ay pas ſuivy,
Et bien que le moyen m'en aye été ravy,
Qu'une pitié crüelle à mes douleurs profondes
M'aye oſté le ſecours, & du fer, & des ondes,
Je doy rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le Destin m'en prive
Pour croiſtre mes malheurs, & me voir ta captive.
Je doy bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée,
Si je leur doy des vœux de ce qu'ils ont permis

Que je rencontre icy mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plûtoſt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux ſon troſne & ſa Province?
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit.
Je l'ay porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe,
Deux fois du Monde entier j'ay cauſé la disgrace,
Deux fois de mon Hymen le nœud mal aſſorty
A chaſſé tous les Dieux du plus juste party.
Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triste Hyménée,
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'euſt donnée,
Et ſi j'euſſe avec moy porté dans ta maiſon
D'un astre envenimé l'invincible poiſon,
Car enfin n'atten pas que j'abaiſſe ma haine,
Je te l'ay déja dit, Céſar, je ſuis Romaine,
Et quoy que ta captive un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souvien-toy ſeulement que je ſuis Cornélie.

CESAR.

O d'un illustre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le ſort fait pitié!
Certes vos ſentimens font aſſez reconnoiſtre
Qui vous donna la main & qui vous donna l'eſtre,
Et l'on juge aiſément au cœur que vous portez
Où vous étes entrée & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par voſtre bouche, & brillent dans vos yeux,

Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille,
Qui ſoit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Pleuſt au grand Jupiter, pleuſt à ces meſmes Dieux,
Qu'Annibal euſt bravez jadis ſans vos ayeux,
Que ce Héros ſi cher dont le Ciel vous ſépare
N'euſt pas ſi mal connu la Cour d'un Roy Barbare,
Ny mieux aimé tenter une incertaine foy,
Que la vieille amitié qu'il euſt trouvée en moy;
Qu'il euſt voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Euſt vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes,
Et qu'enfin m'attendant ſans plus ſe défier,
Il m'euſt donné moyen de me juſtifier.
Alors foulant aux pieds la Diſcorde & l'Envie,
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal.
J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite,
Jusqu'à luy faire aux Dieux pardonner ſa défaite,
Il euſt fait à ſon tour en me rendant ſon cœur
Que Rome euſt pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde
Le Sort a deſrobé cette allegreſſe au Monde,
Céſar s'efforcera de s'acquiter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cét illuſtre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiére,
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonniére,
Afin d'eſtre témoin comme après nos debats
Je chéris ſa mémoire & venge ſon trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous-meſme & vous quitte un moment.

Choiſiſſez-luy, Lépide, un digne apartement,
Et qu'on l'honore icy, mais en Dame Romaine,
C'eſt à dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, & chacun aura ſoin d'obéïr.

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMEE.

Quoy de la meſme main & de la meſme épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel deſeſpoir à vos yeux a paſſé?

ACHILLAS.

Ouy, Seigneur, & ſa mort a dequoy vous apprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel eſt Céſar à ce couroux ſi lent.
Un moment pouſſe & rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude.
Ainſi n'eſpérez pas de le voir moderé,
Par adreſſe il ſe faſche après s'eſtre aſſeuré,
Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire,
Il pourſuivoit Pompée, & chérit ſa mémoire,
Et veut tirer à ſoy par un couroux accort
L'honneur de ſa vengeance & le fruit de ſa mort.

PTOLOMEE.

Ah! ſi je t'avois crû je n'aurois pas de maiſtre,
Je ſerois dans le troſne où le Ciel m'a fait naiſtre;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis, & ſe tromper au chois.
Le Destin les aveugle au bord du précipice,
Ou ſi quelque lumiére en leur ame ſe gliſſe
Cette fauſſe clarté dont il les ébloüit
Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanoüit.

PHOTIN.

J'ay mal connu Céſar, mais puisqu'en ſon estime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Il porte dans ſon flanc dequoy nous en laver,
C'eſt là qu'eſt noſtre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure;
Je ſçay mieux conformer les remédes au mal.
Justifions ſur luy la mort de ſon rival,
Et noſtre main alors également trempée
Et du ſang de Céſar & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de titres differens,
Se croira par vous ſeul libre de deux Tyrans.

PTOLOMEE.

Ouy, par là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un Tyran que j'ay fait redoutable,
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains,
Deux fois en meſme jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur esclavage.

Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidére les miens, tes yeux en ſont témoins,
Pompée étoit mortel, & tu ne l'és pas moins,
Il pouvoit plus que toy, tu luy portois envie,
Tu n'as, non plus que luy, qu'une ame & qu'une vie,
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton cœur eſt ſenſible, & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fay peur de ta juſtice;
C'eſt à moy d'apaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moy de punir ta crüelle douceur,
Qui n'épargne en un Roy que le ſang de ſa ſœur;
Je n'abandonne plus ma vie & ma puiſſance
Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance;
Ne croy pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flame, ou punir ſes mépris,
J'emploîray contre toy de plus nobles Maximes.
Tu m'as préſcrit tantoſt de choiſir des victimes,
De bien penſer au chois, j'obéïs, & je voy
Que je n'en puis choiſir de plus dignes que toy,
Ny dont le ſang offert, la fumée, & la cendre
Puiſſent mieux ſatisfaire aux Manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'éxécuter;
Toute cette chaleur eſt peut eſtre inutile,
Les ſoldats du Tyran ſont maiſtres de la ville,
Que pouvons-nous contr' eux, & pour les prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous ſommes.
A deux milles d'icy vous avez ſix mille hommes,

Que depuis quelques jours craignant des remûmens
Je faiſois tenir preſts à tous événemens.
Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence eſt déçeuë.
Cette ville a ſous terre une ſecrette iſſuë,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit
Jusque dans le Palais introduire ſans bruit.
Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-meſme à voſtre perte ;
Il nous le faut ſurprendre au milieu du festin,
Enyvré des douceurs de l'Amour & du vin.
Tout le Peuple eſt pour nous, tantoſt à ſon entrée
J'ay remarqué l'horreur que ce Peuple a montrée,
Lors que avec tant de faſt il a veu ſes Faisceaux
Marcher arrogamment, & braver nos Drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois ſa fureur à peine ſe dompter,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt preſt d'éclater.
Mais ſur tout les Romains que commandoit Septime,
Preſſez de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur Chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMEE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le festin ſa Garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des fréres, des germains,
Dont l'aſpre déplaiſir leur a laiſſé paroiſtre

Une ſoif d'immoler leur Tyran à leur maiſtre.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les prémiers coups.
Son faux art de clémence, ou plûtoſt ſa folie
Qui penſe gagner Rome en flatant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
Pour de ce grand deſſein aſſeurer le ſuccès.
Mais voicy Cléopatre, agiſſez avec feinte,
Seigneur, & ne montrez que foibleſſe & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun offenceroit ſes yeux.

PTOLOMEE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'ay veu Céſar, mon frére,
Et de tout mon pouvoir combatu ſa colére.

PTOLOMEE.

Vous étes généreuſe, & j'avois attendu
Cette office de ſœur que vous m'avez rendu.
Mais cét illustre Amant vous a bien-toſt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu luy-meſme apaiſer les debats,
Qu'avec nos Citoyens ont eu quelques ſoldats;
Et moy, j'ay bien voulu moy-meſme vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ny voſtre Empire,
Et que le grand Céſar blaſme voſtre action
Avec moins de couroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces laſches Politiques,
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques;
Ainſi que la naiſſance ils ont les esprits bas,
En vain on les éléve à régir des Etats,
Un cœur né pour ſervir ſçait mal comme on commande,
Sa puiſſance l'accable alors qu'elle eſt trop grande,
Et ſa main que le crime en vain fait redouter
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMEE.

Vous dites vray, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au chois de mes Ministres.
Si j'avois écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frére ingrat vous donne la Nature,
Céſar embraſſeroit Pompée en ce Palais,
Noſtre Egypte à la Terre auroit rendu la Paix,
Et verroit ſon Monarque encor à juſte titre
Amy de tous les deux, & peut eſtre l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne peut ſe révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.

Je vous ay maltraitée, & vous étes ſi bonne
Que vous me conſervez la vie & la Couronne;
Vainquez-vous tout à fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien deuë, ils vous ont offencée,
Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée:
Si Céſar les punit des crimes de leur Roy,
Toute l'ignominie en rejallit ſur moy,
Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine,
Dequoy peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abjet & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout, Céſar cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot deſarmer ſa colére.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez, pour ne m'en venger pas,
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe.
Quand le ſang de Pompée à mes deſirs s'oppoſe,
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir,
J'en ay déja parlé, mais il a ſçeu gauchir,
Et tournant le discours ſur une autre matiére,
Il n'a, ny refuſé, ny ſouffert ma priére.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublez pourront mieux ſuccéder,
Et j'oſe croire...

PTOLOMEE.

Il vient, ſouffrez que je l'évite,

Je crains que ma preſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon couroux émeu ne s'aigriſſe à me voir,
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,
LEPIDE,
CHARMION, ACHOREE,
Romains.

CESAR.

Reine, tout eſt paiſible, & la ville calmée
Qu'un trouble aſſez leger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du ſoldat inſolent & du Peuple mutin.
Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ay quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importuns qui m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur meſme allumoient mon couroux.
Je luy voulois du mal de m'eſtre ſi contraire,
De rendre ma preſence ailleurs ſi néceſſaire;
Mais je luy pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flame elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flate mes deſirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout à fait indigne de vos feux

Et qu'il peut en prétendre une juste conqueſte,
N'ayant plus que les Dieux au deſſus de ſa teſte.
Ouy, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte Univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il étoit quelque Troſne où vous pûſſiez paroiſtre
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maiſtre,
J'irois, j'irois à luy, moins pour le luy ravir,
Que pour luy diſputer le Droit de vous ſervir,
Et je n'aſpirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi grand adverſaire.
C'étoit pour acquérir un Droit ſi précieux
Que combatoit par tout mon bras ambitieux,
Et dans Pharſale meſme il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver, que pour vaincre Pompée,
Je l'ay vaincu, Princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſoit moins que vos divins appas,
Ils conduiſoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inſpirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſouſpirer,
Pour faire que voſtre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le prémier, & de Rome, & du Monde.
C'eſt ce glorieux tître à preſent effectif
Que je viens ennoblir par celuy de captif,
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le voſtre,
Qu'il en eſtime l'un, & me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je ſçay ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Je ne vous tiendray plus mes paſſions ſecrettes,

Je ſçay ce que je ſuis, je ſçay ce que vous êtes,
Vous daignaſtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le ſcéptre que je porte eſt un de vos preſens,
Vous m'avez par deux fois rendu le Diadéme;
J'avouë après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits
Ny de tant de vertus, ny de tant de bien-faits.
Mais, hélas! ce haut rang, cette illustre naiſſance,
Cét Etat de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſcéptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font mépriſable, alors qu'ils me font Reine,
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le troſne où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant,
Et ces marques d'honneur, comme tîtres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flames.
J'oſe encor toutefois, voyant voſtre pouvoir,
Permettre à mes deſirs un généreux espoir,
Après tant de combats, je ſçay qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toûjours des Rois
Peut céder par voſtre ordre à de plus justes loix.
Je ſçay que vous pouvez forcer d'autres obstacles,
Vous me l'avez promis, & j'attens ces miracles,
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique.
Je n'ay plus qu'à courir les coſtes de l'Afrique,

Qu'à montrer mes Drapeaux au reste épouvanté
Du party malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire,
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encor une défaite, & dans Aléxandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste reſpect conduiſant ſes regards
A voſtre chaste amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes deſirs prétendent,
C'eſt le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux, ſi mon destin encor un peu plus doux
Me les faiſoit cueillir ſans m'éloigner de vous.
Mais, las! contre mon feu mon feu me ſollicite,
Si je veux eſtre à vous, il faut que je vous quitte,
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre, & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux Peuples pleins d'effroy,
Que venir, voir, & vaincre, eſt meſme choſe en moy.

CLEOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe,
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſcéptre, & peut eſtre le jour:
Mais ſi j'oſe abuſer de cét excès d'amour,
Je vous conjure encor par ſes plus puiſſants charmes,
Par ce juste bonheur qui ſuit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'espére, & que vous attendez,

De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
Et montre à tous par là que j'ay repris ma place.
Achillas & Photin ſont gens à dédaigner,
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner.
Et leur crime...

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de Reine.
Deſſus mes volontez vous étes ſouveraine,
Mais ſi mes ſentimens peuvent eſtre écoutez,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontez,
Ne vous donnez ſur moy qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'oſe épargner le Roy,
Et ſi mes feux n'étoient...

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

Céſar, pren garde à toy,
Ta mort eſt réſoluë, on la jure, on l'apreſte,
A celle de Pompée on veut joindre ta teſte,
Prens-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu

Bien-toſt parmy le ſien ſe verra confondu.
Mes esclaves en ſont, appren de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices.
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du Héros qui vous donna la main!
Ses Manes, qui du Ciel ont veu de quel courage
Je préparois la mienne à venger ſon outrage,
Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'huy
Par la moitié qu'en Terre il nous laiſſe de luy,
Il vit, il vit encor en l'objet de ſa flame,
Il parle par ſa bouche, il agit dans ſon ame,
Il la pouſſe, & l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.

CORNELIE.

Tu te flates, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoiſſance;
Ne le preſume plus, le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'icy tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiére à ta perte,
Et je te chercheray par tout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette ſoif que j'ay de ta rüine
Je me jette au devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des deſirs avec trop de raiſon,
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.
Qui la ſçait & la ſouffre a part à l'infamie,

Si je veux ton trépas c'eſt en juste ennemie;
Mon époux a des fils, il aura des neveux.
Quand ils te combatront, c'eſt là que je le veux,
Et qu'une digne main par moy-meſme animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton Armée,
T'immole noblement & par un digne effort
Aux Manes du Héros dont tu venges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes vœux haſtent cette vengeance,
Ta perte la recule & ton ſalut l'avance;
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'oſe ou puiſſe offrir,
Ma juste impatience auroit trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée eſt à demy perduë,
Et quand il faut l'attendre elle eſt trop cher venduë.
Je n'iray point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
La teſte qu'il menace en doit eſtre frapée.
J'ay pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le chois, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'après le châtiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit dequoy rougir d'un trop honteux affront,
De voir en meſme jour après tant de conqueſtes
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles teſtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoûmis
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.

Tu tomberois icy ſans eſtre ſa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime,
Et ſans que tes pareils en conçeuſſent d'effroy,
L'éxemple que tu dois périroit avec toy.
Venge-la de l'Egypte à ſon appuy fatale,
Et je la vengeray, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point de temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ay fait pour toy des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CESAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ay rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger ſur ces méchants tant de droits violez.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traiſtres conſpirent,
Leur rage pour l'abatre attaque mon ſoûtien,
Et par voſtre trepas cherche un paſſage au mien.
Mais parmy ces transports d'une juste colére
Je ne puis oublier que leur Chef eſt mon frére.

Le ſçaurez-vous, Seigneur, & pourray-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CESAR.

Ouy, je me ſouviendray que ce cœur magnanime
Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu, ne craignez rien, Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant Destin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ay qu'à déployer l'appareil des ſupplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes Haches pour Drapeaux.

Céſar rentre avec les Romains.

CLEOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec luy ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos laſches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil ſur le Roy dans la chaleur des armes,
Et conſervez ſon ſang pour épargner mes larmes.

ACHOREE.

Madame, aſſeurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zéle & mes ſoins peuvent le ſecourir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *tenant une petite Urne en ſa main,*
PHILIPPE.

CORNELIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes tristes vœux a formé ce menſonge?
Te revoy-je, Philippe, & cét époux ſi cher
A-t'il reçeu de toy les honneurs du bûcher?
Cette Urne que je tiens contient-elle ſa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'attendez point de moy de regrets ny de larmes,
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moy, je jure des Dieux la puiſſance ſupréme,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-meſme,
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé
Que le reſpect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,

Ma Divinité ſeule après ce coup funeste,
Par vous, qui ſeul icy pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à Céſar par un laſche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice,
Et je n'entreray point dans tes murs deſolez,
Que le Preſtre & le Dieu ne luy ſoient immolez.
Faites-m'en ſouvenir, & ſoûtenez ma haine,
O cendres, mon espoir auſſi bien que ma peine,
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toy, qui l'as honoré ſur cette infame rive
D'une flame pieuſe autant comme chétive,
Dy-moy quel bon Démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce Héros ce funébre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang & plus mort que luy-meſme,
Après avoir cent fois maudit le Diadéme,
Madame, j'ay porté mes pas & mes ſanglots
Du coſté que le vent pouſſoit encor les flots.
Je cours long-temps en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un Sable aſſez proche,
Où la vague en couroux ſembloit prendre plaiſir
A feindre de le rendre & puis s'en reſſaiſir.
Je m'y jette & l'embraſſe, & le pouſſe au rivage,
Et ramaſſant ſous luy le débris d'un naufrage,
Je luy dreſſe un bucher à la haſte, & ſans art,
Tel que je pûs ſur l'heure, & qu'il plût au hazard.
A peine bruſloit-il que le Ciel plus propice
M'envoye un compagnon en ce pieux office,

Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux
Retournant de la ville y détourne les yeux,
Et n'y voyant qu'un tronc dont la teſte eſt coupée,
A cette triste marque il reconnoît Pompée.
Soudain la larme à l'œil, *ô toy, qui que tu ſois,*
A qui le Ciel permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort eſt bien, dit-il, *autre que tu ne penſes,*
Tu crains des châtimens, atten des récompenſes,
Céſar eſt en Egypte, & venge hautement
Celuy pour qui ton zéle a tant de ſentiment.
Tu peux faire éclater les ſoins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux meſme à ſa vefve en reporter la cendre,
Son vainqueur l'a reçeue avec tout le reſpect
Qu'un Dieu pourroit icy trouver à ſon aſpect.
Achéve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte auſſi-toſt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Héros par le feu conſumé.

CORNELIE.

O que ſa piété mérite de loüanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ay trouvé des deſordres étranges.
J'ay veu fuir tout un Peuple en foule vers le Port,
Où le Roy, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort:
Les Romains pourſuivoient, & Céſar dans la Place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montroit de ſa justice un éxemple ſi beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-toſt qu'il me voit, il daigne me connoiſtre,

Et prenant de ma main les cendres de mon maiſtre,
Reſtes d'un Demydieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traiſtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre, & toy, cours au Palais
Porter à ſa moitié ce don que je luy fais,
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allégeance,
Et dy luy que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſouſpirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

O ſouſpirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemy, quand il n'eſt plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger
Lors qu'on s'y voit forcé par ſon propre danger,
Et quand cét intéreſt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait noſtre ſeureté comme il croiſt noſtre gloire!
Céſar eſt généreux, j'en veux eſtre d'accord,
Mais le Roy le veut perdre, & ſon rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'Envie
De ce qu'elle feroit, s'il le voyoit en vie,
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour meſme s'y meſle, & le force à combatre,
Quand il venge Pompée il défend Cléopatre.
Tant d'intéreſts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoy-meſme un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger ſa vertu par la noſtre,

Et croire que nous ſeuls armons ce combatant,
Parce qu'au point qu'il eſt j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Je ne viens pas icy pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte,
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
Qu'un fidelle Affranchy vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conſervé ce maiſtre de voſtre ame,
Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en euſt donné la force auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoye
Vos douleurs laiſſoient place à quelque peu de joye,
Si la vengeance avoit dequoy vous ſoulager,
Je vous dirois auſſi qu'on vient de vous venger.
Que le traiſtre Photin... vous le ſçavez peut eſtre?

CORNELIE.

Ouy, Princeſſe, je ſçay qu'on a puny ce traiſtre.

CLEOPATRE.

Un ſi prompt châtiment vous doit eſtre bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils espérent.

CORNELIE.

Comme nos intéreſts nos ſentimens différent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous étes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.
Aux Manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande,
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la reparer
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
L'ardeur de le venger, dans mon ame allumée,
En attendant Céſar demande Ptolomée,
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,
Je ſçay bien que Céſar ſe force à l'épargner;
Mais quoy que ſon amour ait oſé vous promettre,
Le Ciel plus juste enfin n'oſera le permettre,
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoye,
Oublîra ſes douleurs pour s'ouvrir à la joye,
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moy,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le Roy.

CLEOPATRE.

Le Ciel ſur nos ſouhaits ne régle pas les choſes.

CORNELIE.

Le Ciel régle ſouvent les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice il a de la bonté.

CORNELIE.

Ouy, mais il fait juger à voir comme il commence
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en vefve, & vous parlez en ſœur,
Chacune a ſon ſujet d'aigreur, ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roy juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu
A quels ſouhaits le Ciel a le mieux répondu.
Voicy voſtre Achorée.

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Hélas! ſur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.

Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flater,
Qu'ay-je à craindre, Achorée, ou qu'ay-je à regretter?

ACHOREE.

Auſſi-toſt que Céſar eut ſçeu la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne ſont pas ſes ſoins que je veux qu'on me die.
Je ſçay qu'il fit trancher & clorre ce Conduit
Par où ce grand ſecours devoit eſtre introduit,
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſeurer la Place
Où Photin a reçeu le prix de ſon audace,
Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du Port abandonné,
Que le Roy l'a ſuivy, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux restoit de gens de guerre,
Que Céſar l'a rejoint, & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſçeu vaincre encor, & punir Achillas.

ACHOREE.

Ouy, Madame, on a veu ſon bonheur ordinaire...

CLEOPATRE.

Dites-moy ſeulement s'il a ſauvé mon frére,
S'il m'a tenu promeſſe.

ACHOREE.

Ouy, de tout ſon pouvoir.

CLEOPATRE.

C'eſt là l'unique point que je voulois ſçavoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanty.

ACHOREE.

Il faudroit qu'à nos vœux il euſt mieux conſenty.

CLEOPATRE.

Que diſiez-vous naguére, & que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ay peine à comprendre.

ACHOREE.

Aucuns ordres ny ſoins n'ont pû le ſecourir,
Malgré Céſar & nous il a voulu périr;
Mais il eſt mort, Madame, avec toutes les marques
Que puiſſent laiſſer d'eux les plus dignes Monarques,
Sa vertu rappelée a ſoûtenu ſon rang,
Et ſa perte aux Romains a coûté bien du ſang.
Il combatoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja ſur luy quelque avantage,
Mais l'abord de Céſar a changé le Destin;
Auſſi-toſt Achillas ſuit le ſort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traiſtre,
Les armes à la main en défendant ſon maiſtre.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roy,
Ces mots au lieu d'espoir luy donnent de l'effroy;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réſerver ſa teſte à l'affront d'un ſupplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, & fait voir

Ce que peut la vertu qu'arme le deſeſpoir,
Et ſon cœur emporté par l'erreur qui l'abuſe
Cherche par tout la mort que chacun luy refuſe.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'eſtre environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, & les ſiens qui ſuivent leur Monarque
D'un ſi grand nombre en foule accablent ce vaiſſeau,
Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort luy rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire,
Il vous proclame Reine, & bien qu'aucun Romain
Du ſang que vous pleurez n'ait veu rougir ſa main,
Il nous fait voir à tous un déplaiſir extréme,
Il ſouſpire, il gémit: mais le voicy luy-meſme,
Qui pourra mieux que moy vous montrer la douleur
Que luy donne du Roy l'invincible malheur.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

Céſar, tien-moy parole, & me rens mes galéres,
Achillas & Photin ont reçeu leurs ſalaires,
Leur Roy n'a pû joüir de ton cœur adoucy,

Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'eſtre icy.
Je n'y ſçaurois plus voir qu'un funeſte rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de Roy pouſſe un Peuple inconſtant,
Et parmy ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'eſt d'y revoir toûjours l'ennemy qui m'oblige.
Laiſſe-moy m'affranchir de cette indignité,
Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cét empreſſement j'ajoûte une requeſte.
Voy l'Urne de Pompée, il y manque ſa teſte,
Ne me la retien plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout preſt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre:
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots
A ſes Manes errants nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la voſtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que ſon Ombre s'apaiſe en voyant noſtre ennuy,
Et qu'une Urne plus digne & de vous & de luy,
Après la flame éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réünies.
De cette meſme main dont il fut combatu
Il verra des Autels dreſſez à ſa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes.
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,

Faites un peu de force à voſtre impatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à noſtre Rome un ſi digne treſor,
Portez...

CORNELIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
Et quoy qu'elle la tienne auſſi chére que moy,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toy.
Je la porte en Afrique, & c'eſt là que j'eſpére
Que les fils de Pompée & Caton & mon pére,
Secondez par l'effort d'un Roy plus généreux,
Ainſi que la Juſtice auront le Sort pour eux.
C'eſt là que tu verras ſur la Terre & ſur l'Onde
Le débris de Pharſale armer un autre Monde,
Et c'eſt là que j'iray pour haſter tes malheurs
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils ſuivent au combat des Urnes au lieu d'Aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le venger & ceux de te punir.
Tu veux à ce Héros rendre un devoir ſupréme,
L'honneur que tu luy rens rejallit ſur toy-meſme;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur,
Mais ne preſume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ay faite eſt trop irréparable.
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable,
A l'égal de mes jours je la feray durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avoûray pourtant, comme vraîment Romaine,
Que pour toy mon eſtime eſt égale à ma haine,
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir:
Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée.
Tu vois que ta vertu qu'en vain on veut trahir
Me force de priſer ce que je doy haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La vefve de Pompée y force Cornélie.
J'iray, n'en doute point au ſortir de ces lieux
Soûlever contre toy les hommes & les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flaté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervy Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger;
Ils connoiſtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zèle à leur refus aidé de ſa mémoire
Te ſçaura bien ſans eux arracher la victoire,
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'auray pû.
Je ſçay quelle eſt ta flame, & quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer:
Mais ſçache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une Reine,
Et que de cét Hymen tes amis indignez
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignez.
J'empeſche ta ruïne empeſchant tes careſſes.
Adieu, j'attens demain l'effet de tes promeſſes.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Plûtoſt qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moy ce qui les peut cauſer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la voſtre,
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en voſtre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du Ciel en partage:
Comme il a peu de force il a beaucoup de ſoins,
Et s'il pouvoit plus faire, il ſouhaiteroit moins.
Les Dieux empeſcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicitez n'en ſeront pas moins pures,
Pourveu que voſtre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que voſtre bonté ſenſible à ma priére,
Pour un fidelle Amant oublie un mauvais frére.
On aura pû vous dire avec quel déplaiſir
J'ay veu le deſeſpoir qu'il a voulu choiſir,

Avec combien d'efforts j'ay voulu le défendre
Des Paniques terreurs qui l'avoient pû ſurprendre ;
Il s'eſt de mes bontez jusqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entiére obéïſſance,
Il n'ait pû toutefois en ces événemens
Obéïr au prémier de vos commandemens !
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres ſublimes
Malgré tous nos efforts ſçavent punir les crimes ;
Sa rigueur envers luy vous ouvre un ſort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLEOPATRE.

Je ſçay que j'en reçois un nouveau Diadéme,
Qu'on n'en peut accuſer que les Dieux, & luy-meſme ;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur ſoit meſlée à la félicité,
Ne vous offencez pas ſi cét heur de vos armes
Qui me rend tant de biens me coûte un peu de larmes,
Et ſi voyant ſa mort deuë à ſa trahiſon
Je donne à la Nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-toſt à mon cœur mon ſang ne le reproche,
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et ne puis remonter au troſne ſans regret.

ACHOREE.

Un grand peuple, Seigneur, dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublez demande à voir ſa Reine,

Et tout impatient déja ſe plaint aux Cieux
Qu'on luy donne trop tard un bien ſi précieux.

CESAR.

Ne luy refuſons plus le bonheur qu'il deſire,
Princeſſe, allons par là commencer voſtre Empire.
Faſſe le juſte Ciel propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joye étouffent vos ſouſpirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans voſtre penſée
Que l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.
Cependant, qu'à l'envy ma ſuite & voſtre Cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne employ l'une & l'autre occupée
Couronne Cléopatre, & m'apaiſe Pompée,
Eléve à l'une un Troſne, à l'autre des Autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE MENTEUR,

COMEDIE.

ACTEURS.

GERONTE, Pére de Dorante.
DORANTE, Fils de Géronte.
ALCIPPE, Amy de Dorante & Amant de Clarice.
PHILISTE, Amy de Dorante & d'Alcippe.
CLARICE, Maîtreſſe d'Alcippe.
LUCRECE, Amie de Clarice.
ISABELLE, Suivante de Clarice.
SABINE, Femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, Valet de Dorante.
LYCAS, Valet d'Alcippe.

La Scéne eſt à Paris.

LE

MENTEUR,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ay quitté la robe pour l'épée,
L'attente où j'ay vécu n'a point été trompée,
Mon pére a conſenty que je ſuive mon chois,
Et j'ay fait banqueroute à ce fatras de Loix.
Mais puisque nous voicy dedans les Thuilleries,
Le païs du beau monde, & des galanteries,
Dy-moy, me trouves-tu bien fait en Cavalier?
Ne vois-tu rien en moy qui ſente l'écolier?

Comme il eſt malaiſé qu'aux Royaumes du Code
On apprenne à ſe faire un viſage à la mode,
J'ay lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez en une heure icy mille jaloux.
Ce viſage & ce port n'ont point l'air de l'Ecole,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévoy du malheur pour beaucoup de maris:
Mais que vous ſemble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loy bien rude
Qui m'en avoit banny ſous prétexte d'étude.
Toy qui ſçais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais ſortir,
Dy-moy comme en ce lieu l'on gouverne les Dames.

CLITON.

C'eſt là le plus beau ſoin qui vienne aux belles ames,
(Diſent les beaux eſprits) mais ſans faire le fin,
Vous avez l'appetit ouvert de bon matin.
D'hier au ſoir ſeulement vous étes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'eſtre inutile,
Voſtre humeur ſans employ ne peut paſſer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je ſuis auprès de vous en fort bonne poſture
De paſſer pour un homme à donner tablature,
J'ay la taille d'un maiſtre en ce noble métier,
Et je ſuis tout au moins l'Intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point, je ne cherche, à vray dire,
Que quelque connoiſſance où l'on ſe plaiſe à rire,
Qu'on puiſſe viſiter par divertiſſement,
Où l'on puiſſe en douceur couler quelque moment.
Pour me connoiſtre mal, tu prens mon ſens à gauche.

CLITON.

J'entens, vous n'étes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous,
Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.
Auſſi que vous cherchiez de ces ſages coquettes,
Où peuvent tous venants debiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil, & d'yeux.
Vous étes d'encoleure à vouloir un peu mieux.
Loin de paſſer ſon temps, chacun le perd chez elles,
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce ſeroit pour vous un bonheur ſans égal
Que ces femmes de bien qui ſe gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait ſervice,
N'eſt pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez icy de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant des leçons,
Ou je me connoy mal à voir voſtre viſage,
Ou vous n'en étes pas à voſtre apprentiſſage;
Vos Loix ne régloient pas ſi bien tous vos deſſeins,
Que vous euſſiez toûjours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiſer, Cliton, je te confeſſe
Qu'à Poitiers j'ay vécu, comme vit la jeuneſſe,

J'étois en ces lieux-là, de beaucoup de métiers :
Mais Paris après tout eſt bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode,
Ce qu'on admire ailleurs eſt icy hors de mode,
La diverſe façon de parler & d'agir
Donne aux nouveaux venus ſouvent dequoy rougir.
Chez les Provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un ſot paſſe à la montre :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualitez,
On ne s'ébloüit point de ces fauſſes clartez,
Et tant d'honneſtes gens que l'on y voit enſemble,
Font qu'on eſt mal reçeu ſi l'on ne leur reſſemble.

CLITON.

Connoiſſez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris eſt un grand lieu plein de marchands meſlez,
L'effet n'y répond pas toûjours à l'apparence,
On s'y laiſſe duper, autant qu'en lieu de France,
Et parmy tant d'esprits plus polis, & meilleurs,
Il y croiſt des badauts, autant, & plus qu'ailleurs.
Dans la confuſion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute ſorte,
Et dans toute la France il eſt fort peu d'endroits,
Dont il n'ait le rebus auſſi-bien que le chois.
Comme on s'y connoit mal, chacun s'y fait de miſe,
Et vaut communément autant comme il ſe priſe,
De bien pires que vous s'y font aſſez valoir ;
Mais pour venir au point que vous voulez ſçavoir,
Etes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne ſuis point avare.

CLITON.

C'eſt un ſecret d'amour & bien grand & bien rare,
Mais il faut de l'adreſſe à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne:
L'un perd exprès au jeu ſon preſent déguiſé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refuſé :
Un lourdaut libéral auprès d'une Maîtreſſe
Semble donner l'aumoſne alors qu'il fait largeſſe,
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il taſche à plaire, il offence en effet.

DORANTE.

Laiſſons là ces lourdauts contre qui tu déclames,
Et me dy ſeulement ſi tu connois ces Dames.

CLITON.

Non, cette marchandiſe eſt de trop bon aloy,
Ce n'eſt point là gibier à des gens comme moy.
Il eſt aiſé pourtant d'en ſçavoir des Nouvelles,
Et bien-toſt leur Cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penſes-tu qu'il t'en die?

CLITON.

Aſſez pour en mourir,
Puisque c'eſt un Cocher, il aime à discourir.

SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE *faiſant un faux pas, & comme ſe laiſſant choir.*

Ay.

DORANTE *luy donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit ſervice,
Et c'eſt pour moy, Madame, un bonheur ſouverain,
Que cette occaſion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occaſion icy fort peu vous favoriſe,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le priſe.

DORANTE.

Il eſt vray, je le doy tout entier au hazard,
Mes ſoins, ny vos deſirs n'y prennent point de part,
Et ſa douceur meſlée avec cette amertume
Ne me rend pas le Sort plus doux que de coûtume,
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ay ſi fort priſé
A mon peu de mérite euſt été refuſé.

CLARICE.

S'il a perdu ſi-toſt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux eſtre à mon tour d'un ſentiment contraire,

Et croy qu'on doit trouver plus de félicité
A poſſéder un bien, ſans l'avoir mérité.
J'eſtime plus un don qu'une reconnoiſſance,
Qui nous donne fait plus, que qui nous récompenſe,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous eſt dû.
La faveur qu'on mérite eſt toûjours achetée,
L'heur en croiſt d'autant plus, moins elle eſt méritée,
Et le bien où ſans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine auroit pû s'obtenir.

DORANTE.

Auſſi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur ſi grande,
J'en ſçay mieux le haut prix, & mon cœur amoureux
Moins il s'en connoit digne, & plus s'en tient heureux.
On me l'a pû toûjours dénier ſans injure,
Et ſi la recevant ce cœur meſme en murmure,
Il ſe plaint du malheur de ſes félicitez
Que le hazard luy donne, & non vos volontez.
Un Amant a fort peu dequoy ſe ſatisfaire
Des faveurs qu'on luy fait, ſans deſſein de les faire;
Comme l'intention ſeule en forme le prix,
Aſſez ſouvent ſans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flame
D'une main qu'on me donne, en me refuſant l'ame.
Je la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flame, Monſieur, eſt pour moy fort nouvelle,

Puisque j'en viens de voir la prémiére étincelle.
Si voſtre cœur ainſi s'embraſe en un moment,
Le mien ne ſçeut jamais bruſler ſi promptement,
Mais peut eſtre, à preſent que j'en ſuis avertie,
Le temps donnera place à plus de ſympatie.
Confeſſez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorez.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'eſt l'effet du malheur qui par tout m'accompagne.
Depuis que j'ay quitté les guerres d'Allemagne,
C'eſt à dire, du moins depuis un an entier,
Je ſuis & jour & nuit dedans voſtre quartier,
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,
Vous n'avez que de moy reçeu des ſérénades,
Et je n'ay pû trouver que cette occaſion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoy, vous avez donc veu l'Allemagne, & la guerre?

DORANTE.

Je m'y ſuis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que luy va-t'il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'eſt fait combats, ny ſiéges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,
Et meſme la Gazette a ſouvent divulguez...

CLITON *le tirant par la basque.*

Sçavez-vous bien, Monſieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tay-toy.

CLITON.

Vous reſvez, dy-je, ou...

DORANTE.

Tay-toy, miſérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au Diable,
Vous en revinſtes hier.

DORANTE *à Cliton.*

Te tairas-tu Maraut?
Mon nom dans nos ſuccès s'étoit mis aſſez haut,
Pour faire quelque bruit, ſans beaucoup d'injuſtice,
Et je ſuivrois encor un ſi noble éxercice,

N'étoit que l'autre hyver faiſant icy ma Cour
Je vous vis, & je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
Je me fis priſonnier de tant d'aimables charmes,
Je leur livray mon ame, & ce cœur généreux
Dès ce prémier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'Armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles ſoins qui m'avoient ſçeu ravir,
Cédérent auſſi-toſt à ceux de vous ſervir.

ISABELLE *à Clarice tout bas.*

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en ſçaurons, Monſieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoy, me priver ſi-toſt de tout mon bien!

CLARICE.

Nous n'avons pas loiſir d'un plus long entretien,
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous faſſions ſeules deux tours d'Allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes ſi puiſſants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, & qui ſçait comme on aime
N'en demande jamais licence qu'à ſoy-meſme.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suy-les, Cliton.

CLITON.

J'en ſçay ce qu'on en peut ſçavoir.
La langue du Cocher a fait tout ſon devoir.
La plus belle des deux, dit-il, *eſt ma Maîtreſſe,*
Elle loge à la Place, & ſon nom eſt, Lucrèce.

DORANTE.

Quelle Place?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge auſſi,
Il n'en ſçait pas le nom, mais j'en prendray ſoucy.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre,
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a ſçeu prendre,

C'eſt Lucrèce, ce l'eſt ſans aucun contredit,
Sa beauté m'en aſſeure, & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoy que mon ſentiment doive reſpect au voſtre,
La plus belle des deux, je croy que ce ſoit l'autre.

DORANTE.

Quoy, celle qui s'eſt teuë, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'eſprit de meſler quatre mots?

CLITON.

Monſieur, quand une femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualitez au deſſus du vulgaire.
C'eſt un effort du Ciel qu'on a peine à trouver,
Sans un petit miracle il ne peut l'achever,
Et la Nature ſouffre extréme violence,
Lors qu'il en fait d'humeur à garder le ſilence.
Pour moy, jamais l'amour n'inquiéte mes nuits,
Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis,
Mais naturellement femme qui ſe peut taire
A ſur moy tel pouvoir, & tel droit de me plaire,
Qu'euſt-elle en vray magot tout le corps fagoté,
Je luy voudrois donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſeurément qui s'appelle Lucrèce,
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe,
Ce n'eſt point là le ſien, celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.

DORANTE.

Je t'en croy ſans jurer avec tes incartades:

Mais voicy les plus chers de mes vieux camarades.
Ils ſemblent étonnez à voir leur action.

SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE *à Alcippe.*

Quoy, ſur l'eau la Muſique, & la collation ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Ouy, la collation, avecque la Muſique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Hier au ſoir ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Hier au ſoir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Magnifique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE *à Philiste.*

C'eſt dequoy je ſuis mal éclaircy.

DORANTE *les ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand de vous revoir icy!

ALCIPPE.

Le mien eſt ſans pareil, puisque je vous embraſſe.

DORANTE.

J'ay rompu vos discours d'aſſez mauvaiſe grace,
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais dequoy parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le preſume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et ſouffrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné Muſique à quelque Dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flame.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au ſoir?

ALCIPPE.

Hier au ſoir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu ſe fait mieux voir,
Le temps étoit bien pris. Cette Dame, elle eſt belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle paſſe pour telle.

DORANTE.

Et la Muſique?

ALCIPPE.

Aſſez, pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort ſuperbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne ſçavez point celuy qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ry de vous voir étonné
D'un divertiſſement que je me ſuis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moy-meſme.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait Maîtreſſe ?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adreſſe,
Moy qui depuis un mois ſuis icy de retour.
Il eſt vray que je ſors fort peu ſouvent de jour.
De nuit *incognito* je rens quelques viſites,
Ainſi...

CLITON *à Dorante à l'oreille.*

Vous ne ſçavez, Monſieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tay-toy, ſi jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire, & d'entendre mentir.

PHILISTE *à Alcippe tout bas.*

Voyez qu'heureuſement dedans cette rencontre
Voſtre rival luy-meſme à vous-meſme ſe montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers amys je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bâteaux pour mieux tout ajuster.
Les quatre contenoient quatre chœurs de Muſique

Capables de charmer le plus mélancolique :
Au prémier violons, en l'autre luts & voix,
Des fluſtes au troiſiéme, au dernier des hautsbois,
Qui tour à tour dans l'Air pouſſoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquiéme étoit grand, tapiſſé tout exprès
De rameaux enlaſſez pour conſerver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux meſlange
De bouquets de Jasmin, de Grenade, & d'Orange.
Je fis de ce bâteau la Salle du festin ;
Là je menay l'objet qui fait ſeul mon destin,
De cinq autres beautez la ſienne fut ſuivie,
Et la collation fut auſſi-toſt ſervie.
Je ne vous diray point les differens appreſts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous ſçaurez ſeulement qu'en ce lieu de délices
On ſervit douze plats, & qu'on fit ſix ſervices,
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fuſées
S'élançant vers les Cieux, ou droites, ou croiſées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de ſerpenteaux
D'un déluge de flame attaquérent les eaux,
Qu'on creut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élement du feu tomboit du Ciel en Terre.
Après ce paſſe-temps on dança jusqu'au jour
Dont le Soleil jaloux avança le retour ;
S'il euſt pris noſtre avis, ſa lumiére importune
N'euſt pas troublé ſi-toſt ma petite fortune,
Mais n'étant pas d'humeur à ſuivre nos deſirs,
Il ſépara la troupe, & finit nos plaiſirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles,
Paris, tout grand qu'il eſt, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été ſurpris, & l'objet de mes veux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre eſt rare, & la dépenſe belle.

DORANTE.

Il s'eſt fallu paſſer à cette bagatelle,
Alors que le temps preſſe, on n'a pas à choiſir.

ALCIPPE.

Adieu, nous nous verrons avec plus de loiſir.

DORANTE.

Faites état de moy.

ALCIPPE *à Philiste en s'en allant.*

Je meurs de jalouſie.

PHILISTE *à Alcippe.*

Sans raiſon toutefois voſtre ame en eſt ſaiſie,
Les ſignes du feſtin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE *à Philiste.*

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reſte n'eſt rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monſieur, puis-je à preſent parler ſans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton chois de parler ou te taire,
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fay plus l'inſolent.

CLITON.

Voſtre ordinaire eſt-il de reſver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu reſver?

CLITON.

J'appelle reſveries,
Ce qu'en d'autres qu'un maiſtre on nomme menteries,
Je parle avec reſpect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds

Quand je vous oy parler de guerre, & de concerts.
Vous voyez ſans péril nos batailles derniéres,
Et faites des feſtins qui ne vous coûtent guéres.
Pourquoy depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flame, & j'en fais mieux ma Cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer voſtre flame?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une Dame,
De luy dire d'abord : *J'apporte à vos beautez*
Un cœur nouveau venu des Univerſitez,
Si vous avez beſoin de Loix, & de Rubriques,
Je ſçay le Code entier avec les Authentiques,
Le Digeſte nouveau, le Vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat.
Qu'un ſi riche diſcours nous rend conſidérables!
Qu'on amollit par là de cœurs inéxorables!
Qu'un homme à Paragraphe eſt un joly galand!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant,
Tout le ſecret ne giſt qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
Nommer quelques chaſteaux, de qui les noms barbares,
Plus ils bleſſent l'oreille, & plus leur ſemblent rares,
Avoir toûjours en bouche *angles, lignes, foſſez,*
Vedette, contr'escarpe, & travaux avancez.

Sans ordre & ſans raiſon, n'importe on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
Et tel à la faveur d'un ſemblable débit
Paſſe pour homme illustre, & ſe met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut oüir, vous en faites bien croire:
Mais celle-cy bien-toſt peut ſçavoir voſtre histoire.

DORANTE.

J'auray déja gagné chez elle quelque accès,
Et loin d'en redouter un malheureux ſuccès,
Si jamais un faſcheux nous nuit par ſa preſence,
Nous pourrons ſous ces mots eſtre d'intelligence.
Voila traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vray, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin. Urgande & Mélusine
N'ont jamais ſur le champ mieux fourny leur cuiſine,
Vous allez au delà de leurs enchantemens;
Vous ſeriez un grand maiſtre à faire des Romans,
Ayant ſi bien en main le festin & la guerre,
Vos gens en moins de rien courroient toute la Terre,
Et ce ſeroit pour vous des travaux fort legers
Que d'y meſler par tout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous ſont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainſi les conteurs de Nouvelles,
Et ſi-toſt que j'en voy quelqu'un s'imaginer

Que ce qu'il veut m'apprendre a dequoy m'étonner,
Je le ſers auſſi-toſt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne luy-meſme, & le force à ſe taire.
Si tu pouvois ſçavoir quel plaiſir on a lors
De leur faire rentrer leurs Nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge aſſez grand, mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de faſcheux intriques.

DORANTE.

Nous nous en tirerons, mais tous ces vains discours
M'empeſchent de chercher l'objet de mes amours,
Taſchons de le rejoindre, & ſçache qu'à me ſuivre
Je t'apprendray bien-toſt d'autres façons de vivre.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je ſçay qu'il vaut beaucoup étant ſorty de vous,
Mais, Monſieur, ſans le voir accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en ſoit conviée,
C'eſt grande avidité de ſe voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir viſite & compliment,
Et luy permettre accès en qualité d'Amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce ſeroit trop donner à discourir au Monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir
Sans m'expoſer au blaſme, & manquer au devoir.

GERONTE.

Ouy, vous avez raiſon, belle & ſage Clarice,
Ce que vous m'ordonnez eſt la meſme justice,
Et comme c'eſt à nous à ſubir voſtre loy,
Je reviens tout à l'heure, & Dorante avec moy.
Je le tiendray long-temps deſſous voſtre feneſtre,

Afin qu'avec loiſir vous puiſſiez le connoiſtre,
Examiner ſa taille, & ſa mine, & ſon air,
Et voir quel eſt l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'Ecole,
Et ſi l'on pouvoit croire un pére à ſa parole,
Quelque écolier qu'il ſoit, je dirois qu'aujourd'huy
Peu de nos gens de Cour ſont mieux taillez que luy.
Mais vous en jugerez aprés la voix publique,
Je cherche à l'arréter, parce qu'il m'eſt unique,
Et je bruſle ſur tout de le voir ſous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un ſi glorieux choi ,
Je l'attendray, Monſieur, avec impatience,
Et je l'aime déja ſur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

Ainſi vous le verrez & ſans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainſi qu'en pourray-je juger?
J'en verray le dehors, la mine, l'apparence,
Mais du reste, Iſabelle, où prendre l'aſſeurance?
Le dedans paroit mal en ces miroirs flateurs,

Les viſages ſouvent ſont de doux impoſteurs,
Que de defauts d'eſprit ſe couvrent de leurs graces!
Et que de beaux ſemblants cachent des ames baſſes!
Les yeux en ce grand chois ont la prémiére part,
Mais leur déférer tout, c'eſt tout mettre au hazard.
Qui veut vivre en repos, ne doit pas leur déplaire,
Mais ſans leur obéïr, il doit les ſatisfaire,
En croire leur refus, & non pas leur aveu,
Et ſur d'autres conſeils laiſſer naiſtre ſon feu.
Cette chaiſne qui dure autant que noſtre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache aſſez ſouvent
Le contraire au contraire, & le mort au vivant;
Et pour moy, puiſqu'il faut qu'elle me donne un maiſtre,
Avant que l'accepter, je voudrois le connoiſtre,
Mais connoiſtre dans l'ame.

ISABELLE.

Et bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le ſçachant en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le ſoit, ſi vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'eſt pas encor indifférente,
Et l'accord de l'Hymen entre nous concerté,
Si ſon pére venoit, ſeroit éxécuté.

Depuis plus de deux ans il promet & différe,
Tantoſt c'eſt maladie, & tantoſt quelque affaire,
Le chemin eſt mal ſeur ou les jours ſont trop courts,
Et le bon-homme enfin ne peut ſortir de Tours.
Je prens tous ces delais pour une reſiſtance,
Et ne ſuis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente oſte de noſtre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris,
C'eſt un nom glorieux qui ſe garde avec honte,
Sa défaite eſt faſcheuſe à moins que d'eſtre prompte,
Le temps n'eſt pas un Dieu qu'elle puiſſe braver,
Et ſon honneur ſe perd à le trop conſerver.

ISABELLE.

Ainſi vous quitteriez Alcippe pour un autre,
De qui l'humeur auroit dequoy plaire à la voſtre?

CLARICE.

Ouy, je le quitterois, mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre Amant.
Sçavoir qu'il me fuſt propre & que ſon Hyménée
Dût bien-toſt à la ſienne unir ma Destinée.
Mon humeur ſans cela ne s'y réſout pas bien,
Car Alcippe après tout vaut toûjours mieux que rien,
Son pére peut venir quelque long-temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout ſans que rien s'y hazarde,
Lucréce eſt voſtre amie, & peut beaucoup pour vous.
Elle n'a point d'Amants qui deviennent jaloux;

Qu'elle écrive à Dorante, & luy faſſe paroiſtre
Qu'elle veut cette nuit le voir par ſa feneſtre.
Comme il eſt jeune encor, on l'y verra voler,
Et là ſous ce faux nom vous pourrez luy parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adreſſe,
Ny que luy-meſme penſe à d'autres, qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention eſt belle, & Lucrèce aiſément
Se réſoudra pour moy d'écrire un compliment.
J'admire ton adreſſe à trouver cette ruſe.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que ſi je ne m'abuſe
Tantoſt cét inconnu ne vous déplaiſoit pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! ſi Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aiſément il obtiendroit la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embaraſſe !
Va pour moy chez Lucrèce, & luy dy mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil ſujet.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah, Clarice! ah Clarice! inconstante, volage.

CLARICE.

Auroit il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait ſouſpirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ay, déloyale? & peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conſcience, elle devroit t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon pére va descendre.

ALCIPPE.

Ton pére va descendre, ame double & ſans foy!
Confeſſe que tu n'as un pére que pour moy,
La nuit, ſur la riviére...

CLARICE.

Et bien ſur la riviére?
La nuit! quoy? qu'eſt-ce enfin?

ALCIPPE.

Ouy, la nuit toute entiére.

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoy, ſans rougir?

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots?

CLARICE.

Mourir pour les entendre! & qu'ont-ils de funeſte?

ALCIPPE.

Tu peux donc les oüir, & demander le reſte?
Ne ſçaurois-tu rougir, ſi je ne te dy tout?

CLARICE.

Quoy, tout?

ALCIPPE.

Tes paſſe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler ton pére va descendre,
Il t'en ſouvient alors, le tour eſt excellent:
Mais pour paſſer la nuit auprès de ton galand...

CLARICE.

Alcippe, étes-vous fol?

ALCIPPE.

Je n'ay plus lieu de l'eſtre,
A preſent que le Ciel me fait te mieux connoiſtre.
Ouy, pour paſſer la nuit en dances & feſtin,
Eſtre avec ton galand du ſoir jusqu'au matin,
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de pére.

CLARICE.

Reſvez-vous? raillez-vous? & quel eſt ce myſtére?

ALCIPPE.

Ce myſtére eſt nouveau, mais non pas fort ſecret.
Choiſis une autre fois un Amant plus diſcret,
Luy-meſme il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, luy-meſme?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continuë, & fay bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vy jamais, & ſi je le connoy...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir ſon pére avecque toy?
Tu paſſes, infidelle, ame ingrate & légére,
La nuit avec le fils, le jour avec le pére!

CLARICE.

Son pére de vieux temps eſt grand amy du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faiſoit voſtre entretien?
Tu te ſens convaincuë, & tu m'oſes répondre!
Te faut-il quelque choſe encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, ſi je ſçay quel viſage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire, alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de Muſique,
Une collation ſuperbe, & magnifique,
Six ſervices de rang, douze plats à chacun,
Son entretien alors t'étoit fort importun?
Quand ſes feux d'artifice éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loiſir de le voir au viſage,

Tu n'as pas avec luy dancé jusques au jour,
Et tu ne l'as pas veu pour le moins au retour?
T'en ay-je dit aſſez? rougis & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougiray point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoy, je ſuis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaiſir à ſe joüer de vous,
Alcippe, croyez-moy.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuſes,
Je connois tes détours, & devine tes ruſes.
Adieu, ſuy ton Dorante, & l'aime deſormais,
Laiſſe en repos Alcippe, & n'y penſe jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton pére va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, & ne peut nous entendre,
Et j'auray tout loiſir de vous deſabuſer.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouſer,
A moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole, & deux baiſers en gage.

CLARICE.

Pour me juſtifier vous demandez de moy,
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baiſers, & ta main, & ta foy.

CLARICE.

Que cela !

ALCIPPE.

Réſous-toy, ſans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ay pas le loiſir, mon pére va deſcendre.

SCENE IV.

ALCIPPE.

Va, ry de ma douleur alors que je te perds,
Par ces indignitez romps toy-meſme mes fers,

Aide mes feux trompez à ſe tourner en glace,
Aide un juſte couroux à ſe mettre en leur place;
Je cours à la vengeance, & porte à ton Amant
Le vif & prompt effet de mon reſſentiment.
S'il eſt homme de cœur, ce jour meſme nos armes
Régleront par leur ſort tes plaiſirs ou tes larmes,
Et plûtoſt que le voir poſſeſſeur de mon bien,
Puiſſay-je dans ſon ſang voir couler tout le mien.
Le voicy ce rival que ſon pére t'améne,
Ma vieille amitié céde à ma nouvelle haine,
Sa veuë accroiſt l'ardeur dont je me ſens brufler,
Mais ce n'eſt pas icy qu'il faut le quereller.

SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Dorante, arrétons-nous, le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, & me feroit malade.
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands baſtimens!

DORANTE.

Paris ſemble à mes yeux un païs de Romans,
J'y croyois ce matin voir une Iſle enchantée;
Je la laiſſay deſerte, & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, ſans l'aide des maçons,
En ſuperbes Palais a changé ſes buiſſons.

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces Métamorphoſes.
Dans tout le pré-aux-Clercs tu verras meſmes choſes,
Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux ſuperbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une ville entiére avec Pompe baſtie
Semble d'un vieux foſſé par miracle ſortie,
Et nous fait preſumer à ſes ſuperbes toits
Que tous ſes habitans ſont des Dieux, ou des Rois.
Mais changeons de discours. Tu ſçais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cét honneur bien plus que le jour meſme.

GERONTE.

Comme de mon Hymen il n'eſt ſorty que toy,
Et que je te voy prendre un périlleux employ,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oſer convie,
Et force à tous momens de négliger la vie;
Avant qu'aucun malheur te puiſſe eſtre avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chére Lucrèce!

GERONTE.

Je t'ay voulu choiſir moy-meſme une Maîtreſſe,
Honneſte, belle, riche.

DORANTE.

Ah, pour la bien choiſir,
Mon pére, donnez-vous un peu plus de loiſir.

GERONTE.

Je la connois aſſez. Clarice eſt belle & ſage,
Autant que dans Paris il en ſoit de ſon âge,
Son pére de tout temps eſt mon plus grand amy,
Et l'affaire eſt concluë.

DORANTE.

Ah, Monſieur, j'en frémy.
D'un fardeau ſi peſant accabler ma jeuneſſe!

GERONTE.

Fay ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut joüer d'adreſſe.
Quoy, Monſieur, à preſent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, & ſignaler mon bras...

GERONTE.

Avant qu'eſtre au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maiſon avoir qui m'en conſole;
Je veux qu'un petit fils puiſſe y tenir ton rang,
Soutenir ma vieilleſſe, & réparer mon ſang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous étes infléxible!

GERONTE.

Fay ce que je te dy.

DORANTE.

Mais s'il eſt impoſſible!

GERONTE.

Impoſſible! & comment?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon, j'embraſſe vos genoux.
Je ſuis...

GERONTE.

Quoy?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GERONTE.

Parle donc, & te léve.

DORANTE.

Je ſuis donc marié, puis qu'il faut que j'achéve.

GERONTE.

Sans mon conſentement!

DORANTE.

On m'a violenté,

Vous ferez tout caſſer par voſtre authorité,
Mais nous fuſmes tous deux forcez à l'Hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah, ſi vous le ſçaviez.

GERONTE.

Dy, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle eſt de fort bon lieu, mon père, & pour ſon bien,
S'il n'eſt du tout ſi grand que voſtre humeur ſouhaite...

GERONTE.

Sçachons à cela près, puisque c'eſt choſe faite.
Elle ſe nomme?

DORANTE.

Orphiſe, & ſon pére, Armédon.

GERONTE.

Je n'ay jamais oüy ny l'un ny l'autre nom.
Mais pourſuy.

DORANTE.

Je la vy presque à mon arrivée,
Une ame de rocher ne s'en fuſt pas ſauvée,
Tant elle avoit d'appas, & tant ſon œil vainqueur
Par une douce force aſſujettit mon cœur.
Je cherchay donc chez elle à faire connoiſſance,
Et les ſoins obligeants de ma perſévérance

Sçeurent plaire de ſorte à cét objet charmant,
Que j'en fus en ſix mois autant aimé qu'Amant.
J'en reçeus des faveurs ſecrettes, mais honneſtes,
Et j'étendis ſi loin mes petites conqueſtes,
Qu'en ſon quartier ſouvent je me coulois ſans bruit,
Pour cauſer avec elle une part de la nuit.
Un ſoir que je venois de monter dans ſa chambre,
(Ce fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond de Septembre,
Ouy, ce fut ce jour-là que je fus atrapé)
Ce ſoir meſme ſon pére en ville avoit ſoupé,
Il monte à ſon retour, il frape à la porte, elle,
Tranſit, paſlit, rougit, me cache en ſa rüelle,
Ouvre enfin, & d'abord, (qu'elle eut d'esprit & d'art!)
Elle ſe jette au coû de ce pauvre vieillard,
Deſrobe en l'embraſſant ſon deſordre à ſa veuë;
Il ſe ſied, il luy dit qu'il veut la voir pourveuë,
Luy propoſe un party qu'on luy venoit d'offrir:
Jugez combien mon cœur avoit lors à ſouffrir.
Par ſa réponſe adroite elle ſçeut ſi bien faire,
Que ſans m'inquiéter elle plût à ſon pére.
Ce discours ennuyeux enfin ſe termina,
Le bon-homme partoit, quand ma Montre ſonna,
Et luy ſe retournant vers ſa fille étonnée,
Depuis quand cette Montre? & qui vous l'a donnée?
Acaſte mon couſin me la vient d'envoyer,
Dit-elle, *& veut icy la faire nettoyer,*
N'ayant point d'horlogiers au lieu de ſa demeure,
Elle a déja ſonné deux fois en un quart d'heure,
Donnez-la-moy, dit-il, *j'en prendray mieux le ſoin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin,
Je la luy donne en main, mais voyez ma disgrace:

Avec mon pistolet le cordon s'embaraſſe,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part;
Jugez de noſtre trouble à ce triste hazard.
Elle tombe par terre, & moy je la crûs morte,
Le pére épouvanté gagne auſſi-toſt la porte,
Il appelle au ſecours, il crie à l'aſſaſſin,
Son fils, & deux valets me coupent le chemin:
Furieux de ma perte, & combatant de rage
Au milieu de tous trois je me faiſois paſſage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Deſarmé je recule, & rentre, alors Orphiſe
De ſa frayeur prémiére aucunement remiſe
Sçait prendre un temps ſi juste en ſon reste d'effroy
Qu'elle pouſſe la porte, & s'enferme avec moy.
Soudain nous entaſſons pour défences nouvelles
Bancs, tables, coffres, lits, & jusqu'aux escabelles,
Nous nous barricadons, & dans ce prémier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voiſine on perce la muraille:
Alors me voyant pris il fallut compoſer.

Icy Clarice les voit de ſa feneſtre, & Lucrèce, avec Iſabelle les voit auſſi de la ſienne.

GERONTE.

C'eſt à dire en François qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les ſiens m'avoient trouvé de nuit, ſeul, avec elle,

Ils étoient les plus forts, elle me ſembloit belle,
Le ſcandale étoit grand, ſon honneur ſe perdoit,
A ne le faire pas ma teſte en répondoit,
Ses grands efforts pour moy, ſon péril, & ſes larmes,
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes.
Donc pour ſauver ma vie ainſi que ſon honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeay d'un ſeul mot la tempeſte en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choiſiſſez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou poſſéder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi mauvais que tu penſes,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuſe, & mon esprit touché
Te blaſme ſeulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faiſoit vous le taire.

GERONTE.

Je prens peu garde au bien, afin d'eſtre bon pére.
Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle ſort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me ſuffit. Adieu.
Je vay me dégager du pére de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'hiſtoire, & de mon artifice?
Le bon-homme en tient-il? m'en ſuis-je bien tiré?
Quelque ſot en ma place y ſeroit demeuré,
Il euſt perdu le temps à gémir, & ſe plaindre,
Et malgré ſon amour, ſe fuſt laiſſé contraindre.
O l'utile ſecret que mentir à propos!

CLITON.

Quoy, ce que vous diſiez n'eſt pas vray?

DORANTE.

Pas deux mots,
Et tu ne viens d'oüir qu'un trait de gentilleſſe
Pour conſerver mon ame & mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoy, la Montre, l'épée, avec le pistolet?

DORANTE.

Induſtrie.

CLITON.

Obligez, Monſieur, voſtre valet.
Quand vous voudrez joüer de ces grands coups de maiſtre,
Donnez-luy quelque ſigne à les pouvoir connoiſtre :
Quoy que bien averty, j'étois dans le paneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau,
Tu ſeras de mon cœur l'unique Secrétaire,
Et de tous mes ſecrets le grand dépoſitaire.

CLITON.

Avec ces qualitez j'oſe bien espérer
Qu'aſſez malaiſément je pourray m'en parer,
Mais parlons de vos feux. Certes cette Maîtreſſe...

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

Elle luy donne un Billet.

Liſez cecy, Monſieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE *après l'avoir leu.*

Dy-luy que j'y viendray.

Sabine rentre & Dorante continuë.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom,
Lucrèce ſent ſa part des feux qu'elle fait naiſtre,
Et me veut cette nuit parler par ſa feneſtre.
Dy encor que c'eſt l'autre, ou que tu n'és qu'un ſot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ay dit mot?

CLITON.

Monſieur, pour ce ſujet n'ayons point de querelle,
Cette nuit à la voix vous ſçaurez ſi c'eſt elle.

DORANTE.

Coule-toy là dedans, & de quelqu'un des ſien
Sçache ſubtilement ſa famille & ſes biens.

SCENE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS *luy preſentant un Billet.*

Monſieur.

DORANTE.

Autre billet.

Il continuë après avoir leu tout bas le billet.

J'ignore quelle offence
Peut d'Alcippe avec moy rompre l'intelligence,
Mais n'importe, dy-luy que j'iray volontiers,
Je te ſuis.

Lycas rentre & Dorante continuë ſeul.

Je revins hier au ſoir de Poitiers,
D'aujourd'huy ſeulement je produis mon viſage,
Et j'ay déja querelle, amour, & mariage:
Pour un commencement, ce n'eſt point mal trouvé.
Vienne encore un procès, & je ſuis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus preſſantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embaraſſantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démeſler:
Mais allons voir celuy qui m'oſe quereller.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ouy, vous faiſiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un, ny l'autre aucun deſavantage,
Je rens graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que je ſois ſurvenu pour vous refaire amis,
Et que la choſe égale ainſi je vous ſépare.
Mon heur en eſt extréme, & l'avanture rare.

DORANTE.

L'avanture eſt encor bien plus rare pour moy,
Qui luy faiſois raiſon ſans avoir ſçeu dequoy.
Mais Alcippe, à preſent tirez-moy hors de peine;
Quel ſujet aviez-vous de colére, ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir?
Dites, que devant luy je vous puiſſe éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le ſçavez aſſez.

DORANTE.

Plus je me conſidére
Moins je découvre en moy ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Et bien, puiſqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime ſecrettement,
Mon affaire eſt d'accord, & la choſe vaut faite,
Mais pour quelque raiſon nous la tenons ſecrette.
Cependant à l'objet qui me tient ſous ſa loy,
Et qui ſans me trahir ne peut eſtre qu'à moy,
Vous avez donné bal, collation, Muſique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puiſque pour me joüer un ſi ſenſible tour
Vous m'avez à deſſein caché voſtre retour,
Et n'avez aujourd'huy quitté voſtre embuſcade
Qu'afin de m'en conter l'hiſtoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, & j'ay lieu de penſer
Que vous n'avez rien fait, qu'afin de m'offencer.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guerirois, ny d'erreur ny d'ombrage,
Et nous nous reverrions, ſi nous étions rivaux.
Mais comme vous ſçavez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'hiſtoire démeſlée.
Celle que cette nuit ſur l'eau j'ay régalée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle eſt mariée, & ne peut eſtre à vous;
Depuis peu pour affaire elle eſt icy venuë,
Et je ne penſe pas qu'elle vous ſoit connuë.

ALCIPPE.

Je ſuis ravy, Dorante, en cette occaſion
De voir finir ſi-toſt noſtre diviſion.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux prémiers mouvemens de voſtre défiance,
Jusqu'à mieux ſçavoir tout, ſçachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu, je ſuis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor ſouſpire!

ALCIPPE.

Hélas! je ſors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pû donner?
A qui puis-je m'en prendre, & que m'imaginer?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice eſt égale à vos flames.
Cette galanterie étoit pour d'autres Dames.
L'erreur de voſtre Page a cauſé voſtre ennuy,
S'étant trompé luy-meſme, il vous trompe après luy.

J'ay tout ſçeu de luy-meſme & des gens de Lucrèce.
Il avoit veu chez elle entrer voſtre Maîtreſſe,
Mais il n'avoit pas veu qu'Hyppolite & Daphné
Ce jour-là par hazard chez elle avoient diſné.
Il les en voit ſortir mais à coiffe abatuë,
Et ſans les approcher il ſuit de ruë en ruë;
Aux couleurs, au caroſſe, il ne doute de rien,
Tout étoit à Lucrèce, & le dupe ſi bien,
Que prenant ces beautez pour Lucrèce & Clarice
Il rend à voſtre amour un tres-mauvais ſervice.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de caroſſe, entrer dans un bâteau,
Il voit porter des plats, entend quelque Muſique,
(A ce que l'on m'a dit, aſſez mélancolique)
Mais ceſſez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le caroſſe avoit été prété,
L'avis ſe trouve faux, & ces deux autres belles
Avoient en plein repos paſſé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur eſt le mien! Ainſi donc ſans ſujet
J'ay fait ce grand vacarme à ce charmant objet?

PHILISTE.

Je feray voſtre paix, mais ſçachez autre choſe.
Celuy qui de ce trouble eſt la ſeconde cauſe,
Dorante, qui tantoſt nous en a tant conté
De ſon feſtin ſuperbe & ſur l'heure apreſté,
Luy qui depuis un mois nous cachant ſa venuë
La nuit *incognito* viſite une inconnuë,

Il vint hier de Poitiers, & ſans faire aucun bruit,
Chez luy paiſiblement a dormy toute nuit.

ALCIPPE.

Quoy, ſa collation...

PHILISTE.

N'eſt rien qu'un pur menſonge,
Ou quand il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat ſi peu prémédité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de laſcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en ſon école,
Tout homme de courage eſt homme de parole,
A des vices ſi bas il ne peut conſentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'eſt point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je preſume,
Eſt vaillant par Nature, & menteur par coûtume.
Ayez ſur ce ſujet moins d'incrédulité,
Et vous-meſme admirez noſtre ſimplicité.
A nous laiſſer duper nous ſommes bien novices.
Une collation ſervie à ſix ſervices,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant preſt en une heure ou deux,
Comme ſi l'appareil d'une telle cuiſine
Fuſt descendu du Ciel dedans quelque machine;
Quiconque le peut croire ainſi que vous & moy,
S'il a manque de ſens, n'a pas manque de foy,

Pour moy, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit aſſez mal aux remarques du Page,
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalouſie aveugle un cœur atteint,
Et ſans éxaminer croit tout ce qu'elle craint.
Mais laiſſons-là Dorante avecque ſon audace,
Allons trouver Clarice, & luy demander grace,
Elle pouvoit tantoſt m'entendre ſans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, & me laiſſez agir,
Je veux par ce récit vous préparer la voye,
Diſſiper ſa colére, & luy rendre ſa joye,
Ne vous expoſez point, pour gagner un moment,
Aux prémiéres chaleurs de ſon reſſentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumiére eſt fidelle,
Je penſe l'entrevoir avec ſon Iſabelle.
Je ſuivray tes conſeils, & fuiray ſon couroux,
Jusqu'à ce qu'elle ait ry de m'avoir veu jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Iſabelle, il eſt temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'eſt pas encor tard, & rien ne vous en preſſe.
Vous avez un pouvoir bien grand ſur ſon esprit,
A peine ay-je parlé, qu'elle a ſur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la ſervir ne ſeroit pas moins prompte.
Mais dy, par ſa feneſtre as-tu bien veu Géronte?
Et ſçais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Eſt ce meſme inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moy je l'ay fait reconnoiſtre,
Et ſi-toſt que Géronte a voulu disparoiſtre,
Le voyant resté ſeul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux meſme a rendu le billet.
Vous parlerez à luy.

CLARICE.

Qu'il eſt fourbe, Iſabelle!

ISABELLE.

Et bien cette pratique eſt-elle ſi nouvelle?
Dorante eſt-il le ſeul qui de jeune écolier
Pour eſtre mieux reçeu s'érige en Cavalier?
Que j'en ſçay comme luy qui parlent d'Allemagne,
Et, ſi l'on veut les croire, ont veu chaque Campagne,
Sur chaque occaſion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, & des chevaux perdus,
Qui dans une Gazette apprenant ce langage
S'ils ſortent de Paris, ne vont qu'à leur village,

Et ſe donnent icy pour témoins approuvez
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs, ou reſvez !
Il aura crû ſans doute, ou je ſuis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée,
Et vous prenant pour telle, il a jugé ſoudain
Qu'une plume au chapeau, vous plaiſt mieux qu'à la main.
Ainſi donc pour vous plaire il a voulu paroiſtre,
Non pas pour ce qu'il eſt, mais pour ce qu'il veut eſtre,
Et s'eſt oſé promettre un traitement plus doux,
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiére de fourbe il eſt maiſtre, il y pipe,
Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'eſt bleſſé le cerveau
D'un feſtin qu'hier au ſoir il m'a donné ſur l'eau.
(Juge un peu ſi la piéce a la moindre apparence.)
Alcippe cependant m'accuſe d'inconſtance,
Me fait une querelle, où je ne comprens rien.
J'ay, dit-il, toute nuit ſouffert ſon entretien,
Il me parle de bal, de dance, de Muſique,
D'une collation ſuperbe, & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublez,
Que j'en ay la cervelle, & les eſprits troublez.

ISABELLE.

Reconnoiſſez par-là que Dorante vous aime,
Et que dans ſon amour ſon adreſſe eſt extréme,
Il aura ſçeu qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner, il l'a rendu jaloux :
Soudain à cét effort il en a joint un autre,

Il a fait que ſon pére eſt venu voir le voſtre.
Un Amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un pére & brouiller l'autre Amant?
Voſtre pére l'agrée, & le ſien vous ſouhaite,
Il vous aime, il vous plaiſt; c'eſt une affaire faite.

CLARICE.

Elle eſt faite de vray ce qu'elle ſe fera.

ISABELLE.

Quoy, voſtre cœur ſe change, & deſobéïra?

CLARICE.

Tu vas ſortir de garde, & perdre tes meſures,
Explique ſi tu peux encor ſes impostures,
Il étoit marié, ſans que l'on en ſçeuſt rien,
Et ſon pére a repris ſa parole du mien,
Fort triste de viſage, & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah, je dis à mon tour, *Qu'il eſt fourbe, Madame!*
C'eſt bien aimer la fourbe & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaiſir à fourber ſans deſſein.
Car pour moy, plus j'y ſonge, & moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en oſe prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire & pourquoy luy parler?
Eſt-ce à deſſein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendray du plaiſir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laiſſer morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curioſité.
Mais j'entrevoy quelqu'un dans cette obscurité,
Et ſi c'étoit luy-meſme, il pourroit me connoiſtre :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à ſa feneſtre,
Puisque c'eſt ſous ſon nom que je luy doy parler.
Mon jaloux après tout ſera mon pis-aller,
Si ſa mauvaiſe humeur déja n'eſt apaiſée,
Sçachant ce que je ſçay, la choſe eſt fort aiſée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voicy l'heure, & le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ay ſçeu tout ce détail d'un ancien valet.
Son pére eſt de la Robe, & n'a qu'elle de fille,
Je vous ay dit ſon bien, ſon âge, & ſa famille.
Mais, Monſieur, ce ſeroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excelloit à mentir.
Le divertiſſement ſeroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle euſt ce talent pour une heure,

Qu'elle pûſt un moment vous piper en voſtre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard.
D'un & d'autre coſté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de perſonnes.
Il y faut promptitude, eſprit, mémoire, ſoins,
Ne ſe brouiller jamais, & rougir encor moins.
Mais la feneſtre s'ouvre, approchons.

SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, *à la feneſtre,* DORANTE, CLITON *en bas.*

CLARICE *à Iſabelle.*

Iſabelle,
Durant noſtre entretien demeure en ſentinelle.

ISABELLE.

Lors que voſtre vieillard ſera preſt à ſortir
Je ne manqueray pas de vous en avertir.

Iſabelle descend de la feneſtre, & ne ſe montre plus.

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte aſſez au long ton histoire à mon pére,
Mais parle ſous mon nom, c'eſt à moy de me taire.

CLARICE.

Etes-vous-là, Dorante?

DORANTE.

Ouy, Madame, c'eſt moy,
Qui veux vivre & mourir ſous voſtre ſeule loy.

LUCRECE *à Clarice.*

Sa fleurette pour toy prend encor meſme ſtile.

CLARICE *à Lucrèce.*

Il devroit s'épargner cette geſne inutile.
Mais m'auroit-il déja reconnuë à la voix?

CLITON *à Dorante.*

C'eſt elle, & je me rens, Monſieur, à cette fois.

DORANTE *à Clarice.*

Ouy, c'eſt moy qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ay vécu ſans vous avoir ſervie.
Que vivre ſans vous voir eſt un ſort rigoureux!
C'eſt ou ne vivre point ou vivre malheureux,
C'eſt une longue mort, & pour moy je confeſſe
Que pour vivre, il faut eſtre esclave de Lucrèce.

CLARICE *à Lucrèce.*

Chére amie, il en conte à chacune à ſon tour.

LUCRECE *à Clarice.*

Il aime à promener ſa fourbe, & ſon amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux ſi pour vous elle m'étoit ravie,
Diſpoſez-en, Madame, & me dites en quoy
Vous avez réſolu de vous ſervir de moy.

CLARICE.

Je vous voulois tantoſt propoſer quelque choſe,
Mais il n'eſt plus beſoin que je vous la propoſe,
Car elle eſt impoſſible.

DORANTE.

Impoſſible! Ah pour vous
Je pourray tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je ſçay que vous l'étes?

DORANTE.

Moy marié! Ce ſont piéces qu'on vous a faites.
Quiconque vous l'a dit s'eſt voulu divertir.

CLARICE *à Lucrèce.*

Eſt-il un plus grand fourbe?

LUCRECE *à Clarice.*

Il ne ſçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & ſi par cette voye
On penſe....

CLARICE.

Et vous penſez encor que je vous croye?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écraſe ſi je mens!

CLARICE.

Un menteur eſt toûjours prodigue de ſermens.

DORANTE.

Non, ſi vous avez eu pour moy quelque penſée
Qui ſur ce faux rapport puiſſe eſtre balancée,
Ceſſez d'eſtre en balance & de vous défier
De ce qu'il m'eſt aiſé de vous juſtifier.

CLARICE *à Lucrèce.*

On dirait qu'il dit vray, tant ſon effronterie
Avec naïveté pouſſe une menterie.

DORANTE.

Pour vous oſter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Eh, vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit ſi grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'eſt tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui ſe dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a veu qu'à coups d'écritoire, ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à ſon retour
Que depuis une année il fait icy ſa Cour;
Qui donne toute nuit feſtin, Muſique, & dance,
Bien qu'il l'ait dans ſon lit paſſée en tout ſilence;
Qui ſe dit marié, puis ſoudain s'en dédit;
Sa méthode eſt jolie à ſe mettre en crédit.
Vous-meſme apprenez-moy comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en ſa ſaiſon.

à Clarice.

De ces inventions chacune a ſa raiſon.
Sur toutes quelque jour je vous rendray contente,
Mais à preſent je paſſe à la plus importante.
J'ay donc feint cét Hymen (pourquoy deſavoüer
Ce qui vous forcera vous-meſme à me loüer?)
Je l'ay feint, & ma feinte à vos mépris m'expoſe;
Mais ſi de ces détours vous ſeule étiez la cauſe?

CLARICE.

Moy?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moy. Ne pouvant conſentir...

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites-moy ſi vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah! je t'arracheray cette langue importune.

à Clarice.

Donc comme à vous ſervir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ay pour vous ne pouvant conſentir
Qu'un pére à d'autres loix vouluſt m'aſſujettir....

CLARICE *à Lucrèce.*

Il fait piéce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adreſſe
A conſervé mon ame à la belle Lucrèce,
Et par ce mariage au beſoin inventé
J'ay ſçeu rompre celuy qu'on m'avoit apreſté.
Blaſmez-moy de tomber en des fautes ſi lourdes,
Appelez-moy grand fourbe, & grand donneur de bourdes,
Mais loüez-moy du moins d'aimer ſi puiſſamment,
Et joignez à ces noms celuy de voſtre Amant.
Je fais par cét Hymen banqueroute à tous autres,
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les voſtres,
Et libre pour entrer en des liens ſi doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Voſtre flame en naiſſant a trop de violence,
Et me laiſſe toûjours en juſte défiance.
Le moyen que mes yeux euſſent de tels appas
Pour qui m'a ſi peu veuë, & ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connoy pas! vous n'avez plus de mére,
Périandre eſt le nom de Monſieur voſtre pére.
Il eſt homme de robe, adroit & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu,
Vous perdiſtes un frére aux guerres d'Italie,
Vous aviez une ſœur qui s'appelloit Julie.
Vous connoy-je à preſent? dites encor que non.

CLARICE *à Lucrèce.*

Couſine, il te connoit, & t'en veut tout de bon.

LUCRECE *en elle-meſme.*

Plûſt à Dieu!

CLARICE *à Lucrèce.*

Découvrons le fond de l'artifice.

à Dorante.

J'avois voulu tantoſt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en eſt venu prier.
Dites-moy, ſeriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette queſtion n'éprouvez plus ma flame,

Je vous ay trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus deſormais ignorer
Que j'ay feint cét Hymen, afin de m'en parer.
Je n'ay, ny feux, ny vœux que pour voſtre ſervice,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous étes, à vray dire, un peu bien dégouſté,
Clarice eſt de maiſon, & n'eſt pas ſans beauté,
Si Lucrèce à vos yeux paroit un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous ſe contenteroient d'elle.

DORANTE.

Ouy, mais un grand defaut ternit tous ſes appas.

CLARICE.

Quel eſt-il ce defaut?

DORANTE.

Elle ne me plaiſt pas,
Et plûtoſt que l'Hymen avec elle me lie,
Je ſeray marié, ſi l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'huy cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous luy ſerriez la main, & luy parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette impoſture.

CLARICE *à Lucrèce.*

Ecoutez l'imposteur, c'eſt hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel...

CLARICE *à Lucrèce.*

L'ay-je dit?

DORANTE.

J'éprouve le couroux,
Si j'ay parlé, Lucrèce, à perſonne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus ſouffrir une telle impudence,
Après ce que j'ay veu moy-meſme en ma preſence
Vous couchez d'impoſture, & vous oſez jurer,
Comme ſi je pouvois vous croire, ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que ſouvent je m'égaye ainſi par raillerie,
Et que pour me donner des paſſe-temps ſi doux,
J'ay donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Et bien, vous le voyez, l'histoire eſt découverte.

DORANTE.

Ah Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez ſans doute un plus heureux ſuccès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès :
Mais je ſuis ce faſcheux qui nuis par ma preſence,
Et vous fais ſous ces mots eſtre d'intelligence.

DORANTE.

Peut eſtre. Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut eſtre eſt gaillard.

DORANTE.

Penſes-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu, pour un peu de traverſe ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vinſt marchand pour ce treſor caché,
Je vous conſeillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoy ſi peu croire un feu ſi veritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un Diable.

DORANTE.

Je diſois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon crédit.

DORANTE.

Il faut donc eſſayer ſi par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons ſur le chevet reſver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur ſuit le cours de la Lune,
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et de quelques effets que les ſiens ſoient ſuivis,
Il ſera demain jour, & la nuit porte avis.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, Monſieur, penſez-vous qu'il ſoit jour chez Lucrèce?
Pour ſortir ſi matin elle a trop de pareſſe.

DORANTE.

On trouve bien ſouvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flame eſt plus propre à reſver,
J'en puis voir ſa feneſtre, & de ſa chére idée
Mon ame à cét aſpect ſera mieux poſſédée.

CLITON.

A propos de reſver, n'avez-vous rien trouvé
Pour ſervir de reméde au deſordre arrivé?

DORANTE.

Je me ſuis ſouvenu d'un ſecret que toy-meſme
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour ſupréme.
Un Amant obtient tout, quand il eſt libéral.

CLITON.

Le ſecret eſt fort beau, mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réüſſir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je ſçay ce qu'eſt Lucrèce, elle eſt ſage & discrette,
A luy faire preſent mes efforts ſeroient vains,
Elle a le cœur trop bon, mais ſes gens ont des mains,
Et bien que ſur ce point elle les deſavouë,
Avec un tel ſecret leur langue ſe dénouë,
Ils parlent, & ſouvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce ſoit il m'en faut acheter.
Si celle-cy venoit qui m'a rendu ſa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'oſe tout m'en promettre,
Et ce ſera hazard ſi ſans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de luy payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vray, j'en juge par moy-meſme,
Ce n'eſt point mon humeur de refuſer qui m'aime,
Et comme c'eſt m'aimer que me faire preſent,
Je ſuis toûjours alors d'un eſprit complaiſant.

DORANTE.

Il eſt beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monſieur, attendant que Sabine ſurvienne,
Et que ſur ſon esprit vos dons faſſent vertu,
Il court quelque bruit ſourd qu'Alcippe s'eſt batu.

DORANTE.

Contre qui?

CLITON.

L'on ne ſçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au voſtre à peu près le figure,
Et ſi de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous ſoupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point, pour entrer chez Lucrèce?

CLITON.

Ah, Monſieur, m'auriez-vous joüé ce tour d'adreſſe?

DORANTE.

Nous nous batiſmes hier, & j'avois fait ſerment
De ne parler jamais de cét événement,
Mais à toy, de mon cœur l'unique ſecrétaire,
A toy, de mes ſecrets le grand dépoſitaire,
Je ne celeray rien puiſque je l'ay promis.
Depuis cinq ou ſix mois nous étions ennemis,
Il paſſa par Poitiers où nous priſmes querelle,
Et comme on nous fit lors une paix telle-quelle,
Nous ſçeuſmes l'un à l'autre en ſecret protester
Qu'à la prémiére veuë il en faudroit taſter.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur ſe réveille,
Fait de noſtre embraſſade un appel à l'oreille,
Je me défais de toy, j'y cours, je le rejoins,
Nous vuidons ſur le pré l'affaire ſans témoins,

Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'eſtre jamais malade,
Il tombe dans ſon ſang.

CLITON.

A ce conte il eſt mort?

DORANTE.

Je le laiſſay pour tel.

CLITON.

Certes, je plains ſon ſort,
Il étoit honneſte homme, & le Ciel ne déploye...

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher amy, faire part de ma joye,
Je ſuis heureux, mon pére....

DORANTE.

Et bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON *à Dorante.*

Cette place pour vous eſt commode à reſver.

DORANTE.

Ta joye eſt peu commune, & pour revoir un pére
Un tel homme que nous ne ſe réjoüit guére.

ALCIPPE.

Un esprit que la joye entiérement ſaiſit
Preſume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sçache donc que je touche à l'heureuſe journée
Qui doit avec Clarice unir ma Destinée,
On attendoit mon pére, avant de tout ſigner.

DORANTE.

C'eſt ce que mon esprit ne pouvoit deviner,
Mais je m'en réjouïs. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Ouy, je luy vay porter cette heureuſe Nouvelle,
Et je t'en ay voulu faire part en paſſant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoiſſant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrace?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon pére ſe délaſſe,
J'ay voulu par devoir prendre l'heure du ſien.

CLITON *à Dorante.*

Les gens que vous tüez ſe portent aſſez bien.

ALCIPPE.

Je n'ay de part ny d'autre aucune défiance.
Excuſe d'un Amant la juſte impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le Ciel te donne un Hymen ſans ſoucy.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il eſt mort! Quoy, Monſieur, vous m'en donnez auſſi!
A moy de voſtre cœur l'unique ſecrétaire!
A moy de vos ſecrets le grand dépoſitaire!
Avec ces qualitez j'avois lieu d'eſpérer
Qu'aſſez malaiſement je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoy, mon combat te ſemble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croiray tout, Monſieur, pour ne vous pas déplaire,
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,

Qu'il faut bien de l'eſprit avec vous, & bons yeux.
More, Juif, ou Chrétien, vous n'épargnez perſonne.

DORANTE.

Alcippe te ſurprend, ſa guériſon t'étonne,
L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il eſt à preſent des ſecrets merveilleux.
Ne t'a-t'on point parlé d'une ſource de vie
Que nomment nos guerriers poudre de Sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne ſont-ils pas du tout ſi ſurprenants,
Et je n'ay point appris qu'elle euſt tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laiſſe ſur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain ſi frais & ſi gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'eſt que de la commune,
On n'en fait plus de cas, mais Cliton, j'en ſçais une,
Qui rappelle ſi-toſt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en ſouvient pas.
Quiconque la ſçait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le ſecret, & je vous ſers ſans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, & tu ſerois heureux,

Mais le ſecret conſiste en quelques mots Hebreux,
Qui tous à prononcer ſont ſi fort difficiles,
Que ce ſeroit pour toy des treſors inutiles.

CLITON.

Vous ſçavez donc l'Hebreu?

DORANTE.

L'Hebreu? parfaitement.
J'ay dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien beſoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de menteries.
Vous les hachez menu comme chair à paſtez.
Vous avez tout le corps bien plein de véritez,
Il n'en ſort jamais une.

DORANTE.

Ah, cervelle ignorante!
Mais mon pére ſurvient.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchois pas, moy. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un pére incommode un homme de mon âge!

GERONTE.

Veu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'eſt n'y conſentir point,
Que laiſſer deſunis ceux que le Ciel a joint:
La raiſon le défend, & je ſens dans mon ame
Un violent deſir de voir icy ta femme.
J'écris donc à ſon pére, écry-luy comme moy.
Je luy mande qu'après ce que j'aý ſçeu de toy
Je me tiens trop heureux qu'une ſi belle fille,
Si ſage & ſi bien née, entre dans ma famille.
J'ajoûte à ce discours que je bruſle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en perſonne.
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne,
N'envoyer qu'un valet ſentiroit ſon mépris.

DORANTE.

De vos civilitez il ſera bien ſurpris,
Et pour moy, je ſuis preſt; mais je perdray ma peine,
Il ne ſouffrira pas encor qu'on vous l'améne,
Elle eſt groſſe.

GERONTE.

Elle eſt groſſe!

DORANTE.

Et de plus de ſix mois.

GERONTE.

Que de raviſſemens je ſens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder ſa groſſeſſe?

GERONTE.

Non, j'auray patience autant que d'allegreſſe,
Pour hazarder ce gage, il m'eſt trop précieux.
A ce coup ma priére a pénétré les Cieux,
Je penſe en le voyant que je mourray de joye.
Adieu, je vay changer la lettre que j'envoye,
En écrire à ſon pére un nouveau compliment,
Le prier d'avoir ſoin de ſon accouchement,
Comme du ſeul espoir où mon bonheur ſe fonde.

DORANTE *à Cliton.*

Le bon-homme s'en va le plus content du Monde.

GERONTE *ſe retournant.*

Ecry-luy comme moy.

DORANTE.

Je n'y manqueray pas.
Qu'il eſt bon!

CLITON.

Taiſez-vous, il revient ſur ſes pas.

GERONTE.

Il ne me ſouvient plus du nom de ton beau-pére.
Comment s'appelle-t'il?

DORANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus,
En fermant le paquet, j'écriray le deſſus.

GERONTE.

Etant tout d'une main, il ſera plus honneſte.

DORANTE.

Ne luy pourray-je oſter ce ſoucy de la teſte?
Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GERONTE.

Ces nobles de Province y ſont un peu faſcheux.

DORANTE.

Son pére ſçait la Cour.

GERONTE.

Ne me fay plus attendre,
Dy-moy....

DORANTE.

Que luy diray-je?

GERONTE.

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre! tu m'as dit tantoſt un autre nom,
C'étoit, je m'en ſouviens, ouy, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Ouy, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une Terre,
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantoſt c'eſt Pyrandre, & tantoſt Armédon.

GERONTE.

C'eſt un abus commun qu'authoriſe l'uſage,
Et j'en uſois ainſi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en ſuis ſorty,

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menty.

DORANTE.

L'esprit a ſecouru le defaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bien-toſt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor long-temps ne peut eſtre caché.
On le ſçait chez Lucrèce, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris ſi grand piquée avec justice,
Dans ſon reſſentiment prendra l'occaſion
De vous couvrir de honte & de confuſion.

DORANTE.

Ta crainte eſt bien fondée, & puisque le temps preſſe,
Il faut taſcher en haſte à m'engager Lucrèce.
Voicy tout à propos ce que j'ay ſouhaité.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au ſoir j'étois ſi transporté,
Qu'en ce raviſſement je ne pûs me permettre

De bien penſer à toy quand j'eus lu cette lettre:
Mais tu n'y perdras rien & voicy pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas Monſieur....

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne ſuis pas de....

DORANTE

Pren.

SABINE.

Hé, Monſieur.

DORANTE.

Pren, te dy-je,
Je ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépeſche, ten la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je luy veux par pitié donner quelques leçons.
Chére amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occaſions ne ſont qu'impertinences,
Si ce n'eſt aſſez d'une ouvre toutes les deux,

Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, croy qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluye eſt fort douce, & quand j'en voy pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le ſiécle où nous ſommes,
Et refuſer n'eſt plus le vice des grands hommes.
Retien bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toy je ſeray de moitié.

SABINE.

Cét article eſt de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propoſe
De faire avec le temps pour toy toute autre choſe.
Mais comme j'ay reçeu cette lettre de toy,
En voudrois-tu donner la réponſe pour moy?

SABINE.

Je la donneray bien, mais je n'oſe vous dire
Que ma maîtreſſe daigne, ou la prendre, ou la lire;
J'y feray mon effort.

CLITON.

Voyez, elle ſe rend
Plus douce qu'une épouſe, & plus ſouple qu'un gand.

DORANTE.

Le ſecret a joüé. Preſente-la, n'importe,

Elle n'a pas pour moy d'averſion ſi forte,
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conteray lors tout ce que j'auray fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles,
C'eſt un homme qui fait litiére de piſtoles,
Mais comme auprès de luy je puis beaucoup pour toy...

SABINE.

Fay tomber de la pluye, & laiſſe faire à moy.

CLITON.

Tu viens d'entrer en gouſt.

SABINE.

Avec mes révérences
Je ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes,
Je ſçay bien mon métier, & ma ſimplicité
Jouë auſſi bien ſon jeu, que ton avidité.

CLITON.

Si tu ſçais ton métier, dy-moy quelle eſpérance

Doit obſtiner mon maiſtre à la perſévérance.
Sera-t'elle inſenſible? en viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il faut te dire tout.
Pour te deſabuſer, ſçache donc que Lucrèce
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe,
Durant toute la nuit elle n'a point dormy,
Et ſi je ne me trompe elle l'aime à demy.

CLITON.

Mais ſur quel privilége eſt-ce qu'elle ſe fonde
Quand elle aime à demy, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçeu que des mépris.
Chére amie, après tout, mon maiſtre vaut ſon prix,
Ces amours à demy ſont d'une étrange eſpèce,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne ſe haſte point, on l'aime, aſſeurément.

CLITON.

Mais on le luy témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vy jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſçauroit conſentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier meſme elle le vit dedans les Thuilleries,

Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries,
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands diſent vray quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter & d'eſtre en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ſes feux un peu plus de croyance,
Il n'a fait toute nuit que ſouſpirer d'ennuy.

SABINE.

Peut eſtre que tu mens, auſſi-bien comme luy.

CLITON.

Je ſuis homme d'honneur, tu me fais injuſtice.

SABINE.

Mais dy-moy, ſçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de ſouſpirer en vain.
Auſſi-toſt que Lucrèce a pû le reconnoiſtre,
Elle a voulu qu'exprès je me ſois fait paroiſtre,
Pour voir ſi par hazard il ne me diroit rien,
Et s'il l'aime en effet, tout le reſte ira bien.
Va-t'en, & ſans te mettre en peine de m'inſtruire,
Croy que je luy diray tout ce qu'il luy faut dire.

CLITON.

Adieu, de ton coſté ſi tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je feray pleuvoir.

SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

SABINE.

Que je vay bien-toſt voir une fille contente!
Mais la voicy déja. Qu'elle eſt impatiente!
Comme elle a les yeux fins, elle a veu le poulet.

LUCRECE.

Et bien, que t'ont conté le maiſtre & le valet?

SABINE.

Le maiſtre & le valet m'ont dit la meſme choſe,
Le maiſtre eſt tout à vous, & voicy de ſa proſe.

LUCRECE *après avoir leu.*

Dorante avec chaleur fait le paſſionné,
Mais le fourbe qu'il eſt nous en a trop donné,
Et je ne ſuis pas fille à croire ſes paroles.

SABINE.

Je ne les croy non plus, mais j'en croy ſes pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait preſent?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris?

SABINE.

Pour vous oſter du trouble où flotent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ſes flames véritables,
J'en ay pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si, qui donne à vos gens, eſt ſans amour pour vous,
Et ſi ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppoſe pas à ta bonne fortune,
Mais comme en l'acceptant tu ſors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fay rien ſçavoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourray-je promettre?

LUCRECE.

Dy-luy que ſans la voir j'ay déchiré ſa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous!

LUCRECE.

Meſles-y de ta part deux ou trois mots plus doux,
Conte-luy dextrement le naturel des femmes,
Dy-luy qu'avec le temps on amollit leurs ames,
Et l'averty ſur tout des heures, & des lieux
Où par rencontre il peut ſe montrer à mes yeux.
Parce qu'il eſt grand fourbe, il faut que je m'aſſeure.

SABINE.

Ah, ſi vous connoiſſiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus ſi ſon cœur eſt atteint,
Toute nuit il ſouſpire, il gémit, il ſe plaint.

LUCRECE.

Pour apaiſer les maux que cauſe cette plainte,
Donne-luy de l'eſpoir avec beaucoup de crainte,
Et ſçache entre les deux toûjours le modérer,
Sans m'engager à luy, ny le deſeſpérer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, & m'en voila défaite,
Mais je ſouffre aiſément la perte que j'ay faite.
Alcippe la répare, & ſon pére eſt icy.

LUCRECE.

Te voila donc bien-toſt quitte d'un grand ſoucy?

CLARICE.

M'en voila bien-toſt quitte, & toy, te voila preſte
A t'enrichir bien-toſt d'une étrange conqueſte.
Tu ſçais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A preſent il dit vray, j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut eſtre qu'il le dit, mais c'eſt un grand peut eſtre.

LUCRECE.

Dorante eſt un grand fourbe & nous l'a fait connoiſtre,
Mais s'il continuoit encor à m'en conter,
Peut eſtre avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie,
Pren bien garde à ton fait, & fay bien ta partie.

LUCRECE.

C'en eſt trop, & tu dois ſeulement preſumer
Que je panche à le croire, & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance eſt petite,
Qui fait croire ſes feux fait croire ſon mérite,
Ces deux points en amour ſe ſuivent de ſi près,
Que qui ſe croit aimée aime bien-toſt après.

LUCRECE.

La curioſité ſouvent dans quelques ames
Produit le meſme effet que produiroient des flames.

CLARICE.

Je ſuis preſte à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez icy toutes deux enrager.
Voyez, qu'il eſt beſoin de tout ce badinage!
Faites moins la ſucrée, & changez de langage,
Ou vous n'en caſſerez, ma foy, que d'une dent.

LUCRECE.

Laiſſons-là cette folle, & dy-moy cependant.
Quand nous le viſmes hier dedans les Thuilleries,

Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, aſſez bien écouté.
Etoit-ce amour alors ou curioſité ?

CLARICE.

Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet meſme choſe à mon tour,
Je l'ay pris, je l'ay lû, mais le tout ſans amour,
Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû m'écrire.

CLARICE.

Ce ſont deux que de lire & d'avoir écouté,
L'un eſt grande faveur, l'autre, civilité :
Mais trouves-y ton conte, & j'en ſeray ravie,
En l'état où je ſuis j'en parle ſans envie.

LUCRECE.

Sabine luy dira que je l'ay déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainſi n'en peut eſtre tiré,
Tu n'és que curieuſe.

LUCRECE.

Ajoûte, à ton éxemple.

CLARICE.

Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au Temple.

LUCRECE *à Clarice.*

Allons.

à Sabine.

Si tu le vois agy comme tu ſçais.

SABINE.

Ce n'eſt pas ſur ce coup que je fais mes eſſais,
Je connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal ſera grand ſi je n'y remedie:
Mais ſçachez qu'il eſt homme à prendre ſur le vert.

LUCRECE.

Je te croiray.

SABINE.

Mettons cette pluye à couvert.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuſe
Pour ſatisfaire icy mon humeur curieuſe.
Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et veu comme mon fils les gens de ces quartiers,
Ainſi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle eſt, & la famille, & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel eſt-il, ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de leurs citoyens,
Noble à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'eſt dans tout Poitiers Bourgeois ny Gentilhomme,
Qui (ſi je m'en ſouviens) de la ſorte ſe nomme.

GERONTE.

Vous le connoiſtrez mieux peut eſtre à l'autre nom,
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Auſſi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le pére d'Orphiſe,
Cette rare beauté qu'en ces lieux meſme on priſe?
Vous connoiſſez le nom de cét objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphiſe, Armédon, & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut ſur ce point encor quelque garand...

GERONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne ſçay que trop qu'il aime cette Orphiſe,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantiſe
On l'a ſeul dans ſa chambre avec elle trouvé;
Que par ſon pistolet un deſordre arrivé
L'a forcé ſur le champ d'épouſer cette belle:
Je ſçay tout, & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y conſentir, & voſtre esprit discret
N'a plus d'occaſion de m'en faire un ſecret.

PHILISTE.

Quoy, Dorante a fait donc un ſecret mariage!

GERONTE.

Et comme je ſuis bon, je pardonne à ſon âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GERONTE.

Luy-meſme.

PHILISTE.

Ah, puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reſte un fidelle récit,
Il en ſçait mieux que moy toutes les circonſtances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances,
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moy je n'eus jamais celuy de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par là ſoupçonner ſon hiſtoire.

PHILISTE.

Non ſa parole eſt ſeure, & vous pouvez l'en croire;
Mais il nous ſervit hier d'une collation
Qui partoit d'un eſprit de grande invention,
Et ſi ce mariage eſt de meſme méthode,
La piéce eſt fort complette, & des plus à la mode.

GERONTE.

Prenez-vous du plaiſir à me mettre en couroux?

PHILISTE.

Ma foy, vous en tenez auſſi bien comme nous,
Et pour vous en parler avec toute franchiſe,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphiſe,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez, Adieu, je ne vous dy plus rien.

SCENE II.

GERONTE.

O vieilleſſe facile! ô jeuneſſe impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Eſt-il deſſous le Ciel pére plus malheureux?
Eſt-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'eſt qu'un fourbe, & cét ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé me fait fourber moy-meſme,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette, & le ſecond autheur.
Comme ſi c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de ſon infamie,
L'infame ſe joüant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Etes-vous Gentilhomme?

DORANTE.

Ah, rencontre faſcheuſe!
Etant ſorty de vous, la choſe eſt peu douteuſe.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il ſuffit d'eſtre ſorty de moy?

DORANTE.

Avec toute la France aiſément je le croy.

GERONTE.

Et ne ſçavez-vous point avec toute la France,
D'où ce tître d'honneur a tiré ſa naiſſance,
Et que la vertu ſeule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moy fait paſſer dans leur ſang?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore perſonne,
Que la vertu l'acquiert, comme le ſang le donne.

GERONTE.

Où le ſang a manqué, ſi la vertu l'acquiert,
Où le ſang l'a donné, le vice auſſi le pert.
Ce qui naiſt d'un moyen périt par ſon contraire,
Tout ce que l'un a fait l'autre peut le défaire,
Et dans la laſcheté du vice où je te voy
Tu n'és plus Gentilhomme, étant ſorty de moy.

DORANTE.

Moy?

GERONTE.

Laiſſe-moy parler, toy de qui l'impoſture
Souille honteuſement ce don de la Nature,
Qui ſe dit Gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Eſt-il vice plus bas, eſt-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Eſt-il quelque foibleſſe, eſt-il quelque action
Dont un cœur vraîment noble ait plus d'averſion,
Puisqu'un ſeul démenty luy porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expoſe ſa vie,
Et ſi dedans le ſang il ne lave l'affront
Qu'un ſi honteux outrage imprime ſur ſon front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GERONTE.

Qui me le dit, infame?

Dy-moy, ſi tu le peux, dy le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au ſoir tu m'en fis publier...

CLITON *à Dorante.*

Dites que le ſommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajoûte, ajoûte encor avec effronterie
Le nom de ton beau-pére, & de ſa Seigneurie,
Invente à m'ébloüir quelques nouveaux détours.

CLITON *à Dorante.*

Appelez la mémoire, ou l'esprit au ſecours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confeſſe
Que ton effronterie a ſurpris ma vieilleſſe,
Qu'un homme de mon âge a crû legérement
Ce qu'un homme du tien debite impudemment?
Tu me fais donc ſervir de fable & de riſée,
Paſſer pour esprit foible, & pour cervelle uſée!
Mais dy-moy, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence, ou couroux de ma part?
Si quelque averſion t'éloignoit de Clarice,
Quel beſoin avois-tu d'un ſi laſche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon conſentement
Ne dûſt tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence au dernier point venuë
Conſentoit à tes yeux l'Hymen d'une inconnuë?
Ce grand excès d'amour que je t'ay témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné,

Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moy reſpect, amour, ny crainte.
Va, je te deſavouë.

DORANTE.

Eh, mon pére, écoutez.

GERONTE.

Quoy, des contes en l'air, & ſur l'heure inventez?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GERONTE.

En eſt-il dans ta bouche?

CLITON *à Dorante.*

Voicy pour voſtre adreſſe une aſſez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ay pû voir
Qu'elle a pris ſur mon ame un abſolu pouvoir,
De Lucrèce en un mot, vous la pouvez connoiſtre...

GERONTE.

Dy vray, je la connois, & ceux qui l'ont fait naiſtre,
Son pére eſt mon amy.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Etant de ſes regards charmé ſi puiſſamment,

Le chois que vos bontez avoient fait de Clarice,
Si-toſt que je le ſçeus, me parut un ſupplice.
Mais comme j'ignorois ſi Lucrèce & ſon ſort
Pouvoient avec le voſtre avoir quelque rapport,
Je n'oſay pas encor vous découvrir la flame
Que venoient ſes beautez d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monſieur, jusqu'à ce jour
Que l'adreſſe d'esprit fut un crime en amour.
Mais ſi je vous oſois demander quelque grace,
A preſent que je ſçais, & ſon bien, & ſa race,
Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le ſang puiſſent m'unir à vous,
De ſeconder mes vœux auprès de cette belle ;
Obtenez-la d'un pére, & je l'obtiendray d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en, pour le moins, Cliton, que vous voyez,
Il ſçait tout mon ſecret.

GERONTE.

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de luy je faſſe plus de conte,
Et que ton pére meſme en doute de ta foy
Donne plus de croyance à ton valet, qu'à toy?
Ecoute, je ſuis bon, & malgré ma colére,
Je veux encor un coup montrer un cœur de pére,
Je veux encor un coup pour toy me hazarder.

Je connoy ta Lucrèce & la vay demander,
Mais ſi de ton coſté le moindre obſtacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux aſſeurer ſouffrez que je vous ſuive.

GERONTE.

Demeure icy, demeure, & ne ſuy point mes pas,
Je doute, je hazarde, & je ne te croy pas.
Mais ſçache que tantoſt ſi pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre fineſſe,
Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais,
Autrement, ſouvien-toy du ſerment que je fais.
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un pére,
Et que ton ſang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop toſt & de mauvaiſe grace,
Et cét eſprit adroit qui l'a dupé deux fois

Devoit en galant-homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, ſont bonnes ou mauvaiſes.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaiſes,
D'un trouble tout nouveau j'ay l'esprit agité.

CLITON.

N'eſt-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'eſt point quelque nouvelle adreſſe;
Car je doute à preſent ſi vous aimez Lucrèce,
Et vous voy ſi fertile en ſemblables détours,
Que, quoy que vous diſiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & ſur ce point ta défiance eſt vaine,
Mais je hazarde trop, & c'eſt ce qui me geſne.
Si ſon pére & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce eſt rompu, je fais naufrage au port,
Et d'ailleurs quand l'affaire entre eux ſeroit concluë,
Suis-je ſeur que la fille y ſoit bien réſoluë?
J'ay tantoſt veu paſſer cét objet ſi charmant,
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'huy que mes yeux l'ont mieux éxaminée,
De mon prémier amour j'ay l'ame un peu geſnée,
Mon cœur entre les deux eſt presque partagé,
Et celle-cy l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoy donc montrer une flame ſi grande,
Et porter voſtre pére à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas crû ſi je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoy, meſme en diſant vray vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'étoit le ſeul moyen d'apaiſer ſa colére.
Que maudit ſoit quiconque a détrompé mon pére,
Avec ce faux Hymen j'aurois eu le loiſir
De conſulter mon cœur, & je pourrois choiſir.

CLITON.

Mais ſa compagne enfin n'eſt autre que Clarice.

DORANTE.

Je me ſuis donc rendu moy-meſme un bon office,
O qu'Alcippe eſt heureux & que je ſuis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y penſons plus, Cliton, puisque la place eſt priſe.

CLITON.

Vous en voila défait auſſi-bien que d'Orphiſe.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ſes yeux meſme avoit presque volé.
Mais Sabine ſurvient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de ſi belles mains as-tu ſçeu la remettre?

SABINE.

Ouy, Monſieur, mais...

DORANTE.

Quoy mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré?

SABINE.

Ah, ſi vous aviez veu comme elle m'a grondée,
Elle va me chaſſer, l'affaire en eſt vuidée.

DORANTE.

Elle s'apaiſera, mais pour t'en conſoler,
Ten la main.

SABINE.

Eh, Monſieur.

DORANTE.

Oſe encor luy parler,
Je ne perds pas ſi-toſt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne piece avec ſes révérences,
Comme ſes déplaiſirs ſont déja conſolez,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire,
Mais à parler ſans fard...

CLITON.

Sçait-elle ſon métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait & l'a lû tout entier.
Je ne puis ſi long-temps abuſer un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'iray dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce conte?

SABINE.

Elle? non.

DORANTE.

M'aime-t'elle?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t'elle quelque autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendray-je?

SABINE.

Je ne ſçais.

DORANTE.

Mais enfin, dy moy.

SABINE.

Que vous diray-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dy.

DORANTE.

Mais elle m'aimera?

SABINE.

Peut eſtre.

DORANTE.

Et quand encor?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira? Que ma joye eſt extréme!

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dy déja donc, & m'en oſe vanter,
Puisque ce cher objet n'en ſçauroit plus douter,
Mon pére...

SABINE.

La voicy qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE *à Lucrèce.*

Il peut te dire vray, mais ce n'eſt pas ſon vice,
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE *à Clarice.*

Beauté, qui pouvez ſeule & mon mal & mon bien...

CLARICE *à Lucrèce.*

On diroit qu'il m'en veut, & c'eſt moy qu'il regarde.

LUCRECE *à Clarice.*

Quelques regards ſur toy ſont tombez par mégarde,
Voyons s'il continuë.

DORANTE *à Clarice.*

Ah, que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnoy par mon expérience
Quel ſupplice aux Amants eſt une heure d'abſence!

CLARICE *à Lucrèce.*

Il continuë encor.

LUCRECE *à Clarice.*

Mais voy ce qu'il m'écrit.

CLARICE *à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRECE *à Clarice.*

Tu prens pour toy ce qu'il me dit.

CLARICE.

Eclairciſſons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE *à Clarice.*

Hélas! que cette amour vous eſt indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis ſous voſtre loy...

CLARICE *à Lucrèce.*

Crois-tu que le discours s'adreſſe encor à toy?

LUCRECE *à Clarice.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CLARICE *à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entiére.

LUCRECE *à Clarice.*

Veu ce que nous ſçavons elle eſt un peu groſſiére.

CLARICE *à Lucrèce.*

C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour,
Il te flate de nuit, & m'en conte de jour.

DORANTE *à Clarice.*

Vous conſultez enſemble! Ah, quoy qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie,
Le ſien auprès de vous me ſeroit trop fatal,
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.

LUCRECE *en elle-meſme.*

Ah, je n'en ay que trop, & ſi je ne me venge...

CLARICE *à Dorante.*

Ce qu'elle me diſoit eſt de vray fort étrange.

DORANTE.

C'eſt quelque invention de ſon esprit jaloux.

CLARICE.

Je le croy, mais enfin me reconnoiſſez-vous?

DORANTE.

Si je vous reconnoy? quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Thuilleries,
Que je fis auſſi-toſt maîtreſſe de mon ſort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire ſon rapport,
Pour une autre déja voſtre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déja je vous aurois quittée?
Que plûtoſt à vos pieds mon cœur ſacrifié...

CLARICE.

Bien plus, ſi je la croy, vous étes marié.

DORANTE.

Vous me joüez, Madame, & ſans doute pour rire
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moy le nœud d'Hymen vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec tout autre on me puiſſe engager,
Je ſeray marié, ſi l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.

Mais enfin vous ſçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour eſtre à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne ſçais plus moy-meſme à mon tour où j'en ſuis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE *à Cliton.*

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON *à Dorante.*

Vous en tenez, Monſieur, Lucrèce eſt la plus belle.
Mais laquelle des deux, j'en ay le mieux jugé,
Et vous auriez perdu, ſi vous aviez gagé.

DORANTE *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ay crû la reconnoiſtre.

CLITON *à Dorante.*

Clarice ſous ſon nom parloit à ſa feneſtre,
Sabine m'en a fait un ſecret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien,
Et comme dès tantoſt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja penchoit où mon erreur le jette.

Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, joüer un nouveau jeu;
Sans changer de discours, changeons de baterie.

LUCRECE *à Clarice.*

Voyons le dernier point de ſon effronterie,
Quand tu luy diras tout il ſera bien ſurpris.

CLARICE *à Dorante.*

Comme elle eſt mon amie, elle m'a tout appris,
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez mépriſée,
Laquelle de nous deux avez-vous abuſée?
Vous luy parliez d'amour en termes aſſez doux.

DORANTE.

Moy! depuis mon retour je n'ay parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adreſſe,
Et je ne vous ay point reconnuë à la voix?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vray pour la prémiére fois?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus aſſez de malice
Pour vous laiſſer joüir d'un ſi lourd artifice,

En vous laiſſant paſſer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnay plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embaraſſay, n'en faites point la fine,
Choiſiſſez un peu mieux vos dupes à la mine:
Vous penſiez me joüer, & moy je vous joüois,
Mais par de faux mépris que je deſavoüois,
Gar enfin je vous aime, & je hay de ma vie
Les jours que j'ay vécu ſans vous avoir ſervie.

CLARICE.

Pourquoy, ſi vous m'aimez, feindre un Hymen en l'air
Quand un pére pour vous eſt venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe oſez-vous vous promettre?

LUCRECE *à Dorante.*

Pourquoy, ſi vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE *à Lucrèce.*

J'aime de ce couroux les principes cachez,
Je ne vous déplais pas puisque vous vous faſchez.
Mais j'ay moy-meme enfin aſſez joüé d'adreſſe,
Il faut vous dire vray, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE *à Lucrèce.*

Eſt-il un plus grand fourbe, & peux-tu l'écouter?

DORANTE *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez oüy, vous n'en pourrez douter.
Sous voſtre nom, Lucrèce, & par voſtre feneſtre,
Clarice m'a fait piéce, & je l'ay ſçeu connoiſtre;

Comme en y conſentant vous m'avez affligé,
Je vous ay miſe en peine, & je m'en ſuis vengé.

LUCRECE.

Mais que diſiez-vous hier dedans les Thuilleries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE *à Lucrèce.*

Veux-tu longtemps encor écouter ce mocqueur?

DORANTE *à Lucrèce.*

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faiſoient naiſtre un feu que j'ay fait taire,
Jusqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'un pére.
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour, & ma condition.

CLARICE *à Lucrèce.*

Voy que fourbe ſur fourbe à nos yeux il entaſſe,
Et ne fait que joüer des tours de paſſe-paſſe.

DORANTE *à Lucrèce.*

Vous ſeule étes l'objet dont mon cœur eſt charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'eſt ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon pére à preſent porte parole au voſtre,
Après ſon témoignage, en voudrez-vous quelqu'autre?

LUCRECE.

Après ſon témoignage, il faudra conſulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartez voſtre erreur ſe diſſipe.

à Clarice.

Et vous, belle Clarice, aimez toûjours Alcippe,
Sans l'Hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien,
Je ne luy feray pas ce mauvais entretien,
Mais entre vous, & moy, vous ſçavez le myſtére.
Le voicy qui s'avance, & j'apperçoy mon pére.

SCENE VII.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE *ſortant de chez Clarice & parlant à elle.*

Nos parens ſont d'accord & vous étes à moy.

GERONTE *ſortant de chez Lucrèce & parlant à elle.*

Voſtre pére à Dorante engage voſtre foy.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un mot de voſtre main, l'affaire eſt terminée.

GERONTE *à Lucrèce.*

Un mot de voſtre bouche achéve l'Hyménée.

DORANTE *à Lucrèce.*

Ne ſoyez pas rebelle à ſeconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'huy müettes toutes deux?

CLARICE.

Mon pére a ſur mes vœux une entiére puiſſance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

GERONTE *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE *à Clarice.*

Venez donc ajoûter ce doux conſentement.

Alcippe rentre chez Clarice avec elle & Iſabelle, & le reſte rentre chez Lucrèce.

SABINE *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guéres.

DORANTE.

Je changeray pour toy cette pluye en riviéres,

SABINE.

Vous n'aurez pas loiſir ſeulement d'y penſer,
Mon métier ne vaut rien, quand on s'en peut paſſer.

CLITON *ſeul.*

Comme en ſa propre fourbe un menteur s'embaraſſe!
Peu ſçauroient comme luy s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit ſortir,
Par un ſi rare éxemple apprenez à mentir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA SUITE
DU
MENTEUR,
COMEDIE.

ACTEURS.

DORANTE.
CLITON, Valet de Dorante.
CLEANDRE, Gentil-homme de Lyon.
MELISSE, Sœur de Cléandre.
PHILISTE, Amy de Dorante, & Amoureux de Meliſſe.
LYSE, Femme de chambre de Méliſſe.
UN PREVOST.

La Scène eſt à Lyon.

LA SUITE
DU
MENTEUR,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.
DORANTE, CLITON.

Dorante paroit écrivant dans une priſon, & le Géolier ouvrant la porte à Cliton, & le luy montrant.

CLITON.

Ah! Monſieur, c'eſt donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoy!

CLITON.

Je vous trouve, Monſieur, dans la maiſon du Roy!
Quel charme, quel déſordre, ou quelle raillerie
Des priſons de Lyon fait voſtre hoſtellerie?

DORANTE.

Tu le ſçauras tantoſt, mais qui t'améne icy?

CLITON.

Les ſoins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prens trop de ſoucy,
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en aviſe,
Ta rencontre me plaiſt, j'en aime la ſurpriſe,
Ce devoir, quoy que tard, enfin s'eſt éveillé.

CLITON.

Et qui ſçavoit, Monſieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur, & qu'allegreſſe,
Qu'impatiens deſirs de poſſéder Lucrèce,
L'argent étoit touché, les accords publiez,
Le feſtin commandé, les parens conviez,
Les violons choiſis, ainſi que la journée,
Rien ne ſembloit plus ſeur qu'un ſi proche Hyménée,
Et parmy ces appreſts, la nuit d'auparavant
Vous ſçeuſtes faire gille, & fendiſtes le vent.

Comme il ne fut jamais d'Eclypſe plus obſcure,
Chacun ſur ce départ forma ſa conjecture.
Tous s'entre-regardoient, étonnez, ébaïs,
L'un diſoit, *il eſt jeune, il veut voir le pais,*
L'autre, *il s'eſt allé battre, il a quelque querelle,*
L'autre d'une autre idée embrouilloit ſa cervelle;
Et tel vous ſoupçonnoit de quelque guériſon
D'un mal privilégié dont je tairay le nom.
Pour moy j'écoutois tout, & mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par voſtre artifice;
Ainſi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'étoit auſſi ſuſpect, que ſi vous l'euſſiez dit,
Et tout ſimple & doucet, ſans chercher de fineſſe,
Attendant le boiteux, je conſolois Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimois, je te jure, & pour la poſſéder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder;
Mais quand j'eus bien penſé que j'allois à mon âge
Au ſortir de Poitiers entrer au Mariage,
Que j'eus conſidéré ſes chaiſnes de plus près,
Son viſage à ce prix n'eut plus pour moy d'attraits.
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la Maîtreſſe,
Je crûs qu'il falloit mieux employer ma jeuneſſe,
Et que quelques appas qui pûſſent me ravir,
C'étoit mal en uſer que ſi-toſt m'aſſervir.
Je combats toutefois, mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance,
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achéve de pouſſer où j'étois trop panché.
Que l'argent eſt commode à faire une folie!

L'argent me fait réſoudre à courir l'Italie,
Je pars de nuit en poſte, & d'un ſoin diligent
Je quitte la Maitreſſe, & j'emporte l'argent.
Mais dy-moy, que fit-elle, & que dit lors ſon pére?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colére?

CLITON.

D'abord de part & d'autre on vous attend ſans bruit;
Un jour ſe paſſe, deux, trois, quatre, cinq, ſix, huit,
Enfin n'eſpérant plus, on éclate, on foudroye,
Lucrèce par dépit témoigne de la joye,
Chante, dance, diſcourt, rit, mais ſur mon honneur
Elle enrageoit, Monſieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plaſtrer l'affaire
La pauvre délaiſſée épouſe voſtre pére,
Et rongeant dans ſon cœur ſon déplaiſir ſecret
D'un viſage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'eſt à ſon avis que d'eſtre mariée,
Et comme en un naufrage on ſe prend où l'on peut,
En fille obéiſſante elle veut ce qu'on veut.
Voila donc le bon-homme enfin à ſa ſeconde,
C'eſt à dire qu'il prend la poſte à l'autre Monde,
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ay ſçeu ſa mort à Rome, où j'en ay pris le deuil.

CLITON.

Elle a laiſſé chez vous un diable de ménage.
Ville priſe d'aſſaut n'eſt pas mieux au pillage,

La Vefve & les Couſins, chacun y fait pour ſoy
Comme fait un Traitant pour les deniers du Roy;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entiéres,
Ils ne pardonnent pas meſme au plomb des goutiéres,
Et ce ſera beaucoup, ſi vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds, & quatre cloux.
J'apprens qu'on vous a veu cependant à Florence,
Pour vous donner avis, je pars en diligence,
Et je ſuis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je voy courir du peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'eſt, & je voy, ce me ſemble,
Pouſſer dans la priſon quelqu'un qui vous reſſemble,
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant icy
Je trouve en meſme temps mon voyage accourcy.
Voila mon avanture, apprenez-moy la voſtre.

DORANTE.

La mienne eſt bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'euſſe oſé le gager. Eſt-ce meurtre ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en aſſaſſin,
Traiſtre, en ay-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connoît-on à l'habit aujourd'huy la canaille,
Et n'eſt-il point, Monſieur, à Paris de filoux
Et de taille, & de mine, auſſi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vray, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger:
Ainſi donc ſans trompette il fallut déloger.
Je pars ſeul, & de nuit, & prens ma route en France,
Où ſi-toſt que je ſuis en païs d'aſſeurance,
Comme d'avoir couru je me ſens un peu las,
J'abandonne la poste, & viens au petit pas.
Approchant de Lyon je voy dans la campagne....

CLITON *bas.*

N'aurons-nous point icy de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, Monſieur, je gronde entre mes dents,
Du malheur qui ſuivra ces rares incidens;
J'en ay l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux Cavaliers je voy tirer l'épée,
Et pour en empeſcher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poin, & descens de cheval.
L'un & l'autre voyant à quoy je me prépare
Se haſte d'achever, avant qu'on les ſépare
Preſſe ſans perdre temps, ſi bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge, il bleſſe l'autre à mort.

Je me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaye
Pour arréter ſon ſang, de luy bander ſa playe,
L'autre ſans perdre temps en cét événement,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Disparoit, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cét état, les doigts de ſang ſouillez,
Qu'au bruit de ce düel trois Sergens éveillez,
Tous gonflez de l'eſpoir d'une bonne lipée,
Me découvrirent ſeul, & la main à l'épée.
Lors, ſuivant du métier le ſerment ſolennel,
Mon argent fut pour eux le prémier criminel,
Et s'en étant ſaiſis aux prémiéres approches
Ces Meſſieurs pour priſon luy donnérent leurs poches,
Et moy, non ſans couleur, encor qu'injuſtement,
Je fus conduit par eux en cét apartement.
Qui te fait ainſi rire, & qu'eſt-ce que tu penſes?

CLITON.

Je trouve icy, Monſieur, beaucoup de circonſtances,
Vous en avez ſans doute un treſor infiny.
Voſtre Hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourny,
Et le cheval ſur tout vaut en cette rencontre
Le pistolet enſemble, & l'épée, & la Montre.

DORANTE.

Je me ſuis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'uſage autrefois m'étoit ſi familier,
Et maintenant, Cliton, je vis en honneſte homme.

CLITON.

Vous étes amendé du voyage de Rome,
Et voſtre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le Proverbe, en ceſſant de mentir!
Ah! j'aurois plûtoſt crû...

DORANTE.

Le temps m'a fait connoiſtre
Quelle indignité c'eſt & quel mal en peut naiſtre.

CLITON.

Quoy? ce düel, ces coups ſi juſtement portez,
Ce cheval, ces Sergens...

DORANTE.

Autant de véritez.

CLITON.

J'en ſuis faſché pour vous, Monſieur, & ſur tout d'une,
Que je ne conte pas à petite infortune.
Vous étes priſonnier & n'avez point d'argent;
Vous ſerez criminel.

DORANTE.

Je ſuis trop innocent.

CLITON.

Ah! Monſieur, ſans argent eſt-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiſte a pris naiſſance,

Et comme il eſt parent des prémiers Magiſtrats,
Soit d'argent, ſoit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ay ſçeu qu'il eſt en ville, & luy venois d'écrire
Lors qu'icy le Concierge eſt venu t'introduire.
Va luy porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel ſecours,
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit deux jours.
Mais je ne comprens rien à ces nouveaux myſtéres.
Les filles doivent eſtre icy fort volontaires,
Jusque dans la priſon elles cherchent les gens.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

Il ne fait que ſortir des mains de trois Sergens,
Je t'en veux avertir, un fol eſpoir te trouble,
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le Double.

LYSE.

J'en apporte pour luy.

CLITON.

Pour luy! tu m'as dupé,
Et je doute ſans toy ſi nous aurions ſoupé.

LYSE *montrant une bourſe.*

Avec ce paſſe-port ſuis-je la bien venuë?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la veuë.

LYSE.

Ay-je bien pris mon temps?

CLITON.

Le mieux qu'il ſe pouvoit.
C'eſt une honneſte fille, & Dieu nous la devoit,
Monſieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle?

LYSE.

Une Dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flame,

DORANTE.

Une Dame?

CLITON.

Liſez ſans faire de façons,
Dieu nous aime, Monſieur, comme nous ſommes bons,
Et ce n'eſt pas là tout, l'amour ouvre ſon coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduiſoit priſonnier, j'ay mis les yeux à la feneſtre, & vous ay trouvé de ſi bonne mine, que mon cœur eſt allé dans la meſme priſon que vous, & n'en veut point ſortir tant que vous y ſerez. Je feray mon poſſible pour vous en tirer au plûtoſt. Cependant obligez-moy de vous ſervir de ces cent piſtoles que je vous envoye ; vous en pouvez avoir beſoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure aſſez d'autres à voſtre ſervice.

DORANTE *continuë.*

Cette lettre eſt ſans nom.

CLITON.

Les mots en ſont François.

à Lyſe.

Dy-moy, ſont-ce Louys, ou piſtolles de poids ?

DORANTE.

Tay-toy.

LYSE *à Dorante.*

Pour ma maîtreſſe il eſt de conſequence,
De vous taire deux jours ſon nom, & ſa naiſſance,
Ce ſecret trop toſt ſçeu peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je ſeray cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un ſi grand bien-fait j'ignoreray la ſource ?

CLITON *à Dorante.*

Curioſité bas, prenons toûjours la bourſe,
Souvent c'eſt perdre tout, que vouloir tout ſçavoir.

LYSE *à Dorante.*

Puis-je la luy donner?

CLITON *à Lyſe.*

Donne, j'ay tout pouvoir,
Quand meſme ce ſeroit le treſor de Veniſe.

DORANTE.

Tout-beau, tout-beau, Cliton, il nous faut....

CLITON.

Laſcher priſe?
Quoy, c'eſt ainſi, Monſieur....

DORANTE.

Parleras-tu toûjours?

CLITON.

Et voulez-vous du Ciel renvoyer le ſecours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en ſoy quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, & la prens pour mon conte.

DORANTE *à Lyſe.*

Ecoute un mot.

CLITON.

Je tremble, il va la refuſer.

DORANTE.

Ta maîtreſſe m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux uſer.
Oyons.

DORANTE.

Sa courtoiſie eſt extréme, & m'étonne.
Mais...

CLITON.

Le Diable de Mais.

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON.

Je me meurs, je ſuis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçoy comme un preſt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je ſuis reſſuscité, preſt, ou don, ne m'importe.

DORANTE *à Cliton, & à Lyſe.*

Pren. Je le luy rendray, meſme avant que je ſorte.

CLITON *à Lyſe.*

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encor autant.
Et vous, Monſieur, ſongez à changer de demeure,
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit une heure.

DORANTE *à Cliton, & puis à Lyſe.*

Ne me romps plus la teſte, & toy, tarde un moment,
J'écris à ta maîtreſſe un mot de compliment.

Dorante va écrire ſur la table.

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre enſemble,

LYSE.

Diſons.

CLITON.

Contemple-moy.

LYSE.

Toy?

CLITON.

Ouy, moy. Que t'en ſemble?

Dy.

LYSE.

Que tout vert & rouge ainſi qu'un Perroquet,
Tu n'és que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris, cette action, qu'eſt-elle?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied?

LYSE.

Si tu ſors des priſons,
Dignes de t'instaler aux petites maiſons.

CLITON.

Ce front?

LYSE.

Eſt un peu creux.

CLITON.

Cette teſte?

LYSE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'eſt là que mes ſens demeurent étonnez,
Le ton de voix eſt rare, auſſi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me ſemble ſi jolie,
Que tu vas me réſoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu ſeras mon ſoucy.
Nos maiſtres font l'amour, nous le ferons auſſi.
J'auray mille beaux mots tous les jours à te dire,
Je coucheray de feux, de ſanglots, de martyre,
Je te diray, *je meurs, je ſuis dans les abois,*
Je bruſle...

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! ſi tu m'entreprens deux jours de cette ſorte,
Mon cœur eſt déconfit, & je me tiens pour morte.

Si tu me veux en vie, affoibly ces attraits,
Et retien pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu ſçais meſme charmer alors que tu te moques,
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques,
On a traité mon maiſtre avec moins de rigueur,
On n'a pris que ſa bourſe, & tu prens jusqu'au cœur.

LYSE.

Il eſt riche ton maiſtre?

CLITON.

Aſſez.

LYSE.

Et Gentil-homme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et ſe nomme?

DORANTE *fouillant dans la bourſe.*

Porte-luy cette lettre, & reçoy...

CLITON *luy retenant le bras.*

Sans conter ?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, Monſieur, je vous proteſte.

LYSE.

Celle qui vous l'envoye en a pour moy de reſte.

CLITON.

Je vous le diſois bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Luy pourray-je, Monſieur, apprendre voſtre nom ?

DORANTE.

Il eſt dans mon billet, mais pren, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'eſt luy faire injure ?

LYSE.

Vous perdez temps, Monſieur, je ſçais trop mon devoir.
Adieu, dans peu de temps je viendray vous revoir,
Et porte tant de joye à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponſe elle-meſme.

CLITON.

Adieu, belle railleuſe.

LYSE.

Adieu, cher babillard.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette fille eſt jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le viſage,
Mais plus que tous les deux, j'adore ſon meſſage.

DORANTE.

C'eſt celle dont il vient qu'il en faut estimer,
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoy? vous voulez, Monſieur, aimer cette inconnuë?

DORANTE.

Ouy, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir veuë?

DORANTE.

Un ſi rare bien-fait en un beſoin preſſant
S'empare puiſſamment d'un cœur reconnoiſſant,
Et comme de ſoy-meſme il marque un grand mérite,
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau, qu'on le voit généreux,
Et ſi l'on n'eſt ingrat, il faut eſtre amoureux.

CLITON.

Voſtre amour va toûjours d'un étrange caprice.
Dès l'abord autrefois vous aimaſtes Clarice,
Celle-cy ſans la voir; mais, Monſieur, voſtre nom,
Luy deviez-vous l'apprendre, & ſi-toſt?

DORANTE.

Pourquoy non?
J'ay crû le devoir faire, & l'ay fait avec joye.

CLITON.

Il eſt plus décrié, que la fauſſe monnoye.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Ouy, dans Paris en langage commun
Dorante, & le Menteur à preſent ce n'eſt qu'un,

Et vous y poſſédez ce haut degré de gloire
Qu'en une Comédie on a mis voſtre histoire.

DORANTE.

En une Comédie?

CLITON.

Et ſi naïvement
Que j'ay crû la voyant voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec voſtre viſage,
On le prendroit pour vous, il a voſtre air, voſtre âge,
Vos yeux, voſtre action, voſtre maigre embonpoint,
Et paroit comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ay part à la peinture,
Après voſtre portrait on produit ma figure,
Le Héros de la Farce, un certain Jodelet
Fait marcher après vous voſtre digne valet,
Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en meſme école.
C'eſt l'original meſme, il vaut ce que je vaux,
Si quelqu'autre s'en meſle, on peut s'inscrire en faux,
Et tout autre que luy dans cette Comédie
N'en fera jamais voir qu'une fauſſe copie.
Pour Clarice, & Lucrèce, elles en ont quelque air,
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder,
Voſtre feu pére meſme eſt joüé ſous le masque.

DORANTE.

Cette Piéce doit eſtre, & plaiſante, & fantasque:
Mais ſon nom?

CLITON.

Voſtre nom de guerre, LE MENTEUR.

DORANTE.

Les Vers en ſont-ils bons? fait-on cas de l'Autheur?

CLITON.

La Piéce a reüſſi, quoy que foible de ſtile,
Et d'un nouveau Proverbe elle enrichit la Ville,
De ſorte qu'aujourd'huy presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moy, c'eſt bien pis, je n'oſe plus paroiſtre,
Ce maraut de farceur m'a fait ſi bien connoiſtre,
Que les petits enfants, ſi-toſt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la ruë, & me montrent au doigt,
Et chacun rit de voir les Courtauts de boutique,
Groſſiſſant à l'envy leur chienne de Muſique,
Se rompre le goſier dans cette belle humeur,
A crier après moy : LE VALET DU MENTEUR,
Vous en riez vous-meſme?

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais ſi bien, qu'à preſent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un Huiſſier,
Pas celle d'un records, pas d'un cabaret meſme.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime,
Comme Paris eſt loin, ſi je ne ſuis deçeu,
Nous pourrons reüſſir, avant qu'elle ait rien ſçeu.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

SCENE IV.

LE PREVOST, CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

CLEANDRE *au Prevoſt.*

Ah! je ſuis innocent, vous me faites injure.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Si vous l'étes, Monſieur, ne craignez aucun mal,
Mais comme enfin le mort étoit voſtre rival,
Et que le priſonnier proteste d'innocence,
Je doy ſur ce ſoupçon vous mettre en ſa preſence.

CLEANDRE *au Prevoſt.*

Et ſi pour s'affranchir il oſe me charger?

LE PREVOST *à Cléandre.*

La Justice entre vous en ſçaura bien juger.
Souffrez paiſiblement que l'ordre s'éxécute.

à Dorante.

Vous avez veu, Monſieur, le coup qu'on vous impute.
Voyez ce Cavalier, en ſeroit-il l'autheur?

CLEANDRE *bas.*

Il va me reconnoiſtre. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE *au Prevoſt.*

Souffrez que j'éxamine à loiſir ſon viſage.

bas.

C'eſt luy, mais il n'a fait qu'en homme de courage,
Ce ſeroit laſcheté, quoy qu'il puiſſe arriver,
De perdre un ſi grand cœur, quand je puis le ſauver.
Ne le découvrons point.

CLEANDRE *bas.*

Il me connoit, je tremble.

DORANTE *au Prevoſt.*

Ce Cavalier, Monſieur, n'a rien qui luy reſſemble,
L'autre eſt de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le viſage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLEANDRE *bas.*

O généroſité qui n'eut jamais d'éxemple!

DORANTE.

L'habit meſme eſt tout autre.

LE PREVOST.

Enfin ce n'eſt pas luy?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au düel d'aujourd'huy.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Je ſuis ravy, Monſieur, de voir voſtre innocence
Aſſeurée à preſent par ſa reconnoiſſance,
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir.
Excuſez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLEANDRE *au Prevoſt.*

Vous avez fait le deu de voſtre office.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE, CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*

Mon Cavalier, pour vous je me fais injuſtice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnoy bien,
Faites voſtre devoir, comme j'ay fait le mien.

CLEANDRE.

Monſieur...

DORANTE.

Point de replique, on pourroit nous entendr

CLEANDRE.

Sçachez donc ſeulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je ſçais mon devoir, que j'en prendray ſoucy,
Et que je périray, pour vous tirer d'icy.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'eſt-il pas vray, Cliton, que c'euſt été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avois entre mes mains, & ſa vie, & ſa mort,
Et je me viens de voir arbitre de ſon ſort.

CLITON.

Quoy? c'eſt là donc, Monſieur...

DORANTE.

Ouy, c'eſt là le coupable

CLITON.

L'homme à voſtre cheval?

DORANTE.

Rien n'eſt ſi véritable.

CLITON.

Je ne ſçais où j'en ſuis, & deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ay veu ſur ſon viſage un noble caractére
Qui me parlant pour luy m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connuë entre les gens de cœur
M'a dit, qu'en le perdant, je me perdois d'honneur.
J'ay crû devoir mentir, pour ſauver un brave homme.

CLITON.

Et c'eſt ainſi, Monſieur, que l'on s'amende à Rome?
Je me tiens au Proverbe, ouy, courez, voyagez,
Je veux eſtre Guenon ſi jamais vous changez,
Vous mentirez toûjours, Monſieur, ſur ma parole.
Croyez-moy que Poitiers eſt une bonne école,
Pour le bien du Public je veux le publier,
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne aſſeurance,
Mais en un tel ſujet l'occaſion diſpenſe.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez,
Menteur vous voulez vivre, & menteur vous mourrez,

Et l'on dira de vous pour Oraiſon funébre :
C'étoit en menterie un Autheur tres-célébre,
Qui ſçeut y raffiner de ſi digne façon
Qu'aux maiſtres du métier il en euſt fait leçon,
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune risque,
Aux plus forts d'après luy puſt donner quinze & bisque.

DORANTE.

Je n'ay plus qu'à mourir, mon Epitaphe eſt fait,
Et tu m'érigeras en Cavalier parfait.
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste :
Mais ſans plus badiner, va-t'en chercher Philiste,
Donne-luy cette lettre, & moy, ſans plus mentir
Avec les priſonniers j'iray me divertir.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MELISSE *tenant une lettre ouverte en ſa main.*

Certes il écrit bien, ſa lettre eſt excellente.

LYSE.

Madame, ſa perſonne eſt encor plus galante,
Tout eſt charmant en luy, ſa grace, ſon maintien...

MELISSE.

Il ſemble que déja tu luy veuilles du bien?

LYSE.

J'en trouve, à dire vray, la rencontre ſi belle,
Que je voudrois l'aimer, ſi j'étois Demoiſelle.
Il eſt riche, & de plus, il demeure à Paris,
Où des Dames, dit-on, eſt le vray Paradis,
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richeſſes,
Les maris y ſont bons, & les femmes maîtreſſes;
Je vous le dis encor, je m'y paſſerois bien,
Et ſi j'étois ſon fait, il ſeroit fort le mien.

MELISSE.

Tu n'és pas dégoûtée. Enfin Lyſe, ſans rire,
C'eſt un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MELISSE.

A ſa lettre il paroiſt qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dy-moy, parle-t'il auſſi bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour luy faire en discours montrer ſon éloquence,
Il luy faudroit des gens de plus de conſéquence;
C'eſt à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MELISSE.

Et que croit-il de moy?

LYSE.

Ce que vous luy mandez,
Que vous l'avez tantoſt veu par voſtre feneſtre,
Que vous l'aimez déja.

MELISSE.

Cela pourroit bien eſtre.

LYSE.

Sans l'avoir jamais veu?

MELISSE.

J'écris bien ſans le voir.

LYSE.

Mais vous ſuivez d'un frére un abſolu pouvoir,
Qui vous ayant conté, par quel bonheur étrange
Il s'eſt mis à couvert de la mort de Florange,
Se ſert de cette feinte, en cachant voſtre nom,
Pour luy donner ſecours dedans cette priſon.
L'y voyant en ſa place il fait ce qu'il doit faire.

MELISSE.

Je n'écrivois tantoſt qu'à deſſein de luy plaire,
Mais, Lyſe, maintenant j'ay pitié de l'ennuy
D'un homme ſi bien fait, qui ſouffre pour autruy,
Et par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour,
S'il ne ſçait qui je ſuis, il peut l'apprendre un jour,
Un tel gage m'oblige à luy tenir parole,
Ce qu'on met par écrit paſſe une amour frivole,
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blaſmer,
Et je luy doy mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image ſi rare
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare,
L'amour en eſt le peintre, & ton rapport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez, vous verrez qu'il vous aime.
Si vous vous engagez, il s'engage de meſme,

Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
Il faut que voſtre amour plaiſamment s'entretienne,
Il ſera voſtre idée, & vous ſerez la ſienne,
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté
Sur tout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y ſouscrirez pour Dorante ou Méliſſe,
Voſtre tres-humble idée à vous rendre ſervice.
Vous vous moquez, Madame, & loin d'y conſentir,
Vous n'en parlez ainſi, que pour vous divertir.

MELISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, Madame,
Cét autre Cavalier dont vous poſſédez l'ame,
Voſtre Amant?

MELISSE.

Qui?

LYSE.

Philiste.

MELISSE.

Ah! ne preſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ay d'appas,
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie
N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.

LYSE.

Il eſt riche, & parent des prémiers de Lyon.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'eſt comme par ſurpriſe,
Dans ſes civilitez on diroit qu'il mépriſe,
Qu'un ſeul mot de ſa bouche eſt un rare bonheur,
Et qu'un de ſes regards eſt un excès d'honneur.
L'amour meſme d'un Roy me ſeroit importune,
S'il falloit la tenir à ſi haute fortune.
La ſienne eſt un treſor qu'il fait bien d'épargner,
L'avantage eſt trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il ſemble qu'avec peine à mes yeux il ſe montre,
Et prend l'occaſion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaiſſer ſa Grandeur.

LYSE.

Peut-eſtre il eſt timide, & n'oſe davantage.

MELISSE.

S'il craint, c'eſt que l'amour trop avant ne l'engage,
Il voit ſouvent mon frére, & ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me ſemble, aſſez bien?

MELISSE.

Comme je ne ſuis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre, j'en ſouffre, & je luy rens ſes mines;

Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne doy plus ſouffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable Amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ay veu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MELISSE.

Qui l'empeſche d'entrer, & me voir tous les jours?
Cette façon d'agir eſt-elle plus polie?
Croit-il...

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La ſienne eſt de vous voir avec tant de reſpect,
Qu'il paſſe pour ſuperbe, & vous devient ſuſpect,
Et la voſtre, un dégouſt de cette retenuë,
Qui vous fait mépriſer la perſonne connuë,
Pour donner voſtre estime, & chercher avec ſoin
L'amour d'un inconnu, parce qu'il eſt de loin.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLEANDRE.

Envers ce priſonnier as-tu fait cette feinte,
Ma ſœur?

MELISSE.

Sans me connoiſtre il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ay veu conduire en ce triste ſejour,
Que ma lettre, & l'argent ſont des effets d'amour,
Et Lyſe qui l'a veu m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLEANDRE.

Ah, ſi tu ſçavois tout!

MELISSE.

Elle ne laiſſe rien,
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le viſage attrayant, & la façon modeste.

CLEANDRE.

Ah, que c'eſt peu de choſe, au prix de ce qui reste!

MELISSE.

Que reste-t'il à dire? un courage invaincu?

CLEANDRE.

C'eſt le plus généreux qui jamais ait vécu,
C'eſt le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...

MELISSE.

Quoy? vous voulez, mon frére, ajoûter à ſa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'il a bleſſé,
Et vous-meſme achever ce qu'elle a commencé?

CLEANDRE.

Ma ſœur, à peine ſçay-je encor comme il ſe nomme,
Et je ſçay qu'on n'a veu jamais plus honneſte homme,
Et que ton frére enfin périroit aujourd'huy,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à luy.
Quoy que noſtre partie aye été ſi ſecrette
Que j'en dûſſe espérer une ſeure retraite,
Et que Florange & moy (comme je t'ay conté)
Afin que ce düel ne pûſt eſtre éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte
Que chacun pour ſortir choiſit diverſe porte,
Que nous n'euſſions enſemble été veus de huit jours,
Que presque tout le monde ignoraſt nos amours,
Et que l'occaſion me fût ſi favorable,
Que je vy l'innocent ſaiſi pour le coupable;
(Je croy te l'avoir dit, qu'il nous vint ſéparer,
Et que ſur ſon cheval je ſçeus me retirer)
Comme je me montrois, afin que ma preſence
Donnaſt lieu d'en juger une entiére innocence,
Sur le bruit épandu, que le deffunt & moy
D'une meſme beauté nous adorions la loy,
Un Prevoſt ſoupçonneux me ſaiſit dans la ruë,
Me méne au priſonnier, & m'expoſe à ſa veuë.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux:
Ce Cavalier me voit, m'éxamine des yeux,
Me reconnoit, je tremble encor à te le dire,
Mais appren ſa vertu, chére ſœur, & l'admire.
Ce grand cœur, ſe voyant mon destin en la main,
Devient pour me ſauver à ſoy-meſme inhumain,
Luy, qui ſouffre pour moy, ſçait mon crime, & le nie,

Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le Prevoſt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſeure de ſe taire.
Voila ce qu'il a fait, voy ce que je doy faire.

MELISSE.

L'aimer, le ſecourir, & tous deux avoüer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop loüer.

CLEANDRE.

Si je l'ay plaint tantoſt de ſouffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma ſœur, étoit bien légitime:
Mais ce n'eſt plus pitié, c'eſt obligation,
Et le devoir ſuccéde à la compaſſion.
Nos plus puiſſants ſecours ne ſont qu'ingratitude,
Mets à les redoubler ton ſoin, & ton étude;
Sous ce meſme prétexte & ces déguiſemens
Ajoûte à ton argent, perles, & diamants,
Qu'il ne manque de rien, & pour ſa délivrance
Je vay de mes amis faire agir la puiſſance.
Que ſi tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquiter vers luy j'iray me déclarer.
Adieu, de ton coſté pren ſoucy de me plaire,
Et voy ce que tu dois à qui te ſauve un frére.

MELISSE.

Je vous obéïray tres-ponctuellement.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encor tres-volontairement,
Et la faveur du Ciel vous a bien conſervée,
Si ces derniers diſcours ne vous ont achevée.
Le party de Philiſte a dequoy s'appuyer;
Je n'en ſuis plus, Madame, il n'eſt bon qu'à noyer,
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la priſon apprendre une Courante?

MELISSE.

Ouy, tu peux te réſoudre encor à te croter.

LYSE.

Quels de vos diamants me faut-il luy porter?

MELISSE.

Mon frére va trop viſte, & ſa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoiſtre mal des gens de cette ſorte.
Auſſi comme ſon but eſt different du mien,
Je doy prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconnoiſſant, & je ſuis amoureuſe,
Il a peur d'eſtre ingrat, & je veux eſtre heureuſe.

A force de preſens il ſe croit acquiter,
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le prémier oblige un homme de mérite,
Le ſecond l'importune, & le reste l'irrite,
Et paſſé le beſoin, quoy qu'on luy puiſſe offrir,
C'eſt un accablement qu'il ne ſçauroit ſouffrir.
L'Amour eſt libéral mais c'eſt avec adreſſe,
Le prix de ſes preſens eſt en leur gentilleſſe,
Et celuy qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe, au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique aſſez ingénieuſe.

LYSE.

Elle doit eſtre belle, & fort mistérieuſe.

MELISSE.

Au lieu des diamants dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer ſous ce prétexte, & trouver quelque voye
Par où ſans que j'y ſois, tu faſſes qu'il me voye.
Porte-luy mon portrait, & comme ſans deſſein
Fay qu'il puiſſe aiſément le ſurprendre en ton ſein:
Feins lors pour le r'avoir un déplaiſir extréme,
S'il le rend, c'en eſt fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vray, vous en ſçavez beaucoup.

MELISSE.

L'Amour eſt un grand maiſtre, il instruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MELISSE.

Vien querir mon portrait avec des confitures,
Comme pourra Dorante en uſer bien, ou mal,
Nous réſoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON,
dans la priſon.

DORANTE.

Voila, mon cher amy, la véritable histoire
D'une avanture étrange, & difficile à croire;
Mais puisque je vous voy, mon ſort eſt aſſez doux.

PHILISTE.

L'avanture eſt étrange, & bien digne de vous,
Et ſi je n'en voyois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me ſeriez ſuſpect ſi vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour luy, Monſieur, des ſentimens meilleurs,
Il s'eſt bien converty dans un ſi long voyage,

C'eſt tout un autre eſprit ſous le meſme viſage,
Et tout ce qu'il debite eſt pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par généroſité.
C'eſt le meſme qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec ſa noble adreſſe,
Et malgré tout cela, le meſme toutefois,
Depuis qu'il eſt icy n'a menty qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer?

CLITON.

Ouy, Monſieur, & j'en jure
Par le Dieu des Menteurs, dont il eſt créature,
Et s'il vous faut encor un ſerment plus nouveau,
Par l'Hymen de Poitiers, & le feſtin ſur l'eau.

PHILISTE.

Laiſſant là ce badin, amy, je vous confeſſe
Qu'il me ſouvient toûjours de vos traits de jeuneſſe.
Cent fois en cette ville aux meilleures maiſons
J'en ay fait un bon conte en déguiſant les noms,
J'en ay ry de bon cœur, & j'en ay bien fait rire,
Et quoy que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toûjours me les vient preſenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus ſaines penſées,
Ces petites humeurs ſont auſſi-toſt paſſées,

Et l'air du Monde change en bonnes qualitez
Ces teintures qu'on prend aux Univerſitez.

PHILISTE.

Dès lors à cela près vous étiez en eſtime
D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.

CLITON.

Je le diſois dès lors, ſans cette qualité
Vous n'euſſiez pû jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point ?

CLITON.

Dy-je rien qu'il ne ſçache,
Et fais-je à voſtre nom quelque nouvelle tache ?
N'étoit-il pas, Monſieur, avec Alcippe, & vous,
Quand ce feſtin en l'air le rendit ſi jaloux ?
Luy qui fut le témoin du conte que vous fiſtes,
Luy qui vous ſépara lors que vous vous batiſtes,
Ne ſçait-il pas encor les plus ruſez détours
Dont voſtre eſprit adroit bricola vos amours ?

PHILISTE.

Amy, ce flux de langue eſt trop grand pour ſe taire,
Mais ſans plus l'écouter, parlons de voſtre affaire.
Elle me ſemble aiſée, & j'oſe me vanter
Qu'aſſez facilement je pourray l'emporter :
Ceux dont elle dépend ſont de ma connoiſſance,
Et meſme à la pluſpart je touche de naiſſance.

Le mort étoit d'ailleurs fort peu conſidéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps ſouffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout, quel chemin il faut prendre.
Ne vous attriſtez point cependant en priſon,
On aura ſoin de vous, comme en voſtre maiſon,
Le Concierge en a l'ordre, il tient de moy ſa place,
Et ſi-toſt que je parle, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

DORANTE.

Ma joye eſt de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous, pour vous aller ſervir,
Cliton divertira voſtre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour, ou la folie?
Cette Dame obligeante au viſage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec ſon revenu,
Eſt-elle encor aimable? a-t'elle encor des charmes?
Par généroſité luy rendons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, & m'oſe figurer
Qu'elle n'a rien en ſoy qu'on ne puiſſe adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures,
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, & vous cacher ſon nom,
Quoy que vous preſumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procéde,
Je jurerois, Monſieur, qu'elle eſt ou vieille, ou laide,
Peut eſtre l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galand commode, & fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous en viſionnaire.
Mais ſi je diſois vray, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoyer, & la Dame, & les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçeu, quiconque prend ſe vend.

DORANTE.

Quitte pour luy jetter ſon argent à la teſte.

CLITON.

Le compliment eſt doux, & la défaite honneſte.
Tout de bon à ce coup vous étes converty.
Je le ſoûtiens, Monſieur, le Proverbe a menty.
Sans ſcrupule autrefois, témoin voſtre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, & quittiez la Maitreſſe;
Mais Rome vous a fait ſi grand homme de bien,
Qu'à preſent vous voulez rendre à chacun le ſien.
Vous vous étes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience;
Deux ou trois jours peut eſtre, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, & purgeront ces ſoins.
Tu ſçais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter ſa réponſe elle-meſme,
Voy déja ſa ſervante, elle revient.

CLITON.

Tant pis,
Dûſſiez-vous enrager, c'eſt ce que je vous dis,
Si fréquente ambaſſade, & Maitreſſe inviſible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, & ſi ſon paſſe-port
Eſt auſſi-bien fourny comme au prémier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des pistolles?

CLITON.

Qu'avons-nous, ſans cela, beſoin de ſes paroles?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE *à Lyſe.*

Je ne t'eſpérois pas ſi ſoudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilitez ma maîtreſſe eſt ravie,
Elle ſeroit venuë, elle en bruſle d'envie,
Mais une compagnie au logis la retient,
Elle viendra bien-toſt, & peut-eſtre elle vient,
Et je me connoy mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez, meſme avant que je ſorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs,
Les ſéches ſont deſſous, celles-cy ſont liquides.

CLITON.

Les amours de tantoſt me ſembloient plus ſolides.
Si tu n'as autre choſe, épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me ſatisfait pas;
Nous avons le cœur bon, & dans nos avantures
Nous ne fuſmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande icy ton ſentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Eſt-ce à toy de parler, que n'attens-tu ton heure?

DORANTE.

Sçaurons-nous cette fois ſon nom, ou ſa demeure?

LYSE.

Non pas encor ſi-toſt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moy franchement, & ne déguiſe rien.

LYSE.

A ce conte, Monſieur, vous me trouvez paſſable?

DORANTE.

Je te trouve de taille, & d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attrait aux yeux,
Qu'à te dire le vray, je ne voudrois pas mieux.
Elle me charmera, pourveu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtreſſe n'eſt pas tout à fait de ma taille,
Mais elle me ſurpaſſe en esprit, en beauté,
Autant, & plus encor, Monſieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu ſçais adroitement couler ta flaterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je le veux dérober, mais qu'eſt-ce qui le ſuit?

LYSE.

Rendez-le-moy, Monſieur, j'ay haſte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verray ce que c'eſt.

LYSE.

C'eſt une mignature.

DORANTE.

O le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle eſt faite à plaiſir.

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne croy pas jamais avoir rien veu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamants dont elle eſt enrichie
Ont ſous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie,
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel eſt ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous ſi c'eſt ma maîtreſſe elle-meſme?

DORANTE.

Quoy, celle qui m'écrit?

LYSE.

Ouy, celle qui vous aime.
A l'aimer tant ſoit peu, vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un ſi rare bonheur ne m'eſt pas deſtiné,
Et tu me veux flater par cette fauſſe joye.

LYSE.

Quand je dy vray, Monſieur, je prétens qu'on me croye.
Mais je m'amuſe trop, l'Orfévre eſt loin d'icy,
Donnez-moy, je perds temps.

DORANTE.

Laiſſe-moy ce ſoucy,
Nous avons un Orfévre arrété pour ſes debtes,
Qui ſçaura tout remettre au point que tu ſouhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, Monſieur.

DORANTE.

Je te le feray voir.

LYSE.

A-t'il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il eſt trop jeune, il n'oſe.

LYSE.

Je voudrois bien pour vous faire icy quelque choſe,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce ſoit.

LYSE.

Vous me ferez chaſſer ſi quelqu' autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en ſeureté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendray le reprendre,
Je ne puis me réſoudre à vous deſobliger.

CLITON *à Dorante, puis à Lyſe.*

Elle ſe met pour vous en un tres-grand danger.
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu mépriſes!

LYSE.

Je n'ay pas le loiſir d'entendre tes ſottiſes.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-eſtre à mon retour je ſçauray te guérir,
Je ne puis mieux pour l'heure, Adieu.

CLITON.

Tout me ſuccéde.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Vien, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus

CLITON.

Je ſuis un peu moins dupe, & plus fuſté que vous?
C'eſt un leurre, Monſieur, la choſe eſt toute claire,
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre, on les apporte exprès,
On s'en faſche, on fait bruit, on vous les redemande
Mais on tremble toûjours de crainte qu'on les rende,
Et pour derniére adreſſe une telle beauté
Ne ſe voit que de nuit, & dans l'obſcurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie
A voir l'original ſi loin de ſa copie.
Mais laiſſons ce diſcours qui peut vous ennuyer,
Vous feray-je venir l'Orfévre priſonnier?

DORANTE.

Simple, n'as-tu point veu que c'étoit une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame eſt atteinte?

CLITON.

Bon, en voicy déja de deux en meſme jour,
Par devoir d'honneſte homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres,
Chacun a ſes talens, & ce ſont-là les voſtres.

DORANTE.

Tay-toy, tu m'étourdis de tes ſottes raiſons,
Allons prendre un peu d'air dans la Cour des Priſons.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

L'Acte ſe paſſe dans la priſon.

DORANTE.

Je vous en prie encor discourons d'autre choſe,
Et ſur un tel ſujet ayons la bouche cloſe,
On peut nous écouter & vous ſurprendre icy,
Et ſi vous vous perdez, vous me perdez auſſi.
La parfaite amitié que pour vous j'ay conçeuë,
Quoy qu'elle ſoit l'effet d'une prémiére veuë,
Joint mon péril au voſtre, & les unit ſi bien,
Qu'au cours de voſtre ſort elle attache le mien.

CLEANDRE.

N'ayez aucune peur, & ſortez d'un tel doute,
J'ay des gens là-dehors qui gardent qu'on écoute,
Et je puis vous parler en toute ſeureté
De ce que mon malheur doit à voſtre bonté.
Si d'un bien-fait ſi grand qu'on reçoit ſans mérite
Qui s'avouë inſolvable aucunement s'acquitte,

Pour m'acquiter vers vous autant que je le puis,
J'avouë, & hautement, Monſieur, que je le ſuis.
Mais ſi cette amitié par l'amitié ſe paye,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye.
La voſtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon ſort au voſtre également,
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle eſt faveur, en moy reconnoiſſance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir,
Entre les gens de cœur il ſuffit de ſe voir.
Par un effort ſecret de quelque ſympathie
L'un à l'autre auſſi-toſt un certain nœud les lie,
Chacun d'eux ſur ſon front porte écrit ce qu'il eſt,
Et quand on luy reſſemble, on prend ſon intéreſt.

CLITON.

Par éxemple, voyez, aux traits de ce viſage
Mille Dames m'ont pris pour homme de courage,
Et ſi-toſt que je parle, on devine à demy
Que le ſéxe jamais ne fut mon ennemy.

CLEANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE.

C'eſt un vieux Domestique,
Qui comme vous voyez n'eſt pas mélancolique.
A cauſe de ſon âge il ſe croit tout permis,
Il ſe rend familier avec tous mes amis,

Meſle par tout ſon mot, & jamais, quoy qu'on die,
Pour donner ſon avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaiſt.

CLEANDRE.

J'en voudrois connoiſtre un de l'humeur dont il eſt.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine,
Le Monde n'en voit pas quatorze à la douzaine,
Et je jurerois bien, Monſieur, en bonne foy,
Qu'en France il n'en eſt point que Jodelet, & moy.

DORANTE.

Voila de ſes bons mots les galantes ſurpriſes.
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de ſottiſes,
Et quand il a deſſein de ſe mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il ſçait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des Vers à ma loüange.

CLEANDRE.

Presque inſenſiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, Monſieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelqu'autre fois,
Il ſuffit pour ce coup.

CLEANDRE.

Je ne ſçaurois vous taire
En quel heureux état ſe trouve voſtre affaire.
Vous ſortirez bien-toſt, & peut-eſtre demain,
Mais un ſi prompt ſecours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiſte en ont trouvé la voye,
J'en doy rougir de honte au milieu de ma joye,
Et je ne ſçaurois voir ſans eſtre un peu jaloux
Qu'il m'oſte les moyens de m'employer pour vous.
Je céde avec regret à cét amy fidelle,
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zéle,
Et vous m'obligerez au ſortir de priſon
De me faire l'honneur de prendre ma maiſon.
Je n'attens point le temps de voſtre délivrance
De peur qu'encor un coup Philiſte me devance ;
Comme il m'oſte aujourd'huy l'espoir de vous ſervir,
Vous loger, eſt un bien que je luy veux ravir.

DORANTE.

C'eſt un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir, de m'en vouloir défendre.

CLEANDRE.

Je vous en repriray quand vous pourrez ſortir,
Et lors nous taſcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennuy que je vous cauſe.
Auriez-vous cependant beſoin de quelque choſe ?
Vous étes voyageur, & pris par des Sergens,
Et quoy que ces Meſſieurs ſoient fort honneſtes gens,
Il en eſt quelques-uns...

CLITON.

Les ſiens en ſont du nombre,
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à ſon ombre,
Et n'étoit que le Ciel a ſçeu le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net & fort leger,
Mais comme je pleurois ſes tristes avantures,
Nous avons reçeu lettre, argent, & confitures.

CLEANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire, il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une Dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force preſens...

CLEANDRE.

Et vous viſite?

DORANTE.

Non.

CLEANDRE.

Vous ſçavez ſon logis?

DORANTE.

Non pas meſme ſon nom.
Ne ſoupçonnez-vous point ce que ce pourroit eſtre?

CLEANDRE.

A moins que de la voir, je ne puis la connoiſtre.

DORANTE.

Pour un ſi bon amy je n'ay point de ſecret.
Voyez, connoiſſez-vous les traits de ce portrait?

CLEANDRE.

Elle ſemble éveillée, & paſſablement belle,
Mais je ne vous en puis dire aucune Nouvelle,
Et je ne connoy rien à ces traits que je voy.
Je vay vous préparer une chambre chez moy.
Adieu.

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque Adieu marque un trouble dans l'ame,
Sans doute il la connoit.

CLITON.

C'eſt peut eſtre ſa femme?

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Ouy, c'eſt ſans doute elle qui vous écrit,
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voila de vos ſecrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dy de mes imprudences.
Mais ſeroit-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un ſecret avec extréme adreſſe.
C'eſt ſa femme, vous dis-je, ou du moins ſa Maitreſſe,
Ne l'avez-vous pas veu tout changé de couleur ?

DORANTE.

Je l'ay veu comme atteint d'une vive douleur
Faire de vains efforts pour cacher ſa ſurpriſe.
Son déſordre, Cliton, montre ce qu'il déguiſe,
Il a pris un prétexte à ſortir promptement,
Sans ſe donner loiſir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qn'il ſera dangereux rencontrer ſa colére,
Il va tout renverſer, ſi l'on le laiſſe faire,
Et je vous tiens pour mort, ſi ſa fureur ſe croit;
Mais ſur tout ſes valets peuvent bien marcher droit,
Malheureux le prémier qui faſchera ſon maiſtre,
Pour autres cent Louys je ne voudrois pas l'eſtre.

DORANTE.

La choſe eſt ſans reméde, en ſoit ce qui pourra,
S'il fait tant le mauvais, peut-eſtre on le verra.
Ce n'eſt pas qu'après tout, Cliton, ſi c'eſt ſa femme,
Je ne ſçache étouffer cette naiſſante flame,
Ce ſeroit luy préter un fort mauvais ſecours,
Que luy ravir l'honneur en conſervant ſes jours,
D'une belle action j'en ferois une noire,
J'en ay fait mon amy, je prens part à ſa gloire,
Et je ne voudrois pas qu'on pûſt me reprocher
De ſervir un brave homme au prix d'un bien ſi cher.

CLITON.

Et s'il eſt ſon Amant?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfére,
Ce que j'ay fait pour luy vaut bien qu'il me défére:
Sinon, il a du cœur, il en ſçait bien les loix,
Et je ſuis réſolu de défendre ſon chois.
Tandis pour un moment treſve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma reſverie.

Il prend le portrait de Méliſſe.

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'eſpérer,
Je ne fais que me figurer

Que tu te plains à cette belle,
Que tu luy dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle
Si-toſt que je t'eus poſſédé.

Garde mieux le ſecret que moy,
Daigne en ma faveur te contraindre,
Si j'ay pû te manquer de foy,
C'eſt m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colére en me puniſſant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toy retombent les vengeances...

CLITON *luy oſtant le portrait.*

Vous ne dites, Monſieur, que des extravagances,
Et parlez juſtement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendray ce portrait mieux que vous,
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et luy faire des vœux plus courts & plus commodes.

Adorable & riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles;
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes piſtolles;
Sçache un peu mieux les partager,
Et ſi tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouys,
Garde pour toy les confitures,
Et nous accable de Louys.

Voila parler en homme.

DORANTE.

Arréte tes ſaillies,
Ou va du moins ailleurs debiter tes folies,
Je ne ſuis pas toûjours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne ſuis jamais d'humeur à vous flater,
Je ne vous puis ſouffrir de dire une ſottiſe,
Par un double intéreſt je prens cette franchiſe :
L'un, vous étes mon maiſtre, & j'en rougis pour vous,
L'autre, c'eſt mon talent, & j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'eſt là ton talent, ma faute eſt ſans éxemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le voſtre eſt aſſez ample,
Et puisque enfin le Ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne ments point devant voſtre Excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance,
N'entreprenez ſur moy, non plus que moy ſur vous.

DORANTE.

Tay-toy, le Ciel m'envoye un entretien plus doux,
L'Ambaſſade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t'elle?

DORANTE.

Maraut, veux-tu toûjours quelque douceur nouvelle?

CLITON.

Non pas, mais le paſſé m'a rendu curieux,
Je luy regarde aux mains, un peu plûtoſt qu'aux yeux

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, *déguiſée en ſervante, cachant ſon viſage ſous une coiffe*, CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

Montre ton paſſe-port. Quoy! tu viens les mains vui
Ainſi détruit le temps les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour réduit tout voſtre heur, & le mie
Des Louys aux douceurs, & des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportay tantoſt, à preſent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LYSE.

Ce portrait, que je veux qu'on me re

DORANTE.

As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit ?

LYSE.

J'améne icy ma ſœur parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite,
Demandez-luy, Monſieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoy, ta maîtreſſe ſçait que tu me l'as laiſſé ?

LYSE.

Elle s'en eſt doutée, & je l'ay confeſſé.

DORANTE.

Elle s'en eſt donc miſe en colére ?

LYSE.

Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le rapporte :
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Je ne ſçais dès ce ſoir, Monſieur, que devenir,
Ma fortune eſt perduë, & dix ans de ſervice.

DORANTE.

Ecoute, il n'eſt pour toy choſe que je ne fiſſe,
Si je te nuis icy, c'eſt avec grand regret,
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye,

Que rien n'approcheroit de mon raviſſement,
Si je le poſſédois de ſon conſentement;
Qu'il eſt l'unique bien où mon espoir ſe fonde,
Qu'il eſt le ſeul treſor qui me ſoit cher au Monde:
Et quant à ta fortune, il eſt en mon pouvoir
De la faire monter par-de-là ton espoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ny de vos recompenſes.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le doy.

CLITON.

Tu l'offences,
Mais voulez-vous, Monſieur, me croire, & vous ven
Rendez-luy ſon portrait, pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme! il y connoit fineſſe.
C'eſt donc ainſi, Monſieur, que vous tenez promeſſe:
Mais puisqu'auprès de vous j'ay ſi peu de crédit,
Demandez à ma ſœur ce qu'elle m'en a dit,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que j'ay tant l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta ſœur ſera plus obligeante:

Mais ſi ce grand couroux luy donne autant d'effroy,
Je feray tout autant pour elle, que pour toy.

LYSE.

N'importe, parlez-luy, du moins vous ſçaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ay pris voſtre querelle.

DORANTE *à Méliſſe.*

Son ordre eſt-il ſi rude?

MELISSE.

Il eſt aſſez exprès,
Mais ſans mentir ma ſœur vous preſſe un peu de près,
Quoy qu'elle ait commandé, la choſe a deux viſages.

CLITON.

Comme toutes les deux joüent leurs perſonnages!

MELISSE.

Souvent tout cét effort à r'avoir un portrait
N'eſt que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'eſt peut eſtre après tout le deſſein de Madame,
Ma ſœur, non plus que moy, ne lit pas dans ſon ame.
En ces occaſions il fait bon hazarder,
Et de force, ou de gré, je ſçaurois le garder.
Si vous l'aimez, Monſieur, croyez qu'en ſon courage
Elle vous aime aſſez, pour vous laiſſer ce gage;
Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur,
Puisqu'avant ce portrait on aura voſtre cœur,
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange,
Si je ne luy faiſois accepter cette échange.

Je l'entreprens pour vous, & vous répondray bien
Qu'elle aimera ce gage, autant comme le ſien.

DORANTE.

O Ciel ! & de quel nom faut-il que je te nomme ?

CLITON.

Ainſi ſont deux ſoldats qui ſont chez le bon-homme;
Quand l'un veut tout tüer, l'autre rabat les coups,
L'un jure comme un Diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaiſe à tout voſtre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MELISSE.

Que dit cét inſolent ?

DORANTE.

C'eſt un fou qui me ſert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE *à Cliton.*

Tay-toy, ta ſottiſe me perd ;

à Méliſſe.

Je ſuivray ton conſeil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec ſa complaiſance à flater voſtre envie,

Dans le cœur de Madame elle croit pénétrer,
Mais ſon front en rougit, & n'oſe ſe montrer.

MELISSE *ſe découvrant.*

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voye,
D'où luy vient ce conſeil qui luy rend tant de joye.

DORANTE.

Mes yeux, que voy-je? où ſuis-je? étes-vous des flateurs?
Si le portrait dit vray, les habits ſont menteurs,
Madame, c'eſt ainſi que vous ſçavez ſurprendre!

MELISSE.

C'eſt ainſi que je taſche à ne me point méprendre,
A voir ſi vous m'aimez, & ſçavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait eſt à vous, vous l'avez ſçeu défendre,
Et de plus ſur mon cœur vous pouvez tout prétendre,
Mais par quelque motif que vous l'euſſiez rendu,
L'un & l'autre à jamais étoit pour vous perdu.
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'euſſiez de moy jamais veu que l'image.
Voila le vray ſujet de mon déguiſement.
Pour ne rien hazarder, j'ay pris ce vétement,
Pour entrer ſans ſoupçon, pour en ſortir de meſme,
Et ne me point montrer, qu'ayant veu ſi l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, & pour vous repliquer,
Je perds la liberté meſme de m'expliquer.

Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne ſçais ſi je dors, je ne ſçais ſi je veille,
Je ne ſçais ſi je vis, & je ſçais toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous doy,
Que tous mes jours uſez à vous rendre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous offert en ſacrifice,
Que tout mon cœur bruſlé d'amour pour vos appas,
Envers voſtre beauté ne m'acquiteroient pas.

MELISSE.

Sçachez, pour arréter ce discours qui me flate,
Que je n'ay pû moins faire à moins que d'eſtre ingrate,
Vous avez fait pour moy plus que vous ne ſçavez,
Et je vous doy bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour. A preſent je vous quitte,
Et malgré mon amour je romps cette viſite,
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi ;
Je crains à tous momens qu'on me ſurprenne icy,
Encor que déguiſée, on pourroit me connoiſtre.
Je vous puis cette nuit parler par ma feneſtre,
Du moins ſi le Concierge eſt homme à conſentir
A force de preſens, que vous puiſſiez ſortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de ſa ſorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où doy-je vous chercher ?

MELISSE.

Ayant ſçeu la maiſon
Vous pourriez aiſement vous informer du nom,

Encor un jour, ou deux, il me faut vous le taire;
Mais vous n'étes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque ſignal pour plus certaine adreſſe.

LYSE.

Un linge ſervira de marque plus expreſſe,
J'en prendray ſoin.

MELISSE.

On ouvre & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, Monſieur...

Elles abaiſſent toutes deux leurs coiffes.

DORANTE.

Je ſçais bien mon devoir,
Sur ma discrétion prenez toute aſſeurance.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, noſtre bonheur paſſe noſtre espérance.
Vous avez compagnie! Ah, voyons, s'il vous plaiſt.

DORANTE.

Laiſſez-les s'échaper, je vous diray qui c'eſt.
Ce n'eſt qu'une Lingére, allant en Italie
Je la vis en paſſant, & la trouvay jolie,
Nous fiſmes connoiſſance, & me ſçachant icy,
Comme vous le voyez elle en a pris ſoucy.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'aſſez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-cy pour le moins n'eſt pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous ſemble belle, à ce conte?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en ſuis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous ſervir?

PHILISTE.

Je ſuis trop mal adroit pour un ſi noble roolle.

DORANTE.

Vous n'avez ſeulement qu'à dire une parolle.

PHILISTE.

Qu'une?

DORANTE.

Non, cette nuit j'ay promis de la voir,
Seur que vous obtiendrez mon congé pour ce ſoir,
Le Concierge eſt à vous.

PHILISTE.

C'eſt une affaire faite.

DORANTE.

Quoy, vous me refuſez un mot que je ſouhaite?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire en eſt déja donné,
Et voſtre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté voſtre histoire,
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas,
Ils vous ont veu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence;
Ils ont veu tout cela de ſur une éminence,
Et n'ont connu perſonne, étant trop éloignez.
Voila, quoy qu'il en ſoit, tous nos procès gagnez,
Et plûtoſt de beaucoup que je n'oſois prétendre.
Je n'ay point perdu temps, & les ay fait entendre,
Si bien que ſans chercher d'autre éclairciſſement
Vos Juges m'ont promis voſtre élargiſſement.
Mais quoy qu'il ſoit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je ſeray la voſtre.

Ce ſont formalitez que pour vous dégager
Les Juges, diſent-ils, ſont tenus d'éxiger,
Mais ſans doute ils en font ainſi que bon leur ſemble.
Tandis ce ſoir chez moy nous ſouperons enſemble,
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loiſir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir voſtre Lingére.
Ils m'ont dit toutefois qu'il ſeroit néceſſaire
De coucher pour la forme un moment en priſon,
Et m'en ont ſur le champ rendu quelque raiſon ;
Mais c'eſt ſi peu mon jeu que de telles matiéres,
Que j'en perds auſſi-toſt les plus belles lumiéres.
Vous ſortirez demain, il n'eſt rien de plus vray,
C'eſt tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en ſçais.

DORANTE.

Que ne vous doy-je point pour de ſi bons offices?

PHILISTE.

Amy, ce ne ſont-là que de petits ſervices,
Je voudrois pouvoir mieux, tout me ſeroit fort doux.
Je vay chercher du monde à ſouper avec vous.
Adieu, je vous attens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE.

Tu ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle eſt belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te ſemble belle?

CLITON.

Et ſi parfaitement,
Que j'en ſuis meſme encor dans le raviſſement,
Encor dans mon esprit je la vois & l'admire,
Et je n'ay ſçeu depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je ſuis ravy de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah, pleuſt à Dieu, Monſieur, que ce fuſt la ſervante!
Vous verriez comme quoy je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cét amour la force du Destin.

CLITON.

J'admire bien plûtoſt voſtre adreſſe ordinaire,
Qui change en un moment cette Dame en Lingére.

DORANTE.

C'étoit néceſſité dans cette occaſion,

De crainte que Philiſte euſt quelque viſion,
S'en formaſt quelque idée, & la pûſt reconnoiſtre.

CLITON.

Cette Métamorphoſe eſt de vos coups de maiſtre,
Je n'en parleray plus, Monſieur, que cette fois,
Mais en un demy-jour contez déja pour trois,
Un coupable honneſte homme, un portrait, une Dame,
A ſon prémier métier rendent ſoudain voſtre ame;
Et vous ſçavez mentir par généroſité,
Par adreſſe d'amour, & par neceſſité.
Quelle converſion!

DORANTE.

Tu fais bien le ſévére.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurois trop à conter.

DORANTE.

Conſerver un ſecret,
Ce n'eſt pas tant mentir, qu'eſtre amoureux discret,
L'honneur d'une Maîtreſſe aiſément y diſpoſe.

CLITON.

Ce n'eſt qu'autre prétexte, & non pas autre choſe.
Croyez-moy, vous mourrez, Monſieur, dans voſtre peau,
Et vous mériterez cét illustre tombeau,
Cette digne oraiſon que n'aguére j'ay faite:
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la répéte.

DORANTE.

Pour de pareils ſecrets peut-on s'en garantir?
Et toy-meſme à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occaſion convie, aide, engage, dispenſe,
Et pour ſervir un autre, on ment ſans qu'on y penſe.

CLITON.

Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y moy bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, & ne jurons de rien.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MELISSE.

J'en tremble encor de peur, & n'en ſuis pas remiſe.

LYSE.

Auſſi-bien comme vous je penſois eſtre priſe.

MELISSE.

Non, Philiſte n'eſt fait que pour m'incommoder,
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il eſt heure ſi tard de faire une viſite.

LYSE.

Un amy véritable à toute heure s'acquite,
Mais un Amant faſcheux, ſoit de jour, ſoit de nuit,
Toûjours à contre-temps à nos yeux ſe produit,
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,

Il ne manque jamais d'occaſion contraire,
Tant ſon mauvais destin ſemble prendre de ſoins
A meſler ſa preſence, où l'on la veut le moins!

MELISSE.

Quel deſordre euſt-ce été, Lyſe, s'il m'euſt connuë?

LYSE.

Il vous auroit donné fort avant dans la veuë.

MELISSE.

Quel bruit, & quel éclat n'euſt poînt fait ſon couroux?

LYSE.

Il euſt été peut eſtre auſſi honteux que vous.
Un homme un peu content, & qui s'en fait accroire
Se voyant mépriſé, rabat bien de ſa gloire,
Et ſurpris qu'il en eſt en telle occaſion,
Toute ſa vanité tourne en confuſion.
Quand il a de l'esprit il ſçait rendre le change,
Loin de s'en émouvoir en raillant il ſe venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en faſcher;
Tant qu'il peut il témoigne une ame indifferente.
Quoy qu'il en ſoit enfin vous avez veu Dorante,
Et fort adroitement je vous ay miſe en jeu.

MELISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir ſon feu.

LYSE.

Et bien, mais que vous ſemble encor du perſonnage?
Vous en ay-je trop dit?

MELISSE.

J'en ay veu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé?

MELISSE.

Je n'ay qu'un déplaiſir d'avoir ſi peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez?

MELISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime?

MELISSE.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extrém

LYSE.

Une prémiére veuë, un moment d'entretien
Vous fait ainſi tout croire & ne douter de rien!

MELISSE.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autr

Lyſe, c'eſt un accord bien-toſt fait que le noſtre,
Sa main entre les cœurs par un ſecret pouvoir
Séme l'intelligence avant que de ſe voir;
Il prépare ſi bien l'Amant & la Maîtreſſe
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intéreſſe,
On s'estime, on ſe cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit perſüade aiſément,
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foy ſemble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup,
Et dequoy qu'à l'envy tous les deux nous instruiſent,
Le cœur en entend plus, que tous les deux n'en diſent.

LYSE.

Si, comme dit Sylvandre, une ame en ſe formant,
Ou descendant du Ciel, prend d'une autre l'Aimant,
La ſienne a pris le voſtre, & vous a rencontrée.

MELISSE.

Quoy, tu lis les Romans?

LYSE.

Je puis bien lire Astrée,
Je ſuis de ſon village, & j'ay de bons garands
Qu'elle & ſon Céladon étoient de nos parens.

MELISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LYSE.

Ce vieux ſaule, Madame,

Où chacun d'eux cachoit ſes lettres & ſa flame,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin,
Du pré de mon grand pére il fait encor le coin,
Et l'on m'a dit que c'eſt un infaillible ſigne
Que d'un ſi rare Hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MELISSE.

De vray c'eſt un grand poin

LYSE.

Aurois-je tant d'esprit ſi cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adreſſe à faire vos meſſages,
A joüer avec vous de ſi bons perſonnages,
Ce tréſor de lumiére, & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ay d'eux hérité?

MELISSE.

Tu le diſois tantoſt chacun a ſa folie,
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLEANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec ce priſonnier,
Ma ſœur...

MELISSE.

Avec Dorante? Avec ce Cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait?

CLEANDRE.

Un coup dont tu ſeras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette laſcheté je puiſſe conſentir!

CLEANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le preſumez pas, quelque eſpoir qui vous flate,
Si vous êtes ingrat, je ne puis eſtre ingrate.

CLEANDRE.

Tu ſembles t'en faſcher!

MELISSE.

Je m'en faſche pour vous:
D'un mot il peut vous perdre, & je crains ſon couroux.

CLEANDRE.

Il eſt trop généreux, & d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle eſt, n'eſt pas ſi criminelle.
Ecoute. Nous parlions des Dames de Lyon.
Elles ſont aſſez mal en ſon opinion;

Il confeſſe de vray qu'il a peu veu la ville,
Mais il ſe l'imagine en beautez fort ſtérile,
Et ne peut ſe réſoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait dequoy captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du païs j'en nomme trois ou quatre,
Mais à moins que de voir, il n'en veut rien rabatre,
Et comme il ne le peut étant dans la priſon,
J'ay creu par un portrait le mettre à la raiſon,
Et ſans chercher plus loin ces beautez qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le déniras-tu, ma ſœur, pour un moment?

MELISSE.

Vous me joüez, mon frére, aſſez accortement,
La querelle eſt adroite, & bien imaginée.

CLEANDRE.

Non, je m'en ſuis vanté, ma parole eſt donnée.

MELISSE.

S'il faut ruſer icy, j'en ſçais autant que vous,
Et vous ſerez bien fin, ſi je ne romps vos coups.
Vous penſez me ſurprendre, & je n'en fais que rire:
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLEANDRE.

Et bien, je viens de voir ton portrait en ſes mains.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui vous faſche?

CLEANDRE.

Et c'eſt dont je me plains.

MELISSE.

J'ay creu vous obliger & l'ay fait pour vous plaire.
Voſtre ordre étoit exprès.

CLEANDRE.

Quoy? je te l'ay fait faire?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit, *ſous ces déguiſemens*
Ajoûte à ton argent perles, & diamants?
Ce ſont vos propres mots, & vous en étes cauſe.

CLEANDRE.

Et quoy? de ce portrait diſent-ils quelque choſe?

MELISSE.

Puisqu'il eſt enrichy de quatre diamants,
N'eſt-ce pas obéïr à vos commandemens?

CLEANDRE.

C'eſt fort bien expliquer le ſens de mes priéres;
Mais, ma ſœur, ces faveurs ſont un peu ſinguliéres,
Qui donne le portrait promet l'original.

MELISSE.

C'eſt encore voſtre ordre, ou je m'y connoy mal.

Ne m'avez-vous pas dit, *pren ſoucy de me plaire,*
Et voy ce que tu dois à qui te ſauve un frére?
Puisque vous luy devez, & la vie, & l'honneur,
Pour vous en revancher, doy-je moins que mon cœur.
Et doutez-vous encor à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquiter je me donne moy-meſme?

CLEANDRE.

Certes, pour m'obéïr avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand ſoin de bien payer mes debtes;
Non que mes volontez en ſoient mal ſatisfaites,
Loin d'éteindre ce feu je voudrois l'allumer,
Qu'il euſt dequoy vous plaire, & vouluſt vous aimer.
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau frére,
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire,
Et c'eſt à ce deſſein qu'au ſortir de priſon
Je viens de l'obliger à prendre la maiſon,
Afin que l'entretien produiſe quelques flames
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous ſçavez trouver des chemins plus aiſez;
Sans ſçavoir s'il vous plaiſt, ny ſi vous luy plaiſez,
Vous penſez l'engager en luy donnant ces gages,
Et luy donnez ſur vous de trop grands avantages.
Que ſera-ce, ma ſœur, ſi quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez?
Si quelque averſion vous prend pour ſon viſage?
Si le voſtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait donné legérement
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MELISSE.

Sans jamais l'avoir veu, je connoy ſon courage :
Qu'importe après cela quel en ſoit le viſage?
Tout le reſte m'en plaiſt, ſi le cœur en eſt haut,
Et ſi l'ame eſt parfaite, il n'a point de defaut.
Ajoûtez que vous-meſme après voſtre avanture
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connoiſtre mieux,
Je m'en rapporte à vous, & choiſis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimeray, mon frére,
Et ſi ces foibles traits n'ont point dequoy luy plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en apprehendez rien,
Puisqu'il eſt généreux, il en uſera bien.

CLEANDRE.

Quoy qu'il en ſoit, ma ſœur, ſoyez plus retenuë
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa veuë,
Voſtre amour me ravit, je veux le couronner,
Mais ſouffrez qu'il ſe donne, avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoyez point en peine,
Adieu, je vais une heure entretenir Climéne.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voila défaite & quitte à bon marché.
Encor eſt-il traitable, alors qu'il eſt faſché,

Sa colére a pour vous une douce méthode,
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incommode.

MELISSE.

Auſſi qu'ay-je commis pour en donner ſujet?
Me ranger à ſon chois, ſans ſçavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obéïr par avance,
Sont-ce, Lyſe, envers luy des crimes d'importance?

LYSE.

Obéïr par avance, eſt un jeu dèlicat,
Dont tout autre que luy feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel Amant dont vous faites voſtre ame,
Avec un grand ſecret ménage voſtre flame :
Devoit-il expoſer ce portrait à ſes yeux?
Je le tiens indiscret.

MELISSE.

Il n'eſt que curieux,
Et ne montreroit pas ſi grande impatience,
S'il me conſidéroit avec indifférence.
Outre qu'un tel ſecret peut ſouffrir un amy.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connoit à demy!

MELISSE.

Mon frére luy doit tant qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un amy tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuſe tout dans un cœur enflamé,
Et tout crime eſt léger, dont l'autheur eſt aimé,
Je ſerois plus ſévére, & tiens qu'à juste tître
Vous luy pouvez tantoſt en faire un bon chapitre.

MELISSE.

Ne querellons perſonne, & puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échape!

MELISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Je poſſéde ſon cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en debats ſuperflus.
Quelquefois en amour trop de fineſſe abuſe.
S'excuſera-t'il mieux, que mon feu ne l'excuſe?
Allons, allons l'attendre, & ſans en murmurer,
Ne penſons qu'aux moyens de nous en aſſeurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connoiſtre?

MELISSE.

Ouy, s'il ſçait de mon frére
Ce que jusqu'à preſent j'avois voulu luy taire,
Sinon, quand il viendra prendre ſon logement,
Il ſe verra ſurpris plus agreablement.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor! cette cérémonie
D'entre les vrais amis, devroit eſtre bannie.

PHILISTE.

Jusques en Belle-cour je vous ay reconduit
Pour voir une Maîtreſſe en faveur de la nuit.
Le temps eſt aſſez doux, & je la voy paroiſtre
En de ſemblables nuits ſouvent à la feneſtre,
J'attendray le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laiſſe aller voir voſtre Lingére. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laiſſe icy, de nuit, ſans compagnie?

PHILISTE.

C'eſt faire à voſtre tour trop de cérémonie,
Peut-eſtre qu'à Paris j'aurois beſoin de vous,
Mais je ne crains icy, ny rivaux, ny Filoux.

DORANTE.

Amy, pour des rivaux, chaque jour en fait naiſtre,

Vous en pouvez avoir, & ne les pas connoiſtre.
Ce n'eſt pas que je veuille entrer dans vos ſecrets,
Mais nous nous tiendrons loin, en confidens discrets.
J'ay du loiſir aſſez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous preſſe,
Vous ſçaurez mon ſecret touchant cette Maîtreſſe.
Elle demeure, amy, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout ſe prépare mal à cét échantillon.

DORANTE.

Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle eſt belle?

PHILISTE.

Aſſez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne çaurois encor, s'il faut tout avoüer,

Ny m'en plaindre beaucoup, ny beaucoup m'en loüer.
Son accueil n'eſt pour moy, ny trop doux, ny trop rude,
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude,
Et je la voy toûjours dedans un certain point,
Qui ne me chaſſe pas, & ne l'engage point,
Mais je me trompe fort, ou ſa feneſtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moy-meſme, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, approchez-vous, mais ſans ſuivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas,
Vous jugerez quel fruit je puis eſpérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire icy la ſentinelle.

DORANTE *parlant à Cliton, après que Philiste s'eſt éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'eſt-ce que je voy?
Cliton, ſans doute il aime en meſme lieu que moy,
O Ciel! que mon bonheur eſt de peu de durée.

CLITON.

S'il prend l'occaſion qui vous eſt préparée,
Vous pouvez disputer avec voſtre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confuſion, & de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez préter l'oreille aux discours de la Dame,
Au bruit que je feray prenez bien voſtre temps,
Et nous luy donnerons de jolis paſſe-temps.

Dorante va auprès de Philiste.

SCENE V.

MELISSE, LYSE *à la feneſtre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MELISSE.

Eſt-ce vous?

PHILISTE.

Ouy, Madame.

MELISSE.

Ah! que j'en ſuis ravie!
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie!
Certes je n'oſois plus espérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerois-je à venir, où j'ay laiſſé mon cœur?

MELISSE.

Qu'ainſi je ſois aimée, & que de vous j'obtienne
Une amour ſi parfaite, & pareille à la mienne!

PHILISTE.

Ah! s'il en eſt beſoin, j'en jure, & par vos yeux.

MELISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en perſüade mieux,
Et ſans autre ſerment cette ſeule viſite
M'aſſeure d'un bonheur qui paſſe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MELISSE.

J'oy du bruit.

CLITON.

A la force, au ſecours.

PHILISTE.

C'eſt quelqu'un qu'on maltraite, excuſez ſi j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toûjours derrière le théatre.*

On m'égorge, on me tuë.
Au meurtre.

PHILISTE.

Il eſt déja dans la prochaine ruë.

DORANTE.

C'eſt Cliton, retournez, il ſuffira de moy.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

Ils ſortent tous deux.

MELISSE.

Je meurs d'effroy.

CLITON *derriére le théatre.*

Je ſuis mort.

MELISSE.

Un rival luy fait cette ſurpriſe.

LYSE.

C'eſt plûtoſt quelque yvrogne, ou quelqu'autre ſottiſe
Qui ne méritoit pas rompre voſtre entretien.

MELISSE.

Tu flates mes deſirs.

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'eſt rien.
Des marauts dont le vin embrouilloit la cervelle

Vuidoient à coups de poin une vieille querelle,
Ils étoient trois contre un, & le pauvre batu
A crier de la ſorte éxerçoit ſa vertu.

bas.

Si Cliton m'entendoit, il conteroit pour quatre.

MELISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combatre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MELISSE.

Je mourois de frayeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiſte eſt heureux! qu'il doit aimer la vie!

MELISSE.

Vous n'avez pas ſujet de luy porter envie.

DORANTE.

Vous luy parliez n'aguére en termes aſſez doux.

MELISSE.

Je penſe d'aujourd'huy n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne luy parliez pas avant tout ce vacarme?

Vous ne luy difiez pas que ſon amour vous charme?
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MELISSE.

J'ay tenu ce discours, mais j'ay crû vous parler.
N'étes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Ouy, je le ſuis, Madame,
Le malheureux témoin de voſtre peu de flame.
Ce qu'un moment fit naiſtre un autre l'a détruit,
Et l'ouvrage d'un jour ſe perd en une nuit.

MELISSE.

L'erreur n'eſt pas un crime, & voſtre aimable idée
Régnant ſur mon esprit m'a ſi bien poſſédée,
Que dans ce cher objet le ſien s'eſt confondu,
Et lors qu'il m'a parlé je vous ay répondu.
En ſa place tout autre euſt paſſé pour vous-meſme.
Vous verrez par la ſuite à quel point je vous aime;
Pardonnez cependant à mes esprits déçeus,
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçeus,
Ou ſi manque d'amour voſtre ſoupçon perſiste...

DORANTE.

N'en parlons plus de grace, & parlons de Philiste,
Il vous ſert, & la nuit me l'a trop découvert.

MELISSE.

Dites qu'il m'importune & non pas qu'il me ſert,
N'en craignez rien, Adieu, j'ay peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois eſtre élargy.

MELISSE.

Je vous feray ſçavoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut ſi-toſt apprendre ces Nouvelles?

MELISSE.

Et ne ſçavez-vous pas que l'Amour a des aiſles?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce Cavalier.

MELISSE.

Non, je ſçais tout cela d'un Esprit familier.
Soyez moins curieux, plus ſecret, plus modeste,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reſte.

DORANTE *ſeul.*

Comme elle eſt ma Maîtreſſe, elle m'a fait leçon,
Et d'un ſoupçon je tombe en un autre ſoupçon,
Lors que je crains Cléandre, un amy me traverſe,
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je croy l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, vous m'avez toſt quitté.

DORANTE.

Sçachant fort peu la Ville & dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ay tout perdu de veuë,
Et m'étant égaré dès la prémiére ruë,
Comme je ſçais un peu ce que c'eſt que l'amour,
J'ay crû qu'il vous falloit attendre en Belle-cour;
Mais je n'ay plus trouvé perſonne à la feneſtre.
Dites-moy cependant, qui maſſacroit ce traiſtre?
Qui le faiſoit crier?

PHILISTE.

A quelques mille pas
Je l'ay rencontré ſeul tombé ſur des plaſtras.

DORANTE.

Maraut, ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le Peuple aime fort les Laquais,

Et leur donne ſouvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantoſt en ſentinelle
Ont laiſſé choir ſur moy leur haine naturelle,
Et ſi-toſt qu'ils ont veu mon habit rouge & vert...

DORANTE.

Quand il eſt nuit ſans Lune, & qu'il fait temps couve
Connoit-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portoient ſous le bras une lanterne ſourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traiſnoient à l'eau,
Mais ſentant du ſecours ils ont craint pour leur peau.
Et joüant des talons tous deux en gens habiles
Ils m'ont fait trébucher ſur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poin, & de pié,
Que je croy tout au moins en eſtre estropié.
Puiſſay-je voir bien-toſt la canaille noyée.

PHILISTE.

Si j'euſſe pû les joindre, ils me l'euſſent payée,
L'heureuſe occaſion, dont je n'ay pû joüir,
Et que cette ſottiſe a fait évanoüir.
Vous en étes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais eſtre plus favorable,
Jamais je n'en reçeus d'accueil ſi gracieux;
Mais j'ay bien-toſt perdu ces momens précieux.
Adieu, je prendray ſoin demain de voſtre affaire,
Il eſt ſaiſon pour vous de voir voſtre Lingére,
Puiſſiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaiſir plus ſolide & plus long que le mien.

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cliton, ſi tu le peux, regarde-moy ſans rire.

CLITON.

J'entends à demy-mot, & ne m'en puis dédire,
J'ay gagné voſtre mal.

DORANTE.

Et bien, l'occaſion?

CLITON.

Elle fait le menteur, ainſi que le larron;
Mais ſi j'en ay donné, c'eſt pour voſtre ſervice.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cét artifice.

CLITON.

Si je ne fuſſe cheu, je l'euſſe mené loin;
Mais ſur tout j'ay trouvé la lanterne au beſoin,
Et ſans ce prompt ſecours voſtre feinte importune
M'euſt bien embaraſſé de voſtre nuit ſans Lune.

Sçachez une autre fois que ces difficultez
Ne ſe propoſent point qu'entre gens concertez.

DORANTE.

Pour le mieux ébloüir je faiſois le ſévére,

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gaſter le myſtére.
Dites-moy cependant, étes-vous ſatisfait ?

DORANTE.

Autant comme on peut l'eſtre.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiſte ?

DORANTE.

Il ſe tient comblé d'heur, & de gloire,
Mais on l'a pris pour moy dans une nuit ſi noire,
On s'excuſe du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces feneſtres toûjours vous ont porté malheur,
Vous y priſtes jadis Clarice pour Lucréce,

Aujourd'huy meſme erreur trompe cette Maîtreſſe,
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
Sans faire une jalouſe, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ay pas lieu de l'eſtre, & n'en ſors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant ſçavoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter,
Tout eſt perdu pour moy, s'il me va tout conter.
De quel front oſerois-je après ſa confidence
Souffrir que mon amour ſe miſt en évidence?
Après les ſoins qu'il prend de rompre ma priſon,
Aimer en meſme lieu ſemble une trahiſon.
Voyant cette chaleur qui pour moy l'intéreſſe,
Je rougis en ſecret de ſervir ſa Maîtreſſe,
Et croy devoir du moins ignorer ſon amour,
Jusqu'à ce que le mien ait pû paroiſtre au jour.
Déclaré le prémier je l'oblige à ſe taire,
Ou ſi de cette flame il ne ſe peut défaire,
Il ne peut refuſer de s'en remettre au chois
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le defendre
Auſſi-bien contre luy, comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre & luy je n'ay pas meſme droit,
Je dois autant à l'un, comme l'autre me doit,
Et tout homme d'honneur n'eſt qu'en inquiétude,
Pouvant eſtre ſuſpect de quelque ingratitude.
Allons nous repoſer, la nuit & le ſommeil
Nous pourront inſpirer quelque meilleur conſeil.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voicy bien logez, Lyſe, & ſans raillerie
Je ne ſouhaitois pas meilleure hoſtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faiſons,
Et je puis à loiſir te conter mes raiſons.

LYSE.

Tes raiſons, c'eſt à dire, autant d'extravagances.

CLITON.

Tu me connois déja!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penſes.

CLITON.

J'en debite beaucoup.

LYSE.

Tu ſçais les prodiguer.

CLITON.

Mais ſçais-tu que l'amour me fait extravaguer?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moy?

CLITON.

J'en tiens, je le confeſſe.

LYSE.

Autant comme ton maiſtre en tient pour ma maîtreſſe?

CLITON.

Non pas encor ſi fort, mais dès ce meſme instant
Il ne tiendra qu'à toy que je n'en tienne autant,
Tu n'as qu'à l'imiter, pour eſtre autant aimée.

LYSE.

Si ſon ame eſt en feu, la mienne eſt enflamée,
Et je croy jusqu'icy ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vray dire, encor au principal.

LYSE.

Ton ſecret eſt obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre;
Voy quelle eſt ſa méthode, & taſche de la prendre.
Ses attraits tout-puiſſants ont des avant-coureurs,
Encor plus ſouverains à luy gagner les cœurs,
Mon maiſtre ſe rendit à ton prémier meſſage;
Ce n'eſt pas qu'en effet je n'aime ton viſage,
Mais l'amour aujourd'huy dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux, qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'objet aimé voit les ſiennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies,
Pourrois-tu te réſoudre à m'attaquer ainſi?

LYSE.

J'en voudrois eſtre quitte à moins d'un grand-mercy.

CLITON.

Ecoute, je n'ay pas une ame intéreſſée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma penſée.
Aimons-nous but-à-but, ſans ſoupçon, ſans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc ſans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baiſers pour gage?

LYSE.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu les voudras,

Mais pour le bout du doigt ne le demande pas.
Un amour délicat hait ces faveurs groſſiéres,
Et je t'ay bien donné des preuves plus entiéres.
Pourquoy me demander des gages ſuperflus?
Ayant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ay le gouſt fort groſſier en matiére de flame,
Je ſçais que c'eſt beaucoup qu'avoir le cœur, & l'ame,
Mais je ne ſçais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'ame, & du cœur, ſi le reste ne ſuit.

LYSE.

Et quoy, pauvre ignorant, ne ſçais-tu pas encore
Qu'il faut ſuivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaiſant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer c'eſt ce qui ne ſe peut.
Dequoy me guériroient ces gages inviſibles?
Comme j'ay l'esprit lourd, je les veux plus ſenſibles,
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne deſeſpére point,
Chaque choſe a ſon ordre, & tout vient à ſon point,
Peut-eſtre avec le temps nous pourrons-nous connoiſtre
Appren-moy cependant qu'eſt devenu ton maiſtre.

CLITON.

Il eſt avec Philiste allé remercier
Ceux que pour ſon affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je croy qu'il eſt ravy de voir que ſa Maîtreſſe
Eſt la ſœur de Cléandre, & devient ſon hoſteſſe?

CLITON.

Il a raiſon de l'eſtre, & de tout espérer.

LYSE.

Avec toute aſſeurance il peut ſe déclarer,
Autant comme la ſœur, le frére le ſouhaite,
Et s'il l'aime en effet, je tiens la choſe faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime, après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il ſemble toutefois fort triste à ſon retour.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout eſt perdu, Cliton, il faut ployer bagage.

CLITON.

Je fais icy, Monſieur, l'amour de bon courage,
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dy-je, on vous atten

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous ador

DORANTE.

Je le ſçais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennuy qui vous devore

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le Destin m'eſt ſi doux

Que vous avez ſujet d'en eſtre fort jaloux.
Alors qu'on vous careſſe à grands coups de pistolles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage eſt fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Ouy, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyſe, c'eſt tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtreſſe ſurvient, il faut luy dire Adieu.
Puiſſe en ſes belles mains ma douleur immortelle
Laiſſer toute mon ame en prenant congé d'elle.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

MELISSE.

Au bruit de vos ſouſpirs tremblante & ſans couleur
Je viens ſçavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en ſuis le ſujet, ſi j'en ſuis le reméde,
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y céde,
Si je dois, ou vous plaindre, ou me juſtifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais deſtin, qui ſeul me perſécute.

MELISSE.

A ſes injuſtes loix que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'euſt pû fraper.

MELISSE.

Eſt-ce un mal que mes yeux ne puiſſent diſſiper?

DORANTE.

Voſtre amour le fait naiſtre, & vos yeux le redoublent.

MELISSE.

Si je ne puis calmer les ſoucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous ſçaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigriſſez les voulant ſoulager.
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire ſans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MELISSE.

Vous me quittez! ô Ciel! Mais, Lyſe, ſoûtenez,
Je ſens manquer la force à mes ſens étonnez.

DORANTE.

Ne croiſſez point ma playe, elle eſt aſſez ouverte,
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte,
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur, ſans vaincre mes malheurs.
On ne m'arréte pas pour redoubler mes chaiſnes,
On redouble ma flame, on redouble mes peines:
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraſer
Me donnent ſeulement plus de fers à briſer.

MELISSE.

Donc à m'abandonner voſtre ame eſt réſoluë?

DORANTE.

Je céde à la rigueur d'une force abſoluë.

MELISSE.

Voſtre manque d'amour vous y fait conſentir.

DORANTE.

Traitez-moy de volage, & me laiſſez partir,
Vous me ſerez plus douce, en m'étant plus crüelle.
Je ne pars toutefois que pour eſtre fidelle:
A quelques loix par là qu'il me faille obéïr,
Je m'en révolterois, ſi je pouvois trahir.
Sçachez-en le ſujet, & peut eſtre, Madame,
Que vous-meſme avoûrez, en liſant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante, au lieu de l'accuſer,
Que plus il quitte en vous, plus il eſt à priſer,
Et que tant de faveurs deſſus luy répanduës
Sur un indigne objet ne ſont pas descenduës.
Je ne vous redy point combien il m'étoit doux
De vous connoiſtre enfin, & de loger chez vous,
Ny comme avec transport je vous ay rencontrée:
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée:
Par ce dernier bonheur mon bonheur s'eſt détruit,
Ce funeste départ en eſt l'unique fruit,
Et ma bonne fortune à moy-meſme contraire
Me fait perdre la ſœur, par la faveur du frére.
Le cœur enflé d'amour & de raviſſement
J'allois rendre à Philiſte un mot de compliment,
Mais luy tout auſſi-toſt ſans le vouloir entendre,
Cher amy, m'a-t'il dit, *vous logez chez Cléandre,*
Vous aurez veu ſa ſœur, je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez,
En faveur de mes feux parlez à cette belle,
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occaſion quand je vous iray voir.
A ces mots j'ay frémy ſous l'horreur du devoir.

Par ce que je luy doy jugez de ma miſére,
Voyez ce que je puis, & ce que je doy faire!
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'huy,
Ne vous trahit pas moins, s'il vous parle pour luy.
Ainſi pour n'offencer ſon amour, ny le voſtre,
Ainſi pour n'eſtre ingrat, ny vers l'un, ny vers l'autre,
J'oſte de voſtre veuë un Amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir ſans vous trahir tous deux,
Luy, puisqu'à ſon amour j'oppoſe ma preſence,
Vous, puisqu'en ſa faveur je m'impoſe ſilence.

MELISSE.

C'eſt à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plûtoſt c'eſt Philiste à qui vous me donnez?
Voſtre amitié trop ferme, ou voſtre amour trop laſche,
M'oſtant ce qui me plaiſt, me rend ce qui me faſche?
Que c'eſt à contre-temps faire l'Amant discret,
Qu'en ces occaſions conſerver un ſecret!
Il falloit découvrir... Mais ſimple, je m'abuſe,
Un amour ſi leger euſt mal ſervy d'excuſe,
Un bien acquis ſans peine eſt un treſor en l'air,
Ce qui coûte ſi peu ne vaut pas en parler,
La garde en importune, & la perte en conſole,
Et pour le retenir, c'eſt trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuſe, Madame, & quel remercîment!
Et quel conte euſt-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car luy dire autre choſe,
Luy conter de vos feux la véritable cauſe,

Que je vous ſauve un frére, & qu'il me doit le jour,
Que la reconnoiſſance a produit voſtre amour,
C'étoit mettre en ſa main le destin de Cléandre,
C'étoit trahir ce frére en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conſervé,
C'étoit l'aſſaſſiner après l'avoir ſauvé,
C'étoit deſavoüer ce généreux ſilence
Qu'au péril de mon ſang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualitez qui vous firent m'aimer.

MELISSE.

Hélas, tout ce discours ne ſert qu'à me confondre,
Je n'y puis conſentir, & ne ſçais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adreſſe de vos coups,
Vous parlez pour Philiste, & vous faites pour vous.
Vos Dames de Paris vous r'appellent vers elles,
Nos Provinces pour vous n'en ont point d'aſſez belles:
Si dans voſtre priſon vous avez fait l'Amant,
Je ne vous y ſervois que d'un amuſement.
A peine en ſortez-vous que vous changez de ſtile,
Pour quitter la Maîtreſſe, il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puiſſe à vos yeux
M'écraſer à l'instant la colére des Cieux,
Si j'adore autre objet que celuy de Méliſſe,
Si je conçoy des vœux que pour voſtre ſervice,
Et ſi pour d'autres yeux on m'entend ſouſpirer,

Tant que je pourray voir quelque lieu d'espérer.
Ouy, Madame, ſouffrez que cét amour perſiſte,
Tant que l'Hymen engage, ou Méliſſe, ou Philiſte.
Jusque-là les douceurs de voſtre ſouvenir
Avec un peu d'espoir ſçauront m'entretenir :
J'en jure par vous-meſme, & ne ſuis pas capable
D'un ſerment, ny plus ſaint, ny plus inviolable.
Mais j'offence Philiſte avec un tel ſerment,
Pour guérir vos ſoupçons je nuis à voſtre Amant,
J'effaceray ce crime avec cette priére.
Si vous devez le cœur à qui vous ſauve un frére,
Vous ne devez pas moins au généreux ſecours
Dont tient le jour celuy qui conſerva ſes jours,
Aimez en ma faveur un amy qui vous aime,
Et poſſédez Dorante en un autre luy-meſme.
Adieu, contre vos yeux c'eſt aſſez combatu,
Je ſens à leurs regards chanceler ma vertu,
Et dans le triste état où mon ame eſt réduite
Pour ſauver mon honneur, je n'ay plus que la fuite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, je vous rencontre aſſez heureuſement.
Vous ſortiez ?

DORANTE.

Ouy, je ſors, amy, pour un moment,
Entrez, Méliſſe eſt ſeule, & je pourrois vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire,
Après, ſur le diſcours vous prendrez voſtre temps,
Et nous ſerons ainſi l'un & l'autre contens.
Vous me ſemblez troublé!

DORANTE.

J'ay bien raiſon de l'eſtre.
Adieu.

PHILISTE.

Vous ſouſpirez, & voulez diſparoiſtre!
De Méliſſe, ou de vous, je ſçauray vos malheurs.
Madame, puis-je... O Ciel! elle-meſme eſt en pleurs!
Je ne voy des deux parts que des ſujets d'alarmes!
D'où viennent ſes ſouſpirs, & d'où naiſſent vos larmes
Quel accident vous faſche & le fait retirer?
Qu'ay-je à craindre pour vous, ou qu'ay-je à déplorer?

MELISSE.

Philiſte, il eſt tout vray... Mais retenez Dorante,
Sa preſence au ſecret eſt la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, Madame.

MELISSE.

Il faut tout hazarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MELISSE.

Le Ciel à propos nous l'envoye.

SCENE V.

DORANTE, PHILISTE, CLEANDRE, MELISSE, LYSE, CLITON.

CLEANDRE.

Ma ſœur auriez-vous crû? Vous montrez peu de joye!
En ſi bon entretien qui vous peut attriſter?

MELISSE *à Cléandre.*

J'en contois le ſujet, vous pouvez l'écouter.

à Philiſte.

Vous m'aimez, je l'ay ſçeu, de voſtre propre bouche,
Je l'ay ſçeu de Dorante, & voſtre amour me touche,
Si trop peu, pour vous rendre un amour tout pareil,
Aſſez pour vous donner un fidelle conſeil.

Ne vous obſtinez plus à chérir une ingrate,
J'aime ailleurs, c'eſt en vain qu'un faux eſpoir vous flate,
J'aime, & je ſuis aimée, & mon frére y conſent,
Mon chois eſt auſſi beau, que mon amour puiſſant,
Vous l'auriez fait pour moy ſi vous étiez mon frére,
C'eſt Dorante en un mot qui ſeul a pû me plaire.
Ne me demandez point, ny quelle occaſion,
Ny quel temps entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou ſurpriſe, ou conſtance,
Je ne vous en puis dire aucune circonſtance.
Contentez-vous de voir que mon frére aujourd'huy
L'eſtime & l'aime aſſez, pour le loger chez luy,
Et d'apprendre de moy que mon cœur ſe propoſe
Le change & le tombeau pour une meſme choſe.
Lors que noſtre deſtin nous ſembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place:
Jugez par ce diſcours quel malheur nous menace.
Voila cét accident qui le fait retirer,
Voila ce qui le trouble, & qui me fait pleurer,
Voila ce que je crains, & voila les alarmes
D'où viennent ſes ſouſpirs, & d'où naiſſent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'eſt pas là, Dorante, agir en Cavalier.
Sur ma parole encor vous étes priſonnier,
Voſtre liberté n'eſt qu'une priſon plus large,
Et je réponds de vous, s'il ſurvient quelque charge;
Vous partez cependant, & ſans m'en avertir!
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Allons, je ſuis tout preſt d'y laiſſer une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie,
Mais après le bonheur que je vous ay cédé,
Je méritois peut eſtre un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un amy tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dy mon ſecret, vous me cachez le voſtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon couroux,
Lors que vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime,
Et j'ay le cœur trop bas, pour vous traiter de meſme,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent!
Si vous avez pû naiſtre, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre eſtime,
Malgré noſtre amitié je m'en doy reſſentir,
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

CLEANDRE.

Vous prenez pour mépris ſon trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine aſſeurance
Qu'un amy ſi parfait que vous oſez blaſmer
Vous aime plus que luy, ſans vous moins eſtimer.
Si pour luy voſtre foy ſert aux Juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et ſortant du péril d'en eſtre inquiété,
Remettez-luy, Monſieur, toute ſa liberté,
Ou ſi mon mauvais ſort vous rend inéxorable,

Au lieu de l'innocent, arrétez le coupable.
C'eſt moy qui me ſçeus hier ſauver ſur ſon cheval
Après avoir donné la mort à mon rival,
Ce düel fut l'effet de l'amour de Climéne,
Et Dorante ſans vous ſe fuſt tiré de peine,
Si devant le Prevoſt ſon cœur trop généreux
N'euſt voulu méconnoiſtre un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel ſecret a pû faire,
Et l'amour de la ſœur, & l'amitié du frére,
Ce qu'il a fait pour vous eſt digne de vos ſoins.
Vous luy devez beaucoup, vous ne rendez pas moins,
D'un plus haut ſentiment la vertu n'eſt capable;
Et puiſque ce düel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Eſtre plus obligé, ny plus reconnoiſſant.
Je ne m'oppoſe point à voſtre gratitude,
Et ſi je vous ay mis en quelque inquiétude,
Si d'un ſi prompt départ j'ay paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, & je vay m'expliquer.
On nomme une priſon le nœud de l'Hyménée,
L'Amour meſme a des fers dont l'ame eſt enchaiſnée,
Vous les rompiez pour moy, je n'y puis conſentir,
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Amy, c'eſt là le but qu'avoit voſtre colére?

PHILISTE.

Amy, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLEANDRE.

Comme à luy je vous dois, & la vie, & l'honneur.

MELISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croiſtre mon bonheur.

PHILISTE *à Méliſſe.*

J'ay voulu voir vos pleurs pour mieux voir voſtre flame,
Et la crainte a trahy les ſecrets de voſtre ame;
Mais quittons deſormais des complimens ſi vains.

à Cléandre.

Voſtre ſecret, Monſieur, eſt ſeur entre mes mains,
Recevez-moy pour tiers d'une amitié ſi belle,
Et croyez qu'à l'envy je vous ſeray fidelle.

CLITON *ſeul.*

Ceux qui ſont las debout ſe peuvent aller ſeoir,
Je vous donne en paſſant cét avis, & bon-ſoir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

THEODORE

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGEDIE CHRÉTIENNE.

ACTEURS.

VALENS, Gouverneur d'Antioche.
PLACIDE, Fils de Valens & amoureux de Théodore.
CLEOBULE, Amy de Placide.
DIDYME, Amoureux de Théodore.
PAULIN, Confident de Valens.
LYCANTE, Capitaine d'une cohorte Romaine.
MARCELLE, Femme de Valens.
THEODORE, Princeſſe d'Antioche.
STEPHANIE, Confidente de Marcelle.

La Scéne eſt à Antioche dans le Palais du Gouverneur.

THEODORE

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGEDIE CHRÉTIENNE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLEOBULE,

PLACIDE.

Il eſt vray, Cléobule, & je veux l'avoüer,
La Fortune me flate aſſez pour m'en loüer.
Mon pére eſt Gouverneur de toute la Syrie,
Et comme ſi c'étoit trop peu de flaterie,
Moy-meſme elle m'embraſſe, & vient de me donner,

Tout jeune que je ſuis, l'Egypte à gouverner,
Certes ſi je m'enflois de ces vaines fumées,
Dont on voit à la Cour tant d'ames ſi charmées,
Si l'éclat des grandeurs avoit pû me ravir,
J'aurois dequoy me plaire, & dequoy m'aſſouvir.
Au deſſous des Céſars je ſuis ce qu'on peut eſtre,
A moins que de leur rang le mien ne ſçauroit croiſtre,
Et pour haut qu'on ait mis des tîtres ſi ſacrez,
On y monte ſouvent par de moindres degrez.
Mais ces honneurs pour moy ne ſont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie,
Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois, ce cœur n'eſt point à vendre.
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un gendre,
Ta Flavie à mes yeux fait toûjours meſme horreur.
Ton frére Marcellin peut tout ſur l'Empereur,
Mon pére eſt ton époux, & tu peux ſur ſon ame
Ce que ſur un mary doit pouvoir une femme :
Va plus outre, & par zéle, ou par dextérité
Joins le vouloir des Dieux à leur authorité,
Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colére,
Pour aimer, je n'écoute Empereur, Dieux, ny pére,
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'Empereur, & d'un pére, & des Dieux.

CLEOBULE.

Quoy que pour vous Marcelle ait le nom de maraſtre,
Conſiderez, Seigneur, qu'elle vous idolatre,
Voyez d'un œil plus ſain ce que vous luy devez,

Les biens & les honneurs qu'elle vous a ſauvez.
Quand Dioclétian fut maiſtre de l'Empire...

PLACIDE.

Mon pére étoit perdu, c'eſt ce que tu veux dire,
Si-toſt qu'à ſon party le bonheur eut manqué,
Sa teſte fut proscrite & ſon bien confiſqué,
On vit à Marcellin ſa dépouille donnée :
Il ſçeut la racheter par ce triste Hyménée,
Et forçant ſon grand cœur à ce honteux lien,
Luy-meſme il ſe livra pour rançon de ſon bien.
Deſlors on aſſervit jusques à mon enfance,
De Flavie avec moy l'on conclut l'alliance,
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux.
La Dignité du fils comme celle du pére
Descend du haut pouvoir que luy donne ce frére :
Mais à la regarder de l'œil dont je la voy,
Ce n'eſt qu'un joug pompeux qu'on veut jetter ſur moy.
On éléve chez nous un Troſne pour ſa fille,
On y ſéme l'éclat dont on veut qu'elle brille,
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépoſt des preſens qu'on luy fait.

CLEOBULE.

S'ils ne ſont qu'un dépoſt du bien qu'on luy veut faire,
Vous en étes, Seigneur, mauvais dépoſitaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, & voſtre ame ravie

Luy veut donner ce Troſne élevé pour Flavie,
C'eſt là le fondement de voſtre averſion.

PLACIDE.

Ce n'eſt point un ſecret que cette paſſion,
Flavie au lit malade en meurt de jalouſie,
Et dans l'aſpre dépit dont ſa mére eſt ſaiſie,
Elle tonne, foudroye, & pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'Empereur :
Comme de ſes faveurs, je ry de ſa colére,
Quoy qu'elle ait fait pour moy, quoy qu'elle puiſſe faire
Le paſſé ſur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laiſſe au hazard le ſoin de l'avenir.
Je me plais à braver cét orgueilleux courage,
Chaque jour pour l'aigrir je vay jusqu'à l'outrage;
Son ame impérieuſe, & prompte à fulminer
Ne ſçauroit me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flate alors que je l'offence,
Et quand je l'ay pouſſée à quelque violence,
L'amour de ſa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bien-faits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une crüelle,
Dont la rigueur la venge, & rejettant ma foy,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moy.
Mon ſort des deux coſtez mérite qu'on le plaigne,
L'une me perſécute, & l'autre me dédaigne.
Je hay qui m'idolatre, & j'aime qui me fuit,
Et je pourſuis en vain, ainſi qu'on me pourſuit.
Telle eſt de mon destin la fatale injustice,

Telle eſt la tyrannie enſemble, & le caprice
Du Démon aveuglé, qui ſans discrétion
Verſe l'Antipathie, & l'Inclination,
Mais puisqu'à d'autres yeux je paroy trop aimable,
Que peut voir Théodore en moy de mépriſable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du Gouverneur.

CLEOBULE.

Comme elle je ſuis né, Seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du ſang je luy ſuis aſſez proche,
Je connoy ſon courage, & vous répondray bien
Qu'étant ſourde à vos vœux, elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont voſtre amour l'accuſe
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuſe.
Ce malheureux rival dont vous étes jaloux,
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand meſme ſes feux répondroient à vos flames,
Qu'une amour mutüelle uniroit vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage ſur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle;
Souffrez que ſon parent vous die enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! ſi je puis encor quelque choſe ſur toy,
Ne me dy rien pour elle, & dy-luy tout pour moy.
Dy-luy que je ſuis ſeur des bontez de mon pére,
Ou que s'il ſe rendoit d'une humeur trop ſévére,
L'Egypte où l'on m'envoye eſt un azile ouvert

Pour mettre noſtre flame, & noſtre heur à couvert.
Là ſaiſis d'un rayon des puiſſances ſuprémes
Nous ne recevrons plus de loix, que de nous-meſmes;
Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
Et la mére & la fille enſemble au deſeſpoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempeſtes,
Sans venir jusqu'à nous, crévera ſur leurs teſtes,
Et nous érigerons en cét heureux ſejour
De leur rage impuiſſante un trophée à l'Amour.
Parle, parle pour moy, preſſe, agy, perſüade,
Fay quelque choſe enfin pour mon esprit malade,
Fay-luy voir mon pouvoir, fay-luy voir mon ardeur:
Son dédain eſt peut eſtre un effet de ſa peur,
Et ſi tu luy pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois diſſiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois... Mais je voy Marcelle qui ſurvient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ce mauvais conſeiller toûjours vous entretient?

PLACIDE.

Vous dites vray, Madame, il taſche à me ſurprendre,
Son conſeil eſt mauvais, mais je ſçais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon ſentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le masque, & parlez franchement.
De voſtre Théodore il eſt l'Agent fidelle;
Pour vous mieux engager elle fait la crüelle,
Vous chaſſe en apparence, & pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir?

PLACIDE.

Par ce fidelle Agent elle eſt donc mal ſervie.
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie,
Et ce parent adroit en matiére d'Amour
Agit contre ſon ſang, pour mieux faire ſa cour.
C'eſt, Madame, en effet, le mal qu'il me conſeille,
Mais j'ay le cœur trop bon, pour luy préter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas, pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux ſeroit digne d'un Dieu.

MARCELLE.

Il eſt digne de vous, d'une ame vile & baſſe.

PLACIDE.

Je fais donc ſeulement ce qu'il faut que je faſſe,
Ne blaſmez que Flavie, un cœur ſi bien placé
D'une ame vile, & baſſe eſt trop embaraſſé,
D'un chois qui luy fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui paſſe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance oſez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au deſſous de Flavie ainſi me ravaler,
C'eſt de cette arrogance un mauvais témoignage,
Je ne me puis, Madame, abaiſſer davantage.

MARCELLE.

Voſtre reſpect eſt rare, & fait voir clairement
Que voſtre humeur modeſte aime l'abaiſſement.
Et bien, puiſqu'à preſent j'en ſuis mieux avertie,
Il faudra ſatisfaire à cette modeſtie,
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'oſterez rien puiſque je vous doy tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bien-toſt prendre un ſentiment contr

PLACIDE.

Je n'en changeray point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celuy de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainſi l'ingratitude en ſoy-meſme ſe flate,
Mais je ſçauray punir cette ame trop ingrate,
Et pour mieux abaiſſer vos eſprits ſouflevez
Je vous oſteray plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace eſt obscure, expliquez-la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le ſens de la menace.
Tandis, ſouvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ay fait ce que ſont, & le pére, & le fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien aprés un tel reproche.
Un bien-fait perd ſa grace à le trop publier,
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublirois, ingrat, ſi pour tant de puiſſance
Je recevois de vous quelque reconnoiſſance.

PLACIDE.

Et je m'en ſouviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous doy.

MARCELLE.

Après tant de bien-faits oſay-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne ſont plus bien-faits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE.

S'avoüant redevable, il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à voſtre école,
Puiſqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous diray donc plus, puiſque vous me preſſez,
Nous ne vous devons pas tout ce que vous penſez.

MARCELLE.

Que ſeriez-vous ſans moy?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous ſommes.
Noſtre Empereur eſt juſte, & ſçait choiſir les hommes.
Et mon pére après tout ne ſe trouve qu'au rang
Où l'auroient mis ſans vous ſes vertus & ſon ſang.

MARCELLE.

Ne vous ſouvient-il plus qu'on proscrivit ſa teſte?

PLACIDE.

Par là voſtre artifice en fit voſtre conqueſte.

MARCELLE.

Ainſi de ma faveur vous nommez les effets?

PLACIDE.

Un autre amy peut eſtre auroit bien fait ſa paix,
Et ſi voſtre faveur pour luy s'eſt employée,
Par ſon Hymen, Madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiez,
Et la faveur à part, on ſçait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'inſolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut, pour ſouffrir une offence.

MARCELLE.

Quoy, vous tranchez icy du nouveau Gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je ſoûtiendray l'honneur.

MARCELLE.

Conſidérez donc mieux quelle main vous y porte,
L'Hymen ſeul de Flavie en eſt pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer, qu'acceptant cette loy,
Reprenez voſtre Egypte, & me laiſſez à moy.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus ſon orgueil me brave.

PLACIDE.

Plus je reçoy d'honneurs, moins je dois eſtre eſclave.

MARCELLE.

Conſervez ce grand cœur, vous en aurez beſoin.

PLACIDE.

Je le conſerveray, Madame, avec grand ſoin,
Et voſtre grand pouvoir en chaſſera la vie,
Avant que d'y ſurprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chaſſeray du moins l'ennemy qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet, avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindray de ſi près l'effet à la menace,
Que ſa perte aujourd'huy me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'huy...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux,
M'entendez-vous, Placide? Ouy, j'en jure les Dieux,
Qu'aujourd'huy mon courroux armé contre ſon crime
Au pied de leurs Autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces meſmes Immortels
Que je la vengeray jusque ſur leurs Autels.
Je jure plus encor, que ſi je pouvois croire
Que vous euſſiez deſſein d'une action ſi noire,
Il n'eſt point de reſpect qui pûſt me retenir
D'en punir la penſée, & de vous prévenir,
Et que pour garantir une teſte ſi chére
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon pére.
M'entendez-vous, Madame? Adieu, penſez-y bien,
N'épargnez pas mon ſang, ſi vous verſez le ſien,
Autrement ce beau ſang en fera verſer d'autre,
Et ma fureur n'eſt pas pour ſe borner au voſtre.

SCENE III.

MARCELLE, STEPHANIE.

MARCELLE.

As-tu veu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu veu des mépris plus dignes du cercueil?

Et pourrois-je épargner cette inſolente vie,
Si ſa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le crüel destin prend un ſi triste cours,
Qu'aux jours de ce barbare il attache ſes jours?

STEPHANIE.

Je tremble encor de voir où ſa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colére en devient, & plus juste, & plus forte,
Et l'aveugle fureur dont ſes discours ſont pleins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STEPHANIE.

Après voſtre vengeance apprehendez la ſienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à preſent me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impétüeux
N'eſt qu'un foible avorton d'un cœur preſomptüeux.
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'eſt qu'un effet d'impuiſſance, & de crainte,
Et qui ſi près du mal s'amuſe à menacer,
Veut amollir le coup, qu'il ne peut repouſſer.

STEPHANIE.

Théodore vivante, il craint voſtre colére,
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espére,
Et c'eſt à vous, Madame, à bien conſidérer
Qu'il ceſſera de craindre, en ceſſant d'espérer.

MARCELLE.

Si l'eſpoir fait ſa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre,
Il ceſſera d'aimer auſſi-bien que de craindre:
L'amour va rarement juſque dans un tombeau
S'unir au reſte affreux de l'objet le plus beau.
Hazardons, je ne voy que ce conſeil à prendre,
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre,
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel ſera le ſuccès que tu veux redouter.
Quoy qu'il arrive enfin, de la ſorte outragée,
C'eſt un plaiſir bien doux, que de ſe voir vengée.
Mais dy-moy, ton indice eſt-il bien aſſeuré?

STEPHANIE.

J'en répons ſur ma teſte, & l'ay trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppoſe donc plus à ce moment de joye
Qu'aujourd'huy par ta main le juſte Ciel m'envoye.
Valens vient à propos, & ſur tes bons avis
Je vay forcer le pére à me venger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Juſques à quand, Seigneur, voulez-vous qu'abuſée

Au mépris d'un ingrat je demeure expoſée,
Et qu'un fils arrogant ſous voſtre authorité
Outrage voſtre femme avec impunité?
Sont-ce là les douceurs, ſont-ce là les careſſes,
Qu'en faiſoient à ma fille espérer vos promeſſes,
Et faut-il qu'un amour conçeu par voſtre aveu
Luy coûte enfin la vie, & vous touche ſi peu?

VALENS.

Plûſt aux Dieux que mon ſang euſt dequoy ſatisfaire
Et l'amour de la fille, & l'espoir de la mére,
Et qu'en le répandant je luy pûſſe gagner
Ce cœur dont l'inſolence oſe la dédaigner.
Mais de ſes volontez le Ciel eſt le ſeul maiſtre,
J'ay promis de l'amour, il le doit faire naiſtre,
Si ſon ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je penſe eſtre quitte, y faiſant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire voſtre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'eſt avec ſon orgueil eſtre d'intelligence.
Auſſi-bien que le fils le pére m'eſt ſuspect,
Et vous manquez de foy, comme luy de respect.
Ah! ſi vous déployiez cette haute puiſſance
Que donnent aux parens les droits de la naiſſance...

VALENS.

Si la haine & l'amour luy doivent obéïr,
Déployez-la, Madame, à le faire haïr.
Quel que ſoit le pouvoir d'un pére en ſa famille,

Puis-je plus ſur mon fils, que vous ſur voſtre fille?
Et ſi vous n'en pouvez vaincre la paſſion,
Doy-je plus obtenir ſur tant d'averſion?

MARCELLE.

Elle taſche à ſe vaincre, & ſon cœur y ſuccombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette ſous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter,
Et Placide bien moins ſe pourroit ſurmonter,
Puisque deux paſſions le font eſtre rebelle,
L'amour pour Théodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Oſtez-luy Théodore, & ſon amour dompté,
Vous dompterez ſa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'oſter à Placide il faut qu'elle ſe donne.
Aime-t'elle quelqu'autre?

MARCELLE.

Elle n'aime perſonne,
Mais qu'importe, Seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux.
Ce n'eſt pas ſon Hymen, c'eſt ſa mort que je veux.

VALENS.

Quoy, Madame, abuſer ainſi de ma puiſſance!
A voſtre paſſion immoler l'innocence!
Les Dieux m'en puniroient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impiété leur refuſe l'encens?
Prenez leur intéreſt, Théodore eſt Chrétienne,
C'eſt la cauſe des Dieux, & ce n'eſt plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie...

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le diſſimuler.
Devenez protecteur de cette Secte impie
Que l'Empereur jamais ne creut digne de vie,
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appuy,
Mais ſongez qu'il me reste un frére auprès de luy.

VALENS.

Sans en importuner l'authorité ſupréme,
Si je vous ſuis ſuſpect, n'en croyez que vous-meſme,
Agiſſez en ma place, & faites-la venir;
Quand vous la convaincrez, je ſçauray la punir,
Et vous reconnoiſtrez que dans le fond de l'ame
Je prens comme je doy l'intéreſt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oſeray la mander.
Allez-y, Stéphanie, allez ſans plus tarder,

Stéphanie s'en va & Marcelle continuë à parler à Valens.

Et ſi l'on m'a flatée avec un faux indice,
Je vous iray moy-meſme en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et meſme à Théodore, auſſi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle eſt voſtre promeſſe.

Valens s'en va, & Marcelle continuë.

Il eſt temps que Flavie ait part à l'allegreſſe,
Avec cette espérance allons la ſoulager.
Et vous, Dieux, qu'avec moy j'entreprens de venger,
Agréez ma victime, & pour finir ma peine,
Jettez un peu d'amour où régne tant de haine,
Ou ſi c'eſt trop pour nous qu'il ſouſpire à ſon tour,
Jettez un peu de haine où régne tant d'amour.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CLEOBULE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

Marcelle n'eſt pas loin, & je me perſüade
Que ſon amour l'attache auprès de ſa malade,
Mais je vay l'avertir que vous étes icy.

THEODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le ſoucy,
Et de luy témoigner avec quelle franchiſe
A ſes commandemens vous me voyez ſoûmiſe.

STEPHANIE.

Dans un moment, ou deux vous la verrez venir.

SCENE II.

CLEOBULE, THEODORE.

CLEOBULE.

Tandis permettez-moy de vous entretenir,
Et de blaſmer un peu cette vertu farouche,
Cette inſenſible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naiſſent tant de feux, ſans pouvoir l'enflamer,
Et qui ſemble haïr quiconque l'oſe aimer.
Je veux bien avec vous que deſſous voſtre empire
Toute noſtre jeuneſſe en vain bruſle, & ſouſpire,
J'approuve les mépris que vous rendez à tous,
Le Ciel n'en a point fait qui ſoient dignes de vous;
Mais je ne puis ſouffrir que la grandeur Romaine,
S'abaiſſant à vos pieds, ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces maiſtres de la Terre aux vulgaires Amants.
Quoy qu'une aſpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve ſa gloire à céder au mérite,
Et ſa ſévérité ne luy fait point de loix
Qu'elle n'aime à briſer pour un illustre chois.
Voyez ce qu'eſt Valens, voyez ce qu'eſt Placide,
Voyez ſur quels Etats l'un & l'autre préſide,
Où le père & le fils peuvent un jour régner,
Et ceſſez d'eſtre aveugle, & de le dédaigner.

THEODORE.

Je ne ſuis point aveugle, & voy ce qu'eſt un homme,
Qu'élévent la naiſſance, & la fortune, & Rome;
Je rens ce que je dois à l'éclat de ſon ſang,
J'honore ſon mérite, & reſpecte ſon rang.
Mais vous connoiſſez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'huy l'ambition la touche,
Et qu'une ame inſenſible aux plus ſaintes ardeurs
Céde honteuſement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle eſt ennoblie
Par quelques traits d'amour pouvoit eſtre affoiblie,
Mon cœur plus incapable encor de vanité
Ne feroit point de chois que dans l'égalité,
Et rendant aux grandeurs un reſpect légitime,
J'honorerois Placide, & j'aimerois Didyme.

CLEOBULE.

Didyme, que ſur tout vous ſemblez dédaigner!

THEODORE.

Didyme, que ſur tous je taſche d'éloigner,
Et qui verroit bien-toſt ſa flame couronnée
Si mon ame à mes ſens étoit abandonnée,
Et ſe laiſſoit conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.
Comme cét avantage eſt digne qu'on le craigne,
Plus je panche à l'aimer, & plus je le dédaigne,
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en ſecret
Voudroit s'en laiſſer vaincre, & combat à regret.
Je me fais tant d'effort, lors que je le mépriſe,
Que par mes propres ſens je crains d'eſtre ſurpriſe,

J'en crains une révolte, & que las d'obéïr,
Comme je les trahis, ils ne m'oſent trahir.
Voila, pour vous montrer mon ame toute nuë,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma veuë;
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chaſſe un ennemy dont je me défens mal.
Voila quelle je ſuis, & quelle je veux eſtre,
La raiſon quelque jour s'en fera mieux connoiſtre,
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce deſſein me ſuivra jusque dans le cercueil.

CLEOBULE.

Il peut vous y pouſſer, ſi vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde,
Et ſe prenant à vous du mauvais traitement
Que ſa fille à ſes yeux reçoit de voſtre Amant,
Sa jalouſe fureur ne peut eſtre aſſouvie,
A moins de voſtre ſang, à moins de voſtre vie.
Ce n'eſt plus en ſecret que fremit ſon couroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les Dieux, & ce que j'apprehende,
Pour ce triste ſujet ſans doute elle vous mande.
Dans un péril ſi grand faites un Protecteur.

THEODORE.

Si je ſuis en péril, Placide en eſt l'autheur.
L'amour qu'il a pour moy luy ſeul m'y précipite,
C'eſt par là qu'on me hait, c'eſt par là qu'on s'irrite,
On n'en veut qu'à ſa flame, on n'en veut qu'à ſon chois,
C'eſt contre luy qu'on arme, ou la force, ou les loix,
Tous les vœux qu'il m'adreſſe avancent ma ruïne,

Et par une autre main c'eſt luy qui m'aſſaſſine.
Je ſçais quel eſt mon crime, & je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'Arreſt de mon trépas,
Je l'attens ſans frayeur, mais dequoy qu'on m'accuſe,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuſe,
Qui veut finir mes jours, les voudroit protéger,
Et par ce changement, il feroit tout changer.
Mais mon péril le flate, & ſon cœur en espére
Ce que, jusqu'à preſent, tous ſes ſoins n'ont pû faire,
Il attend que du mien j'achéte ſon appuy;
J'en trouveray peut eſtre un plus puiſſant que luy:
Et s'il me faut périr, dites-luy qu'avec joye
Je cours à cette mort où ſon amour m'envoye,
Et que par un éxemple aſſez rare à nommer,
Je périray pour luy, ſi je ne puis l'aimer.

CLEOBULE.

Ne vous pas mieux ſervir d'un amour ſi fidelle,
C'eſt...

THEODORE.

Quittons ce discours, je voy venir Marcelle.

SCENE III.

MARCELLE, THEODORE, CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Cléobule.*

Quoy, toûjours l'un, ou l'autre eſt par vous obſédé?

Qui vous améne icy? vous avois-je mandé?
Et ne pourray-je voir Théodore, ou Placide,
Sans que vous leur ſerviez d'interpréte, ou de guide?
Cette aſſidüité marque un zéle imprudent,
Et ce n'eſt pas agir en adroit confident.

CLEOBULE.

Je croy qu'on me doit voir d'une ame indifférente
Accompagner icy Placide, & ma parente.
Je fais ma Cour à l'un à cauſe de ſon rang,
Et rens à l'autre un ſoin, où m'oblige le ſang.

MARCELLE.

Vous étes bon parent.

CLEOBULE.

Elle m'oblige à l'eſtre.

MARCELLE.

Voſtre humeur généreuſe aime à le reconnoiſtre,
Et ſenſible aux faveurs que vous en recevez
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un ſi rare ſervice aura ſa récompenſe,
Plus grande qu'on n'estime, & plûtoſt qu'on ne penſe:
Cependant quittez-nous, que je puiſſe à mon tour
Servir de confidente à cét illustre amour.

CLEOBULE.

Ne croyez pas, Madame...

MARCELLE.

Obéïſſez, de grace,
Je ſçais ce qu'il faut croire, & voy ce qui ſe paſſe.

SCENE IV.

MARCELLE, THEODORE, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ne vous offencez pas, objet rare, & charmant,
Si ma haine avec luy traite un peu rudement,
Ce n'eſt point avec vous que je la diſſimule,
Je chéry Théodore, & je hay Cléobule,
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir icy ce parent dangereux.
Je ſçais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en ſa grandeur nouvelle il vous peint un azile,
Et taſche à vous porter jusqu'à la vanité,
D'eſpérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que voſtre ame plus ſaine,
Connoiſſant ſon devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ſes conſeils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous ſéduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,

J'ay voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il ſeroit mal-aiſé de vous en garantir,
Que ſi ce qu'eſt Placide enfloit voſtre courage,
Je puis en un moment renverſer mon ouvrage,
Abatre ſa fortune, & détruire avec luy
Quiconque m'oſeroit oppoſer ſon appuy.
Gardez donc d'aſpirer au rang où je l'éléve,
Qui commence le mieux, ne fait rien, s'il n'achéve,
Ne ſervez point d'obſtacle à ce que j'en prétens,
N'acquérez point ma haine en perdant voſtre temps,
Croyez que me tromper, c'eſt vous tromper vous-meſme,
Et ſi vous vous aimez, ſouffrez que je vous aime.

THEODORE.

Je n'ay point veu, Madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles viſites,
J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais ſoit que ce puiſſe eſtre, ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec ſincérité.
Quoy que vous me jugiez l'ame baſſe, & timide,
Je croirois ſans faillir pouvoir aimer Placide,
Et ſi ſa paſſion avoit pû me toucher,
J'aurois aſſez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puiſſance à ſes vertus renduë
L'égale presque aux Rois dont je ſuis deſcenduë,
Et ſi Rome, & le temps, m'en ont oſté le rang,
Il m'en demeure encor le courage, & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſçais vivre en Princeſſe,
Je fuy l'ambition, mais je hay la foibleſſe,

Et comme les grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'eſtime beaucoup, mais en vain il ſouſpire,
Quand meſme ſur ma teſte il feroit choir l'Empire,
Vous me verriez répondre à cette illuſtre ardeur
Avec la meſme eſtime, & la meſme froideur.
Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'aſpire eſt toute une autre gloire,
Et que ſans m'ébloüir de cét éclat nouveau,
Plûtoſt que dans ſon lit, j'entrerois au tombeau.

MARCELLE.

Je vous croy, mais ſouvent l'amour bruſle ſans luire,
Dans un profond ſecret il aime à ſe conduire,
Et voyant Cléobule aller tant, & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Je ſens toûjours dans l'ame un reſte de ſcrupule,
Que je blaſme moy-meſme, & tiens pour ridicule,
Mais mon cœur ſoupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire ſortir.
Epouſez, ou Didyme, ou Cléante, ou quelqu'autre,
Ne m'importe pas qui, mon chois ſuivra le voſtre,
Et je le combleray de tant de Dignitez,
Que peut eſtre il vaudra ce que vous me quittez.
Ou, ſi vous ne pouvez ſi-toſt vous y réſoudre,
Jurez-moy par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'Univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera voſtre époux.
Je luy fais pour Flavie offrir un ſacrifice,
Peut eſtre que vos vœux le rendront plus propice,
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THEODORE.

Je veux vous ſatisfaire, & ſans aller ſi loin,
J'atteste icy le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce Monarque abſolu du Ciel & de la Terre,
Et dont tout l'Univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera mon époux.
En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite?

MARCELLE.

Ce ſerment à peu près eſt ce que je ſouhaite;
Mais pour vous dire tout, la ſainteté des lieux,
Le reſpect des Autels, la preſence des Dieux,
Le rendant, & plus ſaint, & plus inviolable,
Me le pourroient auſſi rendre bien plus croyable.

THEODORE.

Le Dieu que j'ay juré connoit tout, entend tout,
Il remplit l'Univers de l'un, à l'autre bout,
Sa grandeur eſt ſans borne, ainſi que ſans éxemple,
Il n'eſt pas moins icy, qu'au milieu de ſon Temple,
Et ne m'entend pas mieux dans ſon Temple qu'icy.

MARCELLE.

S'il vous entend par tout, je vous entens auſſi.
On ne m'ébloüit point d'une mauvaiſe ruſe,
Suivez-moy dans le Temple, & toſt, & ſans excuſe.

THEODORE.

Voſtre cœur ſoupçonneux ne m'y croiroit non plus,
Et je vous y ferois des ſermens ſuperflus.

MARCELLE.

Vous deſobéïſſez!

THEODORE.

Je croy vous ſatisfaire.

MARCELLE.

Suivez, ſuivez mes pas.

THEODORE.

Ce ſeroit vous déplaire,
Vos deſſeins d'autant plus en ſeroient reculez,
Ma deſobéiſſance eſt ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raiſons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous étes Chrétienne.

THEODORE.

Ouy, je la ſuis, Madame, & le tiens à plus d'heur,
Qu'une autre ne tiendroit toute voſtre grandeur.
Je voy qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruſe,
J'avouë, & hautement, & toſt, & ſans excuſe.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous,
Par ma mort à Flavie aſſeurez un époux,
Et noyez dans ce ſang, dont vous étes avide,
Et le mal qui la tuë, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Ouy, pour vous en punir je n'épargneray rien,
Et l'intéreſt des Dieux aſſeurera le mien.

THEODORE.

Le voſtre en meſme temps aſſeurera ma gloire,
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais ſi grande, ſi haute, & ſi pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimeray les plus crüels trépas.

MARCELLE.

De cette illuſion ſoyez perſüadée,
Périſſant à mes yeux, triomphez en idée,
Gouſtez d'un autre monde à loiſir les appas,
Et devenez heureuſe, où je ne ſeray pas.
Je n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur haſter la joüiſſance,
Mais gardez de paſlir, & de vous étonner,
A l'aſpect du chemin, qui vous y doit mener.

THEODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame Chrétienne.

MARCELLE.

Voſtre félicité va donc faire la mienne.

THEODORE.

Voſtre haine eſt trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-temps ſujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie.
Mais demeurez, il vient.

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THEODORE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt Chrétienne, & s'en oſe vanter.

VALENS.

Théodore, parlez ſans vous épouvanter.

THEODORE.

Puisque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Je fais gloire du crime, & j'aſpire au ſupplice,
Et d'un crime ſi beau le ſupplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connoiſtre, en doit eſtre jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour, où Placide s'obſtine.
Cette noire Magie ordinaire aux Chrétiens
L'arréte indignement dans vos honteux liens;
Voſtre charme après luy ſe répand ſur Flavie,
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous oſez donc ainſi juſque dans ma maiſon,

Jusque ſur mes enfants, verſer voſtre poiſon?
Vous oſez donc tous deux les prendre pour victimes?

THEODORE.

Seigneur, il ne faut point me ſuppoſer de crimes,
C'eſt à des fauſſetez ſans beſoin recourir;
Puisque je ſuis Chrétienne, il ſuffit pour mourir.
Je ſuis preſte, où faut-il que je porte ma vie?
Où me veut voſtre haine immoler à Flavie?
Haſtez, haſtez, Seigneur, ces heureux châtimens
Qui feront mes plaiſirs, & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabatray bien cette fiére constance.

THEODORE.

Craindrois-je des tourmens qui font ma récompenſe?

VALENS.

Ouy, j'en ſçais que peut eſtre aiſément vous craindrez.
Vous en recevrez l'ordre, & vous en réſoudrez,
Ce courage toûjours ne ſera pas ſi ferme.
Paulin, que là dedans pour priſon on l'enferme,
Mettez-y bonne garde.

Paulin la conduit avec quelques Soldats & l'ayant enfermée il revient incontinent.

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Et quoy, pour la punir,
Quand le crime eſt conſtant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrêrez-vous le chois que je fais d'un ſupplice?

MARCELLE.

J'agrêray tout, Seigneur, pourveu qu'elle périſſe,
Choiſiſſez le plus doux, ce ſera m'obliger.

VALENS.

Ah! que vous ſçavez mal comme il ſe faut venger!

MARCELLE.

Je ne ſuis point crüelle, & n'en veux à ſa vie,
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Oſtez-nous cét obſtacle à nos contentemens,
Mais en faveur du ſéxe, épargnez les tourmens,
Qu'elle meure, il ſuffit.

VALENS.

Ouy, ſans plus de demeure,
Pour l'intéreſt des Dieux, je conſens qu'elle meure,
Indigne de la vie, elle doit en ſortir;
Mais pour voſtre intéreſt, je n'y puis conſentir.
Quoy, Madame, la perdre eſt-ce gagner Placide?
Croyez-vous que ſa mort le change, ou l'intimide?
Que ce ſoit un moyen d'eſtre aimable à ſes yeux
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah! ne vous flatez point d'une eſpérance vaine,
En cherchant ſon amour, vous redoublez ſa haine,
Et dans le deſeſpoir, où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cauſe il voudra s'en venger.
Chaque jour à ſes yeux cette Ombre enſanglantée,
Sortant des triſtes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux, avec des traits d'horreur,
Qui feront de ſa haine une aveugle fureur,
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son ame eſt violente, & ſon amour eſt grande,
Verſer le ſang aimé, ce n'eſt pas l'en guérir,
Et le deſeſpérer, ce n'eſt pas l'acquerir.

MARCELLE.

Ainſi donc vous laiſſez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ſes vœux,
Rendre cette Chrétienne indigne de ſes feux.

MARCELLE.

Je ne vous entens point.

VALENS.

Contentez-vous, Madame,
Que je voy pleinement les deſirs de voſtre ame,
Que de voſtre intéreſt je veux faire le mien :
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoy que ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie,
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſpérer,
Voſtre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce ſupplice, & ſans que je le nomme,
Sçachez qu'aſſez ſouvent on le pratique à Rome,
Qu'il eſt craint des Chrétiens, qu'il plaiſt à l'Empereur,
Qu'aux filles de ſa ſorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de voſtre juste haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez ébloüir ou venger,
Jusqu'à l'événement, je n'en veux point juger.
Je vous en laiſſe faire. Adieu, diſpoſez d'elle,
Mais gardez d'oublier, qu'enfin je ſuis Marcelle,
Et que ſi vous trompez un ſi juste couroux,
Je me ſçauray bien-toſt venger d'elle, & de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'impérieuſe humeur! voy comme elle me brave,
Comme ſon fier orgueil m'oſe traiter d'eſclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en ſuis confus, mais vous le méritez,
Au lieu d'y reſiſter, vous vous y ſoûmettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfére à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'eſt plus cher que l'autre, & par ce triſte Arreſt
Ce n'eſt que de ce fils que je prens l'intéreſt.
Théodore eſt Chrétienne, & ce honteux ſupplice
Vient moins de ma rigueur, que de mon artifice.
Cette haute infamie où je veux la plonger
Eſt moins pour la punir, que pour la voir changer.
Je connoy les Chrétiens, la mort la plus crüelle
Affermit leur conſtance, & redouble leur zéle,
Et ſans s'épouvanter de tous nos châtimens
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens.
Mais la pudeur peut tout ſur l'eſprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illuſtre famille,
Et j'attens aujourd'huy d'un ſi puiſſant effort

Ce que n'obtiendroient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet, j'oſeray tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle,
Et je n'ay rien à craindre auprès de l'Empereur,
Si ce cœur endurcy renonce à ſon erreur.
Luy-meſme il me loûra d'avoir ſçeu l'y réduire,
Luy-meſme il détruira ceux qui m'en voudroient nuire
J'auray lieu de braver Marcelle, & ſes amis:
Ma vertu me ſoûtient où ſon crédit m'a mis,
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'oſois à ſes yeux ſauver cette Chrétienne.
Va la voir de ma part, & taſche à l'étonner,
Dy-luy qu'à tout le Peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la proſtitüe;
Et quand tu la verras troublée, & combatüe,
Donne entrée à Placide, & ſouffre que ſon feu
Taſche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un Amant, & l'horreur de ſa honte
Pourront fléchir ce cœur, qu'aucun péril ne dompte,
Et lors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſants,
Dont elle ne triomphe, avec un peu d'encens,
Et cette ignominie, où je l'ay condamnée
Se changera ſoudain en heureux Hyménée.

PAULIN.

Voſtre prudence eſt rare, & j'en ſuivray les loix.
Daigne le juſte Ciel ſeconder voſtre chois,
Et par une influëence un peu moins rigoureuſe
Diſpoſer Théodore à vouloir eſtre heureuſe!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

Où m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il eſt en voſtre chois,
Suivez-moy dans le Temple, ou ſubiſſez nos loix.

THEODORE.

De ces indignitez vos Juges ſont capables!

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THEODORE.

Si le mien eſt trop grand pour le diſſimuler,
N'eſt-il point de tourmens, qui puiſſent l'égaler?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais ſupplices,
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau
De voſtre vertu meſme ils ſont voſtre bourreau.

THEODORE.

Ah, qu'un ſi détestable & honteux ſacrifice
Eſt pour elle en effet un rigoureux ſupplice!

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui par tout à nos yeux
Brave ſi hautement, & nos loix, & nos Dieux,
Cette indigne fierté ne ſeroit pas punie,
A ne vous oſter rien de plus cher que la vie.
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez voſtre ſéxe on met à plus haut prix,
Ou que cette fierté, de nos loix ennemie,
Céde aux juſtes horreurs d'une pleine infamie,
Et que voſtre pudeur rende à nos Immortels,
L'encens que voſtre orgueil refuſe à leurs Autels.

THEODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace,
Mais s'il hait les Chrétiens, il reſpecte ma race,
Le ſang d'Antiochus n'eſt pas encor ſi bas,
Qu'on l'abandonne en proye aux fureurs des ſoldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel ſacrilége
Le ſang d'Antiochus ait quelque privilége :

Les Dieux ſont au deſſus des Rois dont vous ſortez,
Et l'on vous traite icy, comme vous les traitez.
Vous les deshonorez & l'on vous deshonore.

THEODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces Dieux, dont enfin la plus ſainte action
N'eſt qu'inceste, adultére, & prostitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs Temples
Je me voy condamnée à ſuivre leurs éxemples,
Et dans vos dures loix je ne puis éviter,
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter.
Dieu de la pureté, que vos loix ſont bien autres!

PAULIN.

Au lieu de blasphémer, obéïſſez aux noſtres,
Et ne redoublez point par vos impiétez
La haine, & le couroux de nos Dieux irritez.
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre;
On vous donne de grace une heure à vous réſoudre,
Vous ſçavez voſtre Arreſt, vous avez à choiſir,
Uſez utilement de ce peu de loiſir.

THEODORE.

Quelles ſont vos rigueurs, ſi vous le nommez grace,
Et quel chois voulez-vous qu'une Chrétienne faſſe,
Réduite à balancer ſon esprit agité
Entre l'Idolatrie, & l'impudicité?
Le chois eſt inutile, où les maux ſont extrémes,
Reprenez voſtre grace, & choiſiſſez vous-meſmes,

Quiconque peut choiſir conſent à l'un des deux,
Et le conſentement eſt ſeul laſche, & honteux.
Dieu tout juste & tout bon, qui lit dans nos penſées
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuiſſants
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je ſçauray conſerver d'une ame réſoluë,
A l'époux ſans macule, une épouſe impolluë.

SCENE II.

PLACIDE, THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

Mais que voy-je! Ah, Seigneur! eſt-ce Marcelle ou vous
Dont ſur mon innocence éclate le couroux?
L'Arreſt qu'a contre moy prononcé voſtre pére,
Eſt-ce pour la venger, ou pour vous ſatisfaire?
Eſt-ce mon ennemie, ou mon illustre Amant
Qui du nom de vos Dieux abuſe inſolemment?
Vos feux de ſa fureur ſe ſont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choiſir mes ſupplices?
Etouffent-ils ſi bien vos reſpects généreux,
Qu'ils faſſent mon bourreau d'un Héros amoureux!

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a miſe en garde.

PLACIDE.

Je ſçais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde,
Prenez ſoin de la porte, & ſans me repliquer.
Ce n'eſt pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur...

PLACIDE.

Laiſſez-nous, dis-je, & craignez ma colére,
Je vous garantiray de celle de mon pére.

SCENE III.

PLACIDE, THEODORE.

THEODORE.

Quoy, vous chaſſez Paulin, & vous craignez ſes yeux,
Vous qui ne craignez pas la colére des Cieux?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais banniſſez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;

Ils ſont encor plus doux que les indignitez,
Qu'imputent vos frayeurs à mes téméritez,
Et ce n'eſt pas contr'eux que mon ame s'irrite.
Je ſçais qu'ils font juſtice à mon peu de mérite,
Et lors que vous pouviez joüir de vos dédains,
Si j'oſois les nommer quelquefois inhumains,
Je les juſtifiois dedans ma conſcience,
Et je n'attendois rien, que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs, qui font tant de jaloux,
Je me ſois jamais creu moins indigne de vous.
Auſſi ne penſez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune;
Je ne demande pas un bien qui leur ſoit deu,
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu;
Encor le meſme Amant qu'une rigueur ſi dure
A toûjours veu bruſler, & ſouffrir ſans murmure,
Qui plaint du ſéxe en vous les reſpects violez,
Voſtre libérateur enfin, ſi vous voulez.

THEODORE.

Pardonnez donc, Seigneur, à la prémiére idée
Qu'a jetté dans mon ame une peur mal fondée,
De mille objets d'horreur mon eſprit combatu
Auroit tout ſoupçonné de la meſme vertu.
Dans un péril ſi proche, & ſi grand pour ma gloire,
Comme je doy tout craindre, auſſi je puis tout croire,
Et mon honneur timide, entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du pére, a mal jugé du fils.
Je voy, graces au Ciel, par un effet contraire
Que la vertu du fils ſoûtient celle du pére,
Qu'elle r'anime en luy la raiſon qui mouroit,

Qu'elle r'appelle en luy l'honneur qui s'égaroit,
Et le rétabliſſant dans une ame ſi belle,
Détruit heureuſement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à voſtre priére il s'eſt laiſſé toucher?

PLACIDE.

J'aurois touché plûtoſt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, ſoit amour qui poſſéde ſon ame,
Elle eſt toute aſſervie aux fureurs d'une femme,
Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour luy,
Il eſt inéxorable, & j'en mourrois d'ennuy,
Si nous n'avions l'Egypte où fuir l'ignominie
Dont vous veut laſchement combler ſa tyrannie.
Conſentez-y, Madame, & je ſuis aſſez fort,
Pour rompre vos priſons, & changer voſtre ſort.
Ou ſi voſtre pudeur au Peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon Hyménée,
S'il eſt quelqu'autre voye à vous ſauver l'honneur,
J'y conſens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais ſi contre un Arreſt à cét honneur funeste,
Pour en rompre le coup, ce moyen ſeul vous reste,
Si refuſant Placide, il vous faut eſtre à tous,
Fuyez cette infamie, en ſuivant un époux.
Suivez-moy dans des lieux, où je ſeray le maiſtre,
Où vous ſerez ſans peur, ce que vous voudrez eſtre,
Et peut eſtre ſuivant ce que vous réſoudrez,
Je n'y ſeray bien-toſt que ce que vous voudrez.
C'eſt aſſez m'expliquer, que rien ne vous retienne,
Je vous aime, Madame, & vous aime Chrétienne,
Venez me donner lieu d'aimer ma Dignité,
Qui fera mon bonheur, & voſtre ſeureté.

THEODORE.

N'eſpérez pas, Seigneur, que mon ſort déplorable
Me puiſſe à voſtre amour rendre plus favorable,
Et que d'un ſi grand coup mon eſprit abatu,
Défére à ſes malheurs plus qu'à voſtre vertu.
Je l'ay toûjours connuë, & toûjours eſtimée,
Je l'ay plainte ſouvent d'aimer, ſans eſtre aimée,
Et par tous ces dédains où j'ay ſçeu recourir
J'ay voulu vous déplaire, afin de vous guérir.
Loüez-en le deſſein, en apprenant la cauſe.
Un obſtacle éternel à vos deſirs s'oppoſe,
Chrétienne, & ſous les loix d'un plus puiſſant époux...
Mais, Seigneur, à ce mot ne ſoyez pas jaloux.
Quelque haute ſplendeur que vous teniez de Rome,
Il eſt plus grand que vous, mais ce n'eſt point un homme
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt le maiſtre des Rois,
C'eſt luy qui tient ma foy, c'eſt luy dont j'ay fait chois
Et c'eſt enfin à luy que mes vœux ont donnée
Cette virginité, que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où voſtre amour ſe peut-il couronner,
Si pour moy voſtre Hymen n'eſt qu'un laſche adultére,
D'autant plus criminel, qu'il ſeroit volontaire,
Dont le Ciel puniroit les ſacriléges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengeroit ſur tous deux?
Non non, en quelque état que le Sort m'ait réduite,
Ne me parlez, Seigneur, ny d'Hymen, ny de fuite.
C'eſt changer d'infamie, & non pas l'éviter,
Loin de m'en garantir, c'eſt m'y précipiter:
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte,

Il eſt une autre voye, & plus ſeure & plus prompte,
Que dans l'Eternité j'aurois lieu de benir,
La mort, & c'eſt de vous que je doy l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'oſe le croire,
Vous devez cette grace à voſtre propre gloire,
En m'arrachant la mienne, on la va déchirer,
C'eſt voſtre chois, c'eſt vous qu'on va deshonorer.
L'Amant ſi fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans ſon cœur une part de luy-meſme,
C'eſt par là qu'on vous bleſſe, & c'eſt par là, Seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon deshonneur.
Tranchez donc cette part, par où l'ignominie
Pourroit ſouiller l'éclat d'une ſi belle vie,
Rendez à voſtre honneur toute ſa pureté,
Et mettez par ma mort ſon luſtre en ſeureté.
Mille dont voſtre Rome adore la mémoire
Se ſont bien tous entiers immolez à leur gloire;
Comme eux, en vray Romain, de la voſtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous,
Sauvez-la par ſa perte, ou ſi quelque tendreſſe
A ce bras généreux imprime ſa foibleſſe,
Si du ſang d'une fille il craint de ſe rougir,
Armez, armez le mien, & le laiſſez agir.
Ma loy me le défend, mais mon Dieu me l'inſpire,
Il parle, & j'obéïs à ſon ſecret empire,
Et contre l'ordre exprès de ſon commandement
Je ſens que c'eſt de luy que vient ce mouvement.
Pour le ſuivre, Seigneur, ſouffrez que voſtre épée
Me puiſſe...

PLACIDE.

Ouy, vous l'aurez, mais dans mon ſang trempé

Et voſtre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux éxemple, avant que le moyen.

THEODORE.

Ah, ce n'eſt pas pour vous un mouvement à ſuivre,
C'eſt à moy de mourir, mais c'eſt à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moy donc vivre, ou me laiſſez mourir,
Ceſſez de me tüer, ou de me ſecourir.
Puisque vous n'écoutez, ny mes vœux, ny mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moy de charmes
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez ſi doux,
Ait à ſon tour pour moy plus de douceur que vous.
Puis-je vivre, & vous voir morte, ou deshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ay toûjours adorée?
Vous qui de mon destin reglez le triste cours?
Vous, dis-je, à qui j'attache, & ma gloire, & mes jours
Non non, s'il vous faut voir deshonorée, ou morte,
Souffrez un deſeſpoir où la raiſon me porte;
Renoncer à la vie, avant de tels malheurs,
Ce n'eſt que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémitez je vous conjure encore,
Non par ce zéle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de Dignitez
Trop au deſſous du ſang des Rois dont vous ſortez,
Non par ce deſeſpoir où vous pouſſez ma vie;
Mais par la ſainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce meſme bien que vous luy conſervez,
Daignez-en éviter la perte irréparable,

Et ſous les ſaints liens d'un nœud ſi vénérable
Mettez en ſeureté ce qu'on va vous ravir.

THEODORE.

Vous n'étes pas celuy dont Dieu s'y veut ſervir.
Il ſçaura bien ſans vous en ſusciter un autre,
Dont le bras moins puiſſant, mais plus ſaint que le voſtre,
Par un zéle plus pur ſe fera mon appuy,
Sans porter ſes deſirs ſur un bien tout à luy.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THEODORE, PAULIN, STEPHANIE.

PLACIDE.

Ah Dieux, quelle infortune!
Faut-il qu'à tous momens...

MARCELLE.

Je vous ſuis importune
De meſler ma preſence aux ſecrets des Amants,
Qui n'ont jamais beſoin de pareils truchemens.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puiſſance abſoluë.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant ſoufferte ainſi, vous l'avez bien vouluë.
Ne me repliquez plus, & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ainſi donc vos deſirs en ſont toûjours charmez,
Et quand un juſte Arreſt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'Empire, & des Dieux ennemie,
Au milieu de ſa honte, elle plaiſt à vos yeux,
Et vous fait l'ennemy de l'Empire, & des Dieux;
Tant les illustres noms d'infame, & de rebelle
Vous ſemblent précieux à les porter pour elle?
Vous trouvez, je m'aſſeure, en un ſi digne lieu
Cét objet de vos vœux encor digne d'un Dieu?
J'ay conſervé ſon ſang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas voſtre juſte colére
A ce ſerment conçeu par tous les Immortels
De venger ſon trépas juſque ſur les Autels.
Vous vous étiez par là fait une loy ſi dure,

Que ſans moy vous ſeriez ſacrilége, ou parjure :
Je vous en ay fait grace, en luy laiſſant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à voſtre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & taſchez de paroiſtre
Moins inſenſible aux maux que vous avez fait naiſtre.
En l'état où je ſuis, c'eſt une laſcheté
D'inſulter aux malheurs où vous m'avez jetté,
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aiſément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arréte, & ſuspend mon couroux,
Il ne peut eſtre grand, puiſqu'il n'eſt plus qu'en vous :
En vous que j'ay traitée avec tant d'inſolence,
En vous de qui la haine a tant de violence,
Contre ces malheurs meſme, où vous m'avez jetté
J'espére encor en vous trouver quelque bonté.
Je fais plus, je l'implore, & cette ame ſi fiére
Du haut de ſon orgueil descend à la priére,
Après tant de mépris, s'abaiſſe pleinement,
Et de voſtre triomphe achéve l'ornement.
Voyez ce qu'aucun Dieu n'euſt oſé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'auroit crû ſe permettre.
Placide ſuppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit eſtre, Madame, un ſpectacle aſſez doux,
Et c'eſt par là douceur de ce meſme ſpectacle
Que mon cœur vous demande un auſſi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un Arreſt
Qui meſle avec le ſien mon plus cher intéreſt,
Toute ingrate, inhumaine, infléxible, Chrétienne,

Madame, elle eſt mon chois, & ſa gloire eſt la mienne,
S'il faut qu'elle ſubiſſe une ſi dure loy,
Toute l'ignominie en rejallit ſur moy,
Et je n'ay pas moins qu'elle à rougir d'un ſupplice
Qui prophane l'Autel où j'ay fait ſacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus ſaints deſirs
Fait l'infame rebut des plus ſales plaiſirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conſervez-moy l'honneur, pour conſerver ſa vie,
Et ſongez que l'affront où vous m'abandonnez
Deshonore l'époux que vous luy destinez.
Je vous le dis encor, ſauvez-moy cette honte,
Ne deſeſpérez pas une ame qui ſe dompte,
Et par le noble effort d'un généreux employ,
Triomphez de vous-meſme auſſi-bien que de moy.
Théodore eſt pour vous une utile ennemie,
Et ſi, proche qu'elle eſt de choir dans l'infamie,
Ma plus ſincére ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inéxorable,
Le temps détrompera peut-eſtre un miſérable;
Daignez luy donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas, en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoy, vous voulez enfin me devoir voſtre gloire!
Certes un tel miracle eſt difficile à croire,
Que vous, qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un ſi précieux bien.
Mais comme en ſes deſirs aiſément on ſe flate,

Duſſay-je contre moy ſervir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuſer,
Je vous aime encor trop, pour vous rien refuſer.
Ouy, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque ſon intéreſt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bien-faits n'avoient ſçeu mériter,
Et par ſoin de vous plaire, & par reconnoiſſance,
Je vay pour l'un & l'autre employer ma puiſſance,
Et pour un peu d'espoir qui m'eſt en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.
Je vay d'un juste Juge adoucir la colére,
Rompre le triste effet d'un Arreſt trop ſévére,
Répondre à voſtre attente, & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moy vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve à mes vœux ſi crüelle
Quel pouvoir vous avez ſur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaiſant,
Quand vous y pouvez tout meſme en la mépriſant.
Mais pourray-je à mon tour vous faire une priére?

PLACIDE.

Madame, au nom des Dieux, faites-moy grace entiére,
En l'état où je ſuis, quoy qu'il puiſſe avenir,
Je vous doy tout promettre, & ne puis rien tenir.
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me réduiſez point à manquer de parole,
Je crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien eſt raiſonnable, autant que généreux.

Je ne demande pas que vous ceſſiez encore,
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore;
Ce grand coup doit tomber plus inſenſiblement,
Et je me deffirois d'un ſi prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laiſſer faire le temps, & cette ingratitude:
Je ne veux à preſent qu'une fauſſe pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de viſite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappelleroit ſa vie:
Cependant que pour vous je vay tout obtenir,
Pour ſoulager ſes maux, allez l'entretenir,
Ne luy promettez rien, mais ſouffrez qu'elle espére,
Et trompez-la du moins, pour la rendre à ſa mére.
Un coup d'œil y ſuffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moy, quand je fais tout pour vous,
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment eſt bien long à qui ne ſçait pas feindre,
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puiſſant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obéïſſant.
J'y vay, mais par pitié ſouvenez-vous vous meſme
Des troubles d'un Amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre aſſez de liberté,
Tant que pour ſon objet il eſt inquiété.

MARCELLE.

Allez ſans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle.

SCENE VI.

MARCELLE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

Enfin vous triomphez de cét esprit rebelle?

MARCELLE.

Quel triomphe!

STEPHANIE.

Eſt-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine, & ſon orgueil enfin humiliez?

MARCELLE.

Quel triomphe, te dis-je, & qu'il a d'amertumes!
Et que nous ſommes loin de ce que tu préſumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne croy pas pourtant le voir s'humilier,
Ne croy pas qu'il ſe rende aux bontez qu'il implore;
Mais voy de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cét amour a ſur luy,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appuy.
Que n'oſeront ſes feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pû l'abaiſſer jusqu'aux pieds de Marcelle,
Et que doy-je eſpérer d'un cœur ſi fort épris,
Qui, meſme en m'adorant, me fait voir ſes mépris?

Dans ſes ſubmiſſions voy ce qui l'y convie,
Meſure à ſon amour ſa haine pour Flavie,
Et voyant l'un & l'autre en ſon abaiſſement,
Juge de mon triomphe un peu plus ſainement,
Voy dans ſon triſte effet ſa ridicule pompe.
J'ay peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux eſpoir.

STEPHANIE.

Et vous l'allez ſervir de tout voſtre pouvoir?

MARCELLE.

Ouy, je vay le ſervir, mais comme il le mérite.
Toy, va par quelque adreſſe amuſer ſa viſite,
Et ſous un faux appas prolonger l'entretien.

STEPHANIE.

Donc...

MARCELLE.

Le temps preſſe, va, ſans t'informer de rien.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STEPHANIE *ſortant de chez Marcelle.*

STEPHANIE.

Seigneur...

PLACIDE.

Va, Stephanie, en vain tu me rappelles,
Ces feintes ont pour moy des geſnes trop crüelles,
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laiſſe trop durer cét ennuyeux moment.
Pour ſouffrir plus long-temps un ſupplice ſi rude,
J'ay trop d'impatience, & trop d'inquiétude,
Il faut voir Théodore, il faut ſçavoir mon ſort,
Il faut...

STEPHANIE.

Ah, faites-vous, Seigneur, un peu d'effort,
Marcelle qui vous ſert de toute ſa puiſſance
Mérite bien du moins cette reconnoiſſance.

Retournez chez Flavie attendre un bien ſi doux,
Et ne craignez plus rien puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre,
Elle feignoit peut eſtre, en me priant de feindre,
On retire ſouvent le bras, pour mieux fraper,
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

STEPHANIE.

Conſidérez l'humeur implacable d'un pére,
Quelle eſt pour les Chrétiens ſa haine, & ſa colére,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guére, à trahir mon espoir.
Peut eſtre en ce moment, qu'icy tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
Ce rare & cher objet qui fait ſeul mon destin,
Du ſoldat inſolent eſt l'indigne butin.
Va flater ſi tu veux la douleur de Flavie,
Et me laiſſe éclaircir de l'état de ma vie,
C'eſt trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte eſt ouverte!
Paulin, Madame.

STEPHANIE.

O Dieux! la fourbe eſt découverte.
Où fuiray-je?

PLACIDE.

Demeure, infame, & ne crains rien,
Je ne veux pas d'un ſang abjet comme le tien.
Il faut à mon couroux de plus nobles victimes.
Instruy-moy ſeulement de l'ordre de tes crimes,
Qu'a-t'on fait de mon ame? où la doy-je chercher?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas ſujet encor de vous faſcher.
Elle eſt...

PLACIDE.

Dépeſche, dy ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que voſtre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre choſe avec quelque raiſon,
Quand vous voyez déja qu'elle eſt hors de priſon?

PLACIDE.

Ah, j'en aurois déja reçeu les aſſeurances,
Et tu veux m'amuſer de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit, comme il luy plaiſt,
Et fait ſans reſistance éxécuter l'Arreſt.
De ma crédulité Théodore eſt punie,
Elle eſt hors de priſon, mais dans l'ignominie,
Et je devois juger, dans mon ſort rigoureux,
Que l'ennemy qui flate eſt le plus dangereux.
Mais ſouvent on s'aveugle, & dans des maux extrémes
Les esprits généreux jugent tout par eux-meſmes,
Et lors qu'on les trahit...

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STEPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux Seigneur.
Marcelle vous renvoye, & la joye, & l'honneur,
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle!

LYCANTE.

Elle a plus fait encore.

PLACIDE.

Ne me fay plus languir, dy promptement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeoit l'Arreſt en un Arreſt de mort...

PLACIDE.

Ah, ſi de cét Arreſt jusqu'à l'effet on paſſe...

LYCANTE.

Marcelle a refuſé cette ſanglante grace,

Elle la veut entiére & taſche à l'obtenir,
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir,
Et voulant que cét ordre à l'instant s'éxécute,
Quoy qu'en voſtre faveur Marcelle luy dispute,
Il mande Théodore, & la veut promptement
Faire conduire au lieu de ſon banniſſement.

STEPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir ſa priſon vuide?

PLACIDE.

Tout fait peur à l'Amour, c'eſt un enfant timide,
Et ſi tu le connois, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ſes efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons Dieux, ne luy doy-je point rendre!
Va, dy-luy que j'attens icy ce grand ſuccès,
Où ſa bonté pour moy paroiſt avec excès.

Lycante rentre.

STEPHANIE.

Et moy je vay pour vous conſoler ſa Flavie.

PLACIDE.

Fay-luy donc quelque excuſe à flater ſon envie,
Et dy-luy de ma part tout ce que tu voudras,
Mon ame n'eut jamais les ſentimens ingrats,

Et j'ay honte en ſecret d'eſtre dans l'impuiſſance
De montrer plus d'effets de ma reconnoiſſance.

Il eſt ſeul.

Certes une ennemie à qui je doy l'honneur
Méritoit dans ſon chois un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins défenduë,
Et j'ay pitié de voir tant de bonté perduë.
Mais le cœur d'un Amant ne peut ſe partager,
Elle a beau ſe contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ay qu'averſion pour ce qui la regarde.

SCENE III.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a miſe en garde,
Paulin?

PAULIN.

Elle n'eſt plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoy, vous en ſouſpirez?

PAULIN

Je penſe le devoir.

PLACIDE.

Souſpirer du bonheur que le Ciel me renvoye!

PAULIN.

Je ne voy pas pour vous de grands ſujets de joye.

PLACIDE.

Qu'on la banniſſe, ou non, je la verray toûjours.

PAULIN.

Quel fruit de cette veuë espérent vos amours?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette ame rigoureuſe.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la voſtre plus heureuſe.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laiſſer périr.

PAULIN.

Qui le peut espérer devoit la ſecourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moy tout ce que j'ay dû faire.

PAULIN.

Je n'ay donc rien à dire, & dois icy me taire.

PLACIDE.

Non non, il faut parler avec ſincérité,
Et loüer hautement ſa généroſité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûray donc ſa rage.
Mais depuis quand, Seigneur, changez-vous de courage
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand loüez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots, que j'ay peine à comprendr

PAULIN.

Je ne ſçais pas, Seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puiſſant motif retient voſtre couroux,
Mais Théodore enfin n'eſt plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoy, Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN.

A peine d'avec vous, Seigneur, elle eſt ſortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-meſme un ordre de Valens,
Avec trente ſoldats elle a ſaiſi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...

PLACIDE.

O Dieux! jusqu'à ſes pieds j'ay donc pû m'abaiſſer,

Pour voir trahir des vœux, qu'elle a feint d'éxaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'inſolence
De tant de laſcheté la digne récompenſe!
Mon cœur avoit déja preſſenty ce malheur.
Mais achéve, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et ſans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dy-moy qui je me dois immoler après elle,
Et ſur quels inſolens après ſon châtiment
Doit choir le reste affreux de mon reſſentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, Seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me préter ſilence,
Tandis que le récit d'une juste rigueur,
Peut eſtre à chaque mot, vous percera le cœur.
Je ne vous diray point aveç quelle triſteſſe
A ce honteux ſupplice a marché la Princeſſe,
Forcé de la conduire en ces infames lieux,
De honte, & de dépit, j'en détournois les yeux,
Et pour la conſoler ne ſçachant que luy dire,
Je maudiſſois tout bas les loix de noſtre Empire,
Et vous étiez le Dieu que dans mes déplaiſirs
En ſecret pour les rompre, invoquoient mes ſouſpirs.

PLACIDE.

Ah, pour gagner ce temps on charmoit mon courage,
D'une fauſſe promeſſe, & puis d'un faux meſſage,
Et j'ay creu dans ces cœurs de la ſincérité!
Ne fay plus de reproche à ma crédulité,
Et pourſuy.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traiſnée,
Qu'on a veu des ſoldats la troupe mutinée;
Tous courent à la proye avec avidité,
Tous montrent à l'envy meſme brutalité.
Je croyois déja voir de cette ardeur égale
Naiſtre quelque discorde à ces Tygres fatale,
Quand Didyme...

PLACIDE.

Ah, le laſche! ah, le traiſtre!

PAULIN.

Ecoute

Ce traiſtre a réüny toutes leurs volontez,
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace,
Compagnons, a-t'il dit, *on me doit une grace,*
Depuis plus de dix ans je ſouffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puiſſe eſtre épris,
Ce n'eſt pas de mes feux que je veux récompenſe,
Mais de tant de rigueurs la prémiére vengeance:
Après, vous punirez à loiſir ſes dédains.
Il leur jette de l'or en ſuite à pleines-mains,
Et lors, ſoit par reſpect qu'on euſt pour ſa naiſſance,
Soit qu'ils euſſent marché ſous ſon obéïſſance,
Soit que ſon or pour luy fiſt un ſi prompt effort,
Ces cœurs en ſa faveur tombent ſoudain d'accord,
Il entre ſans obstacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infame,

Vien me voir dans ſes bras luy faire vomir l'ame,
Vien voir de ma colére un juſte, & prompt effet
Joindre en ces meſmes lieux la peine à ſon forfait,
Confondre ſon triomphe avecque ſon ſupplice.

PAULIN.

Ce n'eſt pas en ces lieux qu'il vous fera juſtice,
Didyme en eſt ſorty.

PLACIDE.

Quoy, Paulin? ce voleur
A déja par ſa fuite évité ma douleur!

PAULIN.

Ouy, mais il n'étoit plus en ſortant ce Didyme,
Dont l'orgueil inſolent demandoit ſa victime,
Ses cheveux ſur ſon front s'efforçoient de cacher
La rougeur que ſon crime y ſembloit attacher,
Et le remords de ſorte abatoit ſon courage
Que meſme il n'oſoit plus nous montrer ſon viſage.
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin, qui s'échape en tremblant.
A peine il eſt ſorty, que la fiére inſolence
Du ſoldat mutiné reprend ſa violence.
Chacun en ſa valeur mettant tout ſon appuy,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à luy.
On ſe pouſſe, on ſe preſſe, on ſe bat, on ſe tuë,
J'en vois une partie à mes pieds abatuë.
Au ſpectacle ſanglant que je m'étois promis
Cléobule ſurvient avec quelques amis,

Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre...

PLACIDE.

Luy ſeul?

PAULIN.

Luy ſeul.

PLACIDE.

Ah, Dieux, quel coup funeſte

PAULIN.

Sans doute il n'eſt entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dy, dy qu'il eſt entré pour la deshonorer,
Et que le ſort crüel pour haſter ma ruïne
Veut qu'après un rival un amy m'aſſaſſine.
Le traiſtre! mais dy-moy, l'en as-tu vu ſortir?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des ſiens l'a ſuivy?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chaſſé comme Chef des ſoldats de Marcelle,
Je n'ay rien veu de plus, mais loin de le blaſmer,
Je préſume...

PLACIDE.

Ah, je ſçais ce qu'il faut préſumer.
Il eſt entré luy ſeul.

PAULIN.

Ayant ſi peu d'escorte
C'eſt ainſi qu'il a dû s'aſſeurer de la porte,
Et ſi là tous enſemble il ne les euſt laiſſez,
Aſſez facilement on les auroit forcez.
Mais le voicy qui vient pour vous en rendre conte,
A ſon zéle de grace épargnez cette honte.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN, CLEOBULE.

PLACIDE.

Et bien, voſtre parente? elle eſt hors de ces lieux,
Où l'on ſacrifioit ſa pudeur à nos Dieux?

CLEOBULE.

Ouy, Seigneur.

PLACIDE.

J'ay regret qu'un cœur ſi magnanime
Se ſoit ainſi laiſſé prévenir par Didyme.

CLEOBULE.

J'en dois eſtre honteux, mais je m'étonne fort
Qui vous a pû ſi-toſt en faire le rapport,
J'en croyois apporter les prémiéres Nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux Dieux, ſans vous j'ay des amis fidelles :
Mais ne differez plus à me la faire voir.

CLEOBULE.

Qui, Seigneur ?

PLACIDE.

Théodore.

CLEOBULE.

Eſt-elle en mon pouvoir ?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez ſauvée ?

CLEOBULE.

Je vous le dirois ! moy qui ne l'ay plus trouvée !

PLACIDE.

Quoy, ſoudain par un charme elle avoit diſparu ?

CLEOBULE.

Puiſque déja ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous ſçavez que ſans charme elle a fuy ſa diſgrace,
Que je n'ay plus trouvé que Didyme en ſa place.
Quel plaiſir prenez-vous à me le déguiſer ?

PLACIDE.

Quel plaiſir prenez-vous vous-meſme à m'abuſer,
Quand Paulin de ſes yeux a veu ſortir Didyme ?

CLEOBULE.

Si ſes yeux l'ont trompé, l'erreur eſt légitime,
Et ſi vous n'en ſçavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, Seigneur, un fidelle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie;
Sous l'habit de Didyme elle-meſme eſt ſortie.

PLACIDE.

Qui?

CLEOBULE.

Voſtre Théodore, & cét audacieux
Sous le ſien au lieu d'elle eſt resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule? ils ont fait cét échange?

CLEOBULE.

C'eſt une nouveauté qui doit ſembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voy ſi c'eſt ſans raiſon que j'en étois jaloux,
Et malgré les avis de ta fauſſe prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLEOBULE.

J'oſe en douter encore, & je ne voy pas bien
Si c'eſt zéle d'Amant, ou fureur de Chrétien.

PLACIDE.

Non non, ce téméraire au péril de ſa teſte
A mis en ſeureté ſon illuſtre conqueſte,
Par tant de feints mépris, elle qui t'abuſoit
Luy conſervoit ce cœur qu'elle me refuſoit,
Et ſes dédains cachoient une faveur ſecrette
Dont tu n'étois pour moy qu'un aveugle interpréte.
L'œil d'un Amant jaloux a bien d'autres clartez,
Les cœurs pour ces ſoupçons n'ont point d'obſcuritez,
Son malheur luy fait jour jusques au fond d'une ame,
Pour y lire ſa perte, écrite en traits de flame.
Elle me diſoit bien, l'ingrate, que ſon Dieu
Sçauroit, ſans mon ſecours, la tirer de ce lieu,
Et ſeure qu'elle étoit de celuy de Didyme
A ſe ſervir du mien elle euſt creu faire un crime.
Mais auroit-on bien pris pour généroſité
L'impétüeuſe ardeur de ſa témérité?
Après un tel affront, & de telles offences,
M'auroit-on envié la douceur des vengeances?

CLEOBULE.

Vous le verriez déja, ſi j'avois pû ſouffrir
Qu'en cét habit de fille on vous le vînt offrir.
J'ai crû que ſa valeur, & l'éclat de ſa race
Pouvoient bien mériter cette petite grace,
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, Seigneur, elle étend ſa pitié.
Le voicy qu'Amyntas vous améne à main forte.

PLACIDE.

Pourray-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLEOBULE.

Seigneur, reglez ſi bien ce violent couroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous.

SCENE V.

PLACIDE, DIDYME, CLEOBULE, PAULIN, AMYNTAS, *Troupe.*

PLACIDE.

Approche, heureux rival, heureux chois d'une ingrate
Dont je voy qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'eſt donc pour t'enrichir d'un ſi noble butin
Qu'elle s'eſt obſtinée à ſuivre ſon deſtin,
Et pour mettre ton ame au comble de ſa joye,
Cét eſprit déguiſé n'a point eu d'autre voye?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçeu ta foy,
Et pris l'occaſion de ſe donner à toy?

DIDYME.

Ah, Seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah, je ſçais mieux que toy comme il faut qu'on la traite,
J'en connoy l'artifice, & de tous ſes mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide maraſtre, & mon tyran de pére

Auroient-ils contre moy choiſy ton miniſtére,
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien
T'auroient-il promis grace, appuy, faveur, ſoûtien?
Aurois-tu bien uny leurs fureurs à ton zéle,
Son Amant tout enſemble & l'Agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin? où me la caches-tu?

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la meſme vertu.
Je n'ay rien entrepris, ny comme Amant fidelle,
Ny comme impie Agent des fureurs de Marcelle,
Ny ſous l'eſpoir flateur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de généroſité:
Je le nommerois mieux, ſi vous pouviez comprendre
Par quel zéle un Chrétien oſe tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter
Ne vous laiſſe aucun lieu de vous inquiéter.
Qui s'apreſte à mourir, qui court à ſes ſupplices,
N'abaiſſe pas ſon ame à ces molles délices,
Et près de rendre conte à ſon juge Eternel
Il craint d'y porter meſme un deſir criminel.
J'ay ſoustrait Théodore à la rage inſenſée,
Sans bleſſer ſa pudeur de la moindre penſée;
Elle fuit, & ſans tache, où l'inſpire ſon Dieu;
Ne m'en demandez point ny l'ordre ny le lieu,
Comme je n'en prétens ny faveur ny ſalaire,
J'ay voulu l'ignorer afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah, tu me fais icy des contes ſuperflus,

J'ay trop été crédule, & je ne le ſuis plus.
Quoy, ſans rien obtenir, ſans meſme rien prétendre,
Un zéle de Chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'eſt jamais rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je ſuis entré,
Prétez l'oreille au reſte, & puniſſez enſuite
Tout ce que vous verrez de coupable en ſa fuite.

PLACIDE.

Dy, mais en peu de mots, & ſeur que les tourmens
M'auront bien-toſt vengé de tes déguiſemens.

DIDYME.

La Princeſſe à ma veuë également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colére, & de crainte,
A tant de paſſions expoſée à la fois,
A perdu quelque temps l'uſage de la voix.
Auſſi j'avois l'audace encor ſur le viſage,
Qui parmy ces mutins m'avoit donné paſſage,
Et je portois encor ſur le front imprimé
Cét inſolent orgueil dont je l'avois armé.
Enfin reprenant cœur, *Arreſte,* me dit-elle,
Arreſte, & m'alloit faire une longue querelle;
Mais pour laiſſer agir l'erreur qui la ſurprend,
Le temps étoit trop cher, & le péril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non,* luy dis-je, *Madame,*
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flame,
Je ne viens point icy comme Amant indigné
Me venger de l'objet dont je fus dédaigné.

Une plus ſainte ardeur régne au cœur de Didyme,
Il vient de voſtre honneur ſe faire la victime,
Le payer de ſon ſang, & s'expoſer pour vous
A tout ce qu'oſeront la haine & le couroux.
Fuyez ſous mon habit, & me laiſſez, de grace,
Sous le voſtre en ces lieux occuper voſtre place,
C'eſt par ce moyen ſeul qu'on peut vous garantir,
Conſervez une Vierge en faiſant un Martyr.
Elle à cette priére encor demy-tremblante,
Et meſlant à ſa joye un reſte d'épouvante,
Me demande pardon d'un viſage étonné
De tout ce que ſon ame a craint ou ſoupçonné.
Je m'apreſte à l'échange, elle à la mort s'apreſte,
Je luy tends mes habits, elle m'offre ſa teſte,
Et demande à ſauver un ſi précieux bien
Aux dépens de ſon ſang plûtoſt qu'au prix du mien.
Mais Dieu la perſüade, & noſtre combat ceſſe,
Je voy ſuivant mes vœux échaper la Princeſſe.

PAULIN.

C'étoit donc à deſſein qu'elle cachoit ſes yeux,
Comme rouges de honte en ſortant de ces lieux?

DIDYME.

En luy diſant Adieu je l'en avois instruite,
Et le Ciel a daigné favoriſer ſa fuite.
Seigneur, ce peu de mots ſuffit pour vous guérir,
Vivez ſans jalouſie, & m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas! & le moyen d'eſtre ſans jalouſie,

Lors que ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuſe adreſſe à ſes divins appas
Vient de rendre un ſecours que leur devoit mon bras,
Et lors que je me laiſſe amuſer de paroles,
Tu t'expoſes pour elle, ou plûtoſt tu t'immoles,
Tu donnes tout ton ſang pour luy ſauver l'honneur,
Et je ne ſerois pas jaloux de ton bonheur?
Mais ferois-je périr celuy qui l'a ſauvée?
Celuy par qui Marcelle eſt pleinement bravée?
Qui m'a rendu ma gloire, & préſervé mon front
Des infames couleurs d'un ſi mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendray-je ta teſte,
Alors que Théodore eſt ta juste conqueſte,
Et que cette beauté qui me tient ſous ſa loy
Ne ſçauroit plus ſans crime eſtre à d'autres qu'à toy?
N'importe, ſi ta flame en eſt mieux écoutée
Je diray ſeulement que tu l'as méritée,
Et ſans plus regarder ce que j'auray perdu,
J'auray devant les yeux ce tu m'as rendu.
De mille déplaiſirs qui m'arrachoient la vie
Je n'ay plus que celuy de te porter envie,
Je ſçauray bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouſe un eſprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta Princeſſe,
Dérobe-toy comme elle aux yeux d'une Tygreſſe,
Tu m'as ſauvé l'honneur, j'aſſeureray tes jours,
Et mourray, s'il le faut, moy-meſme à ton ſecours.

DIDYME.

Seigneur...

PLACIDE.

Ne me dy rien. Après de tels ſervices
Je n'ay rien à prétendre à moins que tu périſſes,
Je le ſçais, je l'ay dit, mais dans ce triste état,
Je te ſuis redevable & ne puis eſtre ingrat.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLEOBULE.

PAULIN.

Ouy, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence,
Il eſt meſme en ſecret de ſon intelligence,
C'étoit par cét Arreſt luy qu'il conſidéroit,
Et je vous ay conté ce qu'il en espéroit.
Mais il hait des Chrétiens l'opiniaſtre zéle,
Et s'il aime Placide il redoute Marcelle,
Il en ſçait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas ſe perdre auprès de l'Empereur,
Il ne veut pas périr pour conſerver Didyme.
Puisqu'il s'eſt laiſſé prendre, il paîra pour ſon crime,
Valens ſçaura punir ſon illustre attentat,
Par inclination & par raiſon d'Etat,
Et ſi quelque malheur r'améne Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,

Dûſt Placide luy-meſme après elle en mourir,
Par les meſmes motifs il la fera périr.
Dans l'ame il eſt ravy d'ignorer ſa retraite,
Il fait des vœux au Ciel pour la tenir ſecrette,
Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'oſera rien plus que de diſſimuler.

CLEOBULE.

Cependant vous ſçavez, pour grand que ſoit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme,
Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le ſauver.
Il a des amis preſts, il en aſſemble encore,
Et ſi quelque malheur vous rendoit Théodore,
Je prévoy des transports en luy ſi violens
Que je crains pour Marcelle, & meſme pour Valens.
Mais a-t'il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en Juge implacable.

CLEOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour taſcher à le vaincre, ou pour luy dire Adieu.
Ah, qu'il diſſiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos Dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverty,
En vain de ce péril vous le croiriez ſorty.

Flavie eſt aux abois, Théodore échapée
D'un mortel deſeſpoir jusqu'au cœur l'a frapée,
Marcelle n'attend plus que ſon dernier ſouſpir,
Jugez à quelle rage ira ſon déplaiſir,
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux luy voudra refuſer ſa victime.

CLEOBULE.

Ah, Paulin, un Chrétien à nos Autels réduit
Fait auprès des Céſars un trop précieux bruit,
Il leur devient trop cher pour ſouffrir qu'il périſſe!
Mais je le voy déja qu'on améne au ſupplice.

SCENE II.

PAULIN, CLEOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLEOBULE.

Lycante, ſouffre icy l'Adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ay l'ordre, & je vay diſpoſer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obſtacle à vos derniers ſecrets,
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLEOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLEOBULE.

Ce n'eſt point, cher amy, le cœur troublé d'alarmes,
Que je t'attens icy pour te donner des larmes,
Un aſtre plus bénin vient d'éclairer tes jours,
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours,
Pour la cauſe de Dieu s'offrir en ſacrifice,
C'eſt courir à la vie & non pas au ſupplice.

CLEOBULE.

Peut eſtre dans ta Secte eſt-ce une viſion,
Mais l'heur que je t'apporte eſt ſans illuſion.
Théodore eſt à toy, ce dernier témoignage
Et de ta paſſion & de ton grand courage,
A ſi bien en amour changé tous ſes mépris,
Qu'elle t'attend chez moy pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me ſert ſon amour & ſa reconnoiſſance,
Alors que leur effet n'eſt plus en ſa puiſſance,
Et qui t'améne icy par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort meſler un vain regret,

Empeſcher que ma joye à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encor un regard vers le Monde?
Ainſi donc Théodore eſt crüelle à mon ſort
Jusqu'à perſécuter & ma vie & ma mort,
Dans ſa haine & ſa flame également à craindre,
Et moy dans l'une & l'autre également à plaindre!

CLEOBULE.

Ne te figure point d'impoſſibilité
Où tu fais, ſi tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux noſtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert aux pieds de leurs Autels
Peut égaler ton ſort au ſort des Immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moy Théodore t'envoye?
Son esprit adoucy me veut par cette voye?

CLEOBULE.

Non, elle ignore encor que tu ſois arrété,
Mais oſe en ſa faveur te mettre en liberté,
Oſe te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enléve en Egypte avec elle,
Où ſon cœur généreux te laiſſe entre ſes bras
Eſtre avec ſeureté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux amy que l'Enfer me ſuscite,
Ton damnable artifice en vain me ſollicite,
Mon cœur inébranlable aux plus crüels tourmens,
A presque été ſurpris de tes chatouillemens,

Leur molleſſe a plus fait que le fer ny la flame,
Elle a frapé mes ſens, elle a brouillé mon ame,
Ma raiſon s'eſt troublée & mon foible a paru,
Mais j'ay dépouillé l'homme, & Dieu m'a ſecouru.
Va revoir ta parente, & dy-luy qu'elle quitte
Ce ſoin de me payer par-de-là mon mérite,
Je n'ay rien fait pour elle, elle ne me doit rien,
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de Chrétien,
C'eſt la connoiſtre mal que de la reconnoiſtre,
Je n'en veux point de prix que du ſouverain Maiſtre,
Et comme c'eſt luy ſeul que j'ay conſidéré,
C'eſt luy ſeul dont j'attens ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſouffrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle paye à Placide, & taſche à conſerver
Des jours que par les miens je luy viens de ſauver,
Qu'elle fuye avec luy, c'eſt tout ce que veut d'elle
Le ſouvenir mourant d'une flame ſi belle.
Mais elle-meſme vient, hélas, à quel deſſein?

SCENE IV.

DIDYME, THEODORE, CLEOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante ſuit Théodore, & entre incontinent chez Marcelle ſans rien dire.

DIDYME.

Penſez-vous m'arracher la palme de la main,

Madame, & mieux que luy m'expliquant voſtre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?

THEODORE.

Ouy, Didyme, il faut vivre, & me laiſſer mourir,
C'eſt à moy qu'on en veut, c'eſt à moy de périr.

CLEOBULE *à Théodore.*

O Dieux! quelle fureur aujourd'huy vous poſſéde?

à Paulin.

Mais prévenons le mal par le dernier reméde,
Je cours trouver Placide, & toy, tire en longueur
De Valens, ſi tu peux, la derniére rigueur.

SCENE V.

DIDYME, THEODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoy! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous faſſe de nouveau traiſner à l'infamie?

THEODORE.

Non, non, Flavie eſt morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur,
Je n'en ay rien à craindre, & Dieu me le révéle,
Ce n'eſt plus que du ſang que veut cette crüelle,

Et quelque crüauté qu'elle veuille eſſayer,
S'il ne faut que du ſang, j'ay trop dequoy payer.
Ren-moy, ren-moy ma place aſſez & trop gardée,
Pour me ſauver l'honneur je te l'avois cédée,
Jusque-là ſeulement j'ay ſouffert ton ſecours,
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Ren, Didyme, ren-moy le ſeul bien où j'aspire,
C'eſt le droit de mourir, c'eſt l'honneur du Martyre,
A quel tître peux-tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'eſt à moy qu'appartient, quoy que vous puiſſiez dire,
Et le droit de mourir & l'honneur du Martyre,
De ſort comme d'habits nous avons ſçeu changer,
Et l'Arreſt de Valens me le vient d'adjuger.

THEODORE.

Il ne t'a condamné qu'au lieu de Théodore,
Mais ſi l'Arreſt t'en plaiſt, l'effet m'en deshonore,
Te voir au lieu de moy payer Dieu de ton ſang,
C'eſt te laiſſer au Ciel aller prendre mon rang.
Je ne ſouffriray point, quoy que Valens ordonne,
Qu'en me rendant ma gloire on m'oſte ma Couronne,
J'en appelle à Marcelle, & ſans plus t'abuſer,
Voy comme ce grand Dieu luy-meſme en vient d'uſer.
De cette meſme honte il ſauve Agnés dans Rome,
Il daigne s'y ſervir d'un Ange au lieu d'un homme,
Mais ſi dans l'infamie il vient la ſecourir,
Si-toſt qu'on veut ſon ſang il la laiſſe mourir.

DIDYME.

Sur cét éxemple donc ne trouvez pas étrange,
Puisqu'il ſe ſert icy d'un homme au lieu d'un Ange,
S'il daigne mettre au rang de ces Esprits heureux
Celuy dont pour ſa gloire il ſe ſert au lieu d'eux.
Je n'ay regardé qu'elle en conſervant la voſtre,
Et ne luy donne pas mon ſang au lieu d'un autre
Quand ce qu'il m'a fait faire a pû m'en acquérir,
Et l'honneur du Martyre & le droit de mourir.

THEODORE.

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THEODORE, DIDYME,
PAULIN,
LYCANTE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Lycante.*

Avec quelque douceur j'en reçoy la Nouvelle,
Non que mes déplaiſirs s'en puiſſent ſoulager,
Mais c'eſt toûjours beaucoup que ſe pouvoir venger.

THEODORE.

Madame, je vous viens rendre voſtre victime,
Ne le retenez plus, ma fuite eſt tout ſon crime,

Ce n'eſt qu'au lieu de moy qu'on le méne à l'Autel,
Et puiſque je me montre il n'eſt plus criminel.
C'eſt pour moy que Placide a dédaigné Flavie,
C'eſt moy par conſéquent qui luy couſte la vie.

DIDYME.

Non, c'eſt moy ſeul, Madame, & vous l'avez pû voir,
Qui ſauvant ſa rivale ay fait ſon deſeſpoir.
C'eſt moy de qui l'audace a terminé ſa vie,
C'eſt moy par conſéquent qui vous oſte Flavie,
Et ſur qui doit verſer ce courage irrité
Tout ce que la vengeance a de ſévérité.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable,
Sacriléges autheurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envy,
Lors que j'ay tout perdu, de me l'avoir ravy!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colére,
Qu'en vous faiſant périr je ne vous puis déplaire,
Et que loin de trembler ſous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition?
Elle ſemble à tous deux porter un Diadéme,
Vous en étes jaloux comme d'un bien ſupréme,
L'un & l'autre de moy s'efforce à l'obtenir,
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir,
Et quelque ſang qu'épande une mére affligée,
Ne vous puniſſant pas elle n'eſt pas vengée.
Toutefois Placide aime, & voſtre châtiment
Portera ſur ſon cœur ſes coups plus puiſſammen,

Dans ce gouffre de maux c'eſt luy qui m'a plongée,
Et ſi je l'en punis je ſuis aſſez vengée.

THEODORE *à Didyme.*

J'ay donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois,
L'Arreſt eſt prononcé, c'eſt moy dont on fait chois,
C'eſt moy qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non non, ſi vous mourez, Didyme vous doit ſuivre.

MARCELLE.

Tu la ſuivras, Didyme & je ſuivray tes vœux,
Un déplaiſir ſi grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je auſſi-bien immoler à Flavie
Tous les Chrétiens enſemble & toute la Syrie,
Ou que ne peut ma haine avec un plein loiſir
Animer les bourreaux qu'elle ſçauroit choiſir,
Repaiſtre mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois & crüelle & traiſnante,
Et parmy les tourmens ſoûtenir voſtre ſort,
Pour vous faire ſentir chaque jour une mort!
Mais je ſçais le ſecours que Placide prépare,
Je ſçais l'effort pour vous que fera ce barbare,
Et ma triste vengeance a beau ſe conſulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Haſtons-la donc, Lycante, & courons-y ſur l'heure,
La plus prompte des morts eſt icy la meilleure,
N'avoir pour y descendre à pouſſer qu'un ſouſpir,
C'eſt mourir doucement, mais c'eſt enfin mourir,
Et lors qu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppoſe,

Se venger à demy c'eſt du moins quelque choſe.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports ſi boüillants,
Sur ſon authorité c'eſt beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande conte, eſt-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conſeils indiscrets,
Et ne prenez ſoucy que de vos intéreſts.

THEODORE *à Didyme.*

Ainſi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous ſortirons tous deux avec une Couronne.

DIDYME.

Ouy, Madame, on éxauce & vos vœux & les miens.
Dieux...

MARCELLE.

Vous ſuivrez ailleurs de ſi doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *ſeul.*

Quel orage s'apreſte!
Que je voy ſe former une horrible tempeſte!
Si Placide ſurvient, que de ſang répandu,
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens, qu'à tant de violence

Il oppoſe, non plus une molle prudence,
Mais un courage maſle & qui d'authorité
Sans rien craindre...

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

Ah, Paulin, eſt-ce une vérité,
Eſt-ce une illuſion, eſt-ce une reſverie?
Viens-je d'oüir la voix de Marcelle en furie?
Oſe-t'elle traiſner Théodore à la mort?

PAULIN.

Ouy, ſi Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens faſſe,
Lors que de tous coſtez il ne voit que disgrace?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'eſt vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr ſi vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos Loix eſt-elle aſſujettie,
Pour ſouffrir qu'une femme y ſoit Juge & Partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste ſort ne ſerve à me geſner?
Ne la condamner pas c'eſt me perdre avec elle,
C'eſt m'expoſer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de ſon frére, au couroux des Céſars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'eſt faire un parricide,
C'eſt de ma propre main aſſaſſiner Placide,
C'eſt luy porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, Seigneur, oſera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante & ſa cohorte,
Mais ſur elle & ſur eux il va fondre à main forte,
Réſolu de forcer pour cét objet charmant
Jusqu'à voſtre Palais & voſtre appartement.
Prévenez ce deſordre, & jugez quel carnage
Produit le deſeſpoir qui s'oppoſe à la rage,
Et combien des deux parts l'amour & la fureur
Etaleront icy de ſpectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laiſſons faire, & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie ou la haine en décide,
Que Théodore en meure ou ne périſſe pas,
J'auray lieu d'excuſer ſa vie ou ſon trépas,
S'il la ſauve, peut eſtre on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme,
Je l'en déſavoûray, j'iray l'en accuſer,

Les pouſſer par ma plainte à le favoriſer,
A plaindre ſon malheur en blaſmant ſon audace,
Céſar meſme pour luy me demandera grace,
Et cette illuſion de ma ſévérité
Augmentera ma gloire & mon authorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut ſauver cét objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura ſans moy commis cét attentat,
J'en ſçauray près de luy faire un crime d'Etat,
A ſes reſſentimens égaler ma colére,
Luy promettre vengeance & trancher du ſévére,
Et n'ayant point de part en cét événement,
L'en conſoler en pére un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le temps pourront tarir ſes larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'alarmes,
Placide eſt violent, & pour la ſecourir,
Il périra luy-meſme ou fera tout périr.
Si Marcelle y ſuccombe, apprehendez ſon frére,
Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un pére.
De grace prévenez ce funeste hazard.
Mais que voy-je? peut eſtre il eſt déja trop tard,
Stéphanie entre icy de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle eſt ſans doute échapée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STEPHANIE.

VALENS *à Stephanie.*

Marcelle a donc oſé les trainer à la mort,
Sans mon ſçeu, ſans mon ordre, & ſon audace extréme...

STEPHANIE.

Seigneur, pleurez ſa perte, elle eſt morte elle-meſme.

VALENS.

Elle eſt morte!

STEPHANIE.

Elle l'eſt.

VALENS.

Et Placide a commis...

STEPHANIE.

Non, ce n'eſt en effet ny luy ny ſes amis,
Mais s'il n'en eſt l'autheur, du moins il en eſt cauſe.

VALENS.

Ah, pour moy l'un & l'autre eſt une meſme choſe,

Et puisque c'eſt l'effet de leur inimitié,
Je doy venger pour luy cette chére moitié.
Mais appren-moy ſa mort, du moins ſi tu l'as veuë.

STEPHANIE.

De l'escalier à peine elle étoit descenduë,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du Palais,
Suivy d'un gros armé d'amis & de valets.
Sur les bords du perron ſoudain elle s'avance,
Et preſſant ſa fureur qu'accroiſt cette preſence,
Vien, dit-elle, *vien voir l'effet de ton ſecours,*
Et ſans perdre le temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un coſté Théodore, & de l'autre Didyme,
Elle léve le bras, & de la meſme main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le ſein.

VALENS.

Quoy, Théodore eſt morte!

STEPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout eſt pardonnable aux douleurs d'un Amant,
Et quoy qu'ait fait Placide en ſon reſſentiment...

STEPHANIE.

Il n'a rien fait, Seigneur, mais écoutez le reste.

Il demeure immobile à cét objet funeste.
Quelque ardeur qui le pouſſe à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur ;
Il paſlit, il frémit, il tremble, il tombe, il paſme,
Sur ſon cher Cléobule il ſemble rendre l'ame.
Cependant triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ſes pieds expirants,
Jouït de ſa vengeance, & d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantoſt ſe repaiſt de leurs derniers ſouſpirs,
Tantoſt gouſte à pleins yeux ſes mortels déplaiſirs,
Y meſure ſa joye, & trouve plus charmante
La douleur de l'Amant que la mort de l'Amante,
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal
Pour eſtre trop ſenſible il ſent trop peu ſon mal,
En hait ſa paſmoiſon qui la laiſſe impunie,
Au péril de ſes jours la ſouhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle hauſſant la voix,
Je n'ay pas réſolu de mourir à ton chois,
Dit-elle, *ny d'attendre à rejoindre Flavie*
Que ta rage inſolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuſe, & ſe perçant le flanc
De ce meſme poignard fumant d'un autre ſang,
Elle ajoûte, *va, traiſtre, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te venger, cherche une autre victime,
Je meurs, mais j'ay dequoy rendre graces aux Dieux
Puisque je meurs vengée, & vengée à tes yeux.
Lors meſme dans la mort conſervant ſon audace
Elle tombe, & tombant elle choiſit ſa place,
D'où ſon œil ſemble encore à longs traits ſe ſaouler
Du ſang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STEPHANIE.

J'ay fuy voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & ſi juſte & ſi forte
Ne vengeaſt... Mais, Seigneur, je l'aperçoy qui vient.

VALENS.

Arreſte, de foibleſſe à peine il ſe ſoûtient,
Et d'ailleurs à ma veuë il ſçaura ſe contraindre,
Ne crains rien. Mais ô Dieux, que j'ay moy-meſme à craindre!

SCENE IX.

VALENS, PLACIDE, CLEOBULE,
PAULIN,
STEPHANIE, *Troupe.*

VALENS.

Cléobule, quel ſang coule ſur ſes habits?

CLEOBULE.

Le ſien propre, Seigneur.

VALENS.

Ah, Placide, ah, mon fils.

PLACIDE.

Retire-toy crüel.

VALENS.

Cét amy ſi fidelle
N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui ſont les aſſaſſins?

CLEOBULE.

Son propre deſeſpoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre, & le prévoir?

CLEOBULE.

Je l'ay craint & préveu jusqu'à ſaiſir ſes armes,
Mais comme après ce ſoin j'en avois moins d'alarmes,
Embraſſant Théodore, un funeste hazard
A fait deſſous ſa main rencontrer ce poignard,
Par où ſes déplaiſirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah, falloit-il avoir ſi peu de défiance?

PLACIDE.

Rens-en graces au Ciel, heureux pére & mary,
Par là t'eſt conſervé ce pouvoir ſi chéry,
Ta Dignité dans l'ame à ton fils préférée,
Ta propre vie enfin par là t'eſt aſſeurée,
Et ce ſang qu'un amour pleinement indigné
Peut-eſtre en ſes transports n'auroit pas épargné.

Pour ne point violer les droits de la naiſſance
Il falloit que mon bras s'en miſt dans l'impuiſſance,
C'eſt par là ſeulement qu'il s'eſt pû retenir,
Et je me ſuis puny de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'eſt ton ſang que je verſe,
Si tu m'aimes encor, c'eſt ton ſein que je perce,
Et c'eſt pour te punir que je viens en ces lieux
Pour le moins en mourant te bleſſer par les yeux.
Daigne ce juste Ciel...

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLEOBULE.

Non, Seigneur, je l'entens encore qui ſouſpire,
Ce n'eſt que la douleur qui luy coupe la voix.

VALENS.

Non non, j'ay tout perdu, Placide eſt aux abois,
Mais ne rejettons pas une eſpérance vaine,
Portons-le repoſer dans la chambre prochaine,
Et vous autres allez prendre ſoucy des morts,
Tandis que j'auray ſoin de calmer ſes transports.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

NOTES.

NOTES.

EXAMEN DE *POMPEE*.

Page 3. — Cet examen et les suivants ont paru en 1660.

P. 4. — *Aſſaſſiné à ſes yeux par Septime.* — Plutarque, *Vie de Pompée*, ch. LXXXV, et Lucain, *Pharsale*, VIII, 560.

— *Pourſuivie ſur Mer par les ordres de Ptolomée.* — *Vie de Pompée*, LXXXV.

P. 5. — *Puisque Plutarque rapporte.* — *Vie de César*, LV.

P. 6. — *C'eſt Plutarque & Lucain qui nous apprennent* — *Vie de César*, LIII, et *Pharsale*, IX, 1010.

— *Comme je l'ay fait.* — P. 57-58.

— *J'ay juſtifié ailleurs.* — Tome I, p. 28.

P. 6. — *Les Historiens & le Poëte Lucain l'appellent communément Rex puer.* — *Pharsale,* VIII, 537, et X, 54.

— *Hirtius.* — Lieutenant de César, à qui l'on attribue le livre de la *Guerre d'Alexandrie.*

P. 7. — *Incestæ ſceptris ceſſure ſorori.* — *Pharsale,* VIII, 693.

— *Lucain... la nomme... meretrix Regina.* — Corneille a commis une erreur, car on ne trouve cette expression appliquée à Cléopatre que dans Properce, III, 11, 39, et Pline, *Hist. natur.*, IX, 58.

— *Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem.* — *Pharsale,* X, 369.

P. 8. — *En l'éxamen de Polyeucte.* — Tome III, p. 94.

P. 9, — *Faire remarquer de nouveau.* — Tome I, p. 95.

EXAMEN DU *MENTEUR.*

P. 10. — *Lope de Végue.* — Félix Lope de Vega Carpio, poète, et auteur dramatique espagnol (1562-1635), composa 1,800 pièces de théâtre.

— *Juan d'Alarcon.* — J. Ruis d'Alarcon y Mendoza, auteur dramatique espagnol (1585-1639), dont Alph. Royer a donné une traduction française en 1864, est l'auteur de *La Verdad sospechosa,* à laquelle Corneille fait allusion.

— *Il m'a fallu forcer mon averſion pour les* A parte. — Tome I, p. 74.

P. 11. — *Protaſe.* — Exposition du sujet.

EXAMEN DE LA SUITE DU *MENTEUR*.

P. 12. — *L'original Espagnol eſt de Lope de Vègue.* — Voir la note de la p. 10.

— *Au ſecond Acte.* — Scène 2.

P. 13. — *Au prémier Acte cependant que Dorante écrit.* — Scène 2.

EXAMEN DE *THEODORE*.

P. 16. — *Livre des Vierges de Saint Ambroiſe.* — Saint Ambroise, père de l'Église latine (340-397), fut évêque de Milan et composa plusieurs ouvrages dont le plus important est le *Traité sur les devoirs des prêtres*. — Le livre dont parle Corneille (*De Virginibus ad Marcellinam sororem libri tres*) ne se trouve que dans les œuvres.

P. 17. — *Cette Scène bien que tres courte.* — Scène 5 du dernier acte.

P. 18. — *Dit Aristote.* — *Poétique*, XIV, 4. Voir aussi le *Discours de la Tragédie*, t. III, p. 20.

POMPEE.

P. 21. — Cette tragédie, représentée en 1641, suivant les uns, en 1643, suivant les autres (voir notre notice, t. I, p. XIII), parut pour la première fois sous le titre

suivant : « LA MORT DE POMPEE. TRAGEDIE. A PARIS, Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE... & AUGVSTIN COVRBÉ... M.DC.XLIV. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » — C'est un volume in-4° de 8 ffts et 100 pages, avec un frontispice de Chauveau représentant le meurtre de Pompée. Le privilège est du 22 janvier, et l'achevé d'imprimer du 16 février. Il en existe une édition in-12 faisant partie du recueil de 1647.

P. 28. — *Sans ſes mille talens.* — Plutarque, *Vie de César*, LIV.

P. 29. — Ne *gagneꝛ* plus l'autre (1682 seulement).

P. 42. — *Un divorce chez luy fit place à Calphurnie.* — Allusion au divorce avec Pompéia, sa troisième femme.

— Qui ſçaura mieux *que* moy (1682 et 1692).

P. 44 :

Le Roy Juba nous garde une foy plus ſincére,
Chez luy tu trouveras, & mes fils, & ton pére.

Après Pharsale, Q. Cæcilius Métellus Scipion, père de Cornélie, se retira en Afrique et y continua la lutte contre César avec Caton et Juba.

— Les fils dont parle Pompée sont Cnéius et Sextus, dont Cornélie n'était pas la mère.

P. 54. — *Du feu Roy... le testament.* — Il s'agit du testament remis à Pompée par Ptolémée Aulétès, par lequel son fils aîné devait lui succéder et épouser Cléopatre.

P. 57. — *Ont éloigné la ville.* — *Éloigner* pris activement dans le sens de *s'éloigner*, est un archaïsme qui se trouve plusieurs fois dans Malherbe et dans Corneille.

P. 57. — *A plein voile.* — Le genre de *voile* a varié, dit Littré; c'est arbitrairement, mais non sans quelque avantage, qu'on l'a séparé de l'autre *voile.*

P. 59. — *Comme ſon beau-père.* — Pompée avait d'abord épousé Julie, fille de César.

P. 61 :

Que ſur tant de milliers ne fit le Roy de Pont.

Allusion au massacre de tous les Romains dans les villes d'Asie ordonné par Mithridate.

P. 62. — *Par* vos prospéritez (1682 et les autres éditions antérieures, excepté celles de 1644 et de 1655).

P. 66. — Allons donc l'*affranchir.* — Dans toutes les autres éditions publiées par Corneille.

P. 67. — *Vefve du jeune Craſſe.* — C'était le fils du triumvir qui fut tué avec son père dans la guerre contre les Parthes, 55 av. J.-C.

P. 73. — Penſer *aux* chois (1682 seulement).

P. 74. — *Faſt.* — Cette orthographe du XVIe siècle n'était déjà plus en usage à l'époque de Corneille.

P. 75. — *Cette* office. Dans toutes les autres éditions, excepté celle de 1656.

P. 76 :

. . . . . *Les debats,*
Qu'avec nos Citoyens ont eu. . . .

Aucune des éditions publiées par Corneille ne fait accorder *eu.*

P. 98. — *Secondez par l'effort d'un Roy.* — Juba, roi de Numidie.

LE MENTEUR.

P. 103. — On ne connaît pas exactement la date de la première représentation de cette comédie; on croit généralement qu'elle a eu lieu en 1642. Voici le titre de l'édition originale, dont le privilège est du 22 janvier 1644 et qui a été achevée d'imprimer le dernier d'octobre : « LE MENTEVR, COMEDIE. *Imprimé à Roüen & se vend* A PARIS, Chez A. DE SOMMAVILLE... Et A. COVRBÉ... M. DC. XLIV. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » C'est un in-4° de 4 ff^ts non chiffrés, 130 pp. et 1 f^t pour le privilège.

P. 106. — *Bartole.* — Né en 1313 à Sasso-Ferrato (duché d'Urbin), mort en 1357, célèbre jurisconsulte qui a été appelé le Coryphée des interprètes du droit.

P. 107. — *De* leçons. — Dans les autres éditions.

P. 108. — *Se faire de mise.* — Se faire recevoir, accueillir (Littré).

— *Etre libéral*, — C'est-à-dire aimer à donner.

P. 115. — *La Place.* — La place Royale.

P. 117. — *Le* plus *cher* de mes vieux camarades (1682 seulement).

P. 121. — *Pour mieux tout ajuster.* — *Ajuster* est ici dans le sens de disposer.

P. 123. — *Se passer à.* — Se contenter de (Littré).

P. 125. — *Les Authentiques.* — Extraits que les glossateurs ont faits des Novelles et insérés aux endroits du Code (de Justinien) auxquels ces extraits se rapportent (Littré).

P. 125. — *Le Digeste.* — Recueil de décisions des jurisconsultes, composé par l'ordre de l'empereur Justinien (Littré).

— *L'Infortiat.* — Nom d'une subdivision du *Corpus juris* selon les glossateurs (Littré).

— *Jaſon.* — Jurisconsulte, né à Pesaro en 1435, mort en 1519.

— *Balde.* — Pierre Balde, jurisconsulte italien (1327-1400).

— *Accurſe.* — François Accurse (1151-1229), jurisconsulte florentin, surnommé par ses contemporains l'Idole des jurisconsultes, commentateur du « Corpus juris civilis. Lugduni, 1556-1558, » 5 vol. in-fol.

— *Alciat.* — André Alciat (1492-1550), jurisconsulte italien, dont les œuvres, publiées à Bâle en 1571, forment 3 vol. in-fol.

— *Lamboy, Jean de Vert, & Galas.* — Généraux de l'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, qui venaient d'être battus par les Français.

P. 126. — *Les bayes qu'on leur donne.* — *Baie,* tromperie, mystification (Littré).

— *Urgande & Mélusine.* — Fées célèbres dans les romans de chevalerie.

P. 138. — *Au* moins qu'en attendant (1682).

P. 140. — *Le pré-aux-Clercs.* — On donnait ce nom aux terrains allant de la rue Mazarine actuelle à la rue de Bourgogne.

— *Palais Cardinal.* — Premier nom du Palais-Royal construit par le cardinal de Richelieu.

P. 142. — Mais *il* eſt impoſſible (1682).

P. 144. — *Quand ma Montre ſonna.* — C'était alors la mode des montres à sonnerie, sonnant d'elles-mêmes comme les horloges.

P. 147. — *Induſtrie.* — Dans le sens de mensonge.

P. 159. — *Perdre tes meſures.* — Terme d'escrime, distance juste pour porter ou parer (Littré).

P. 161. — *Rendre... martre pour renard.* — C'est-à-dire rendre une chose pour une autre (Littré).

P. 162. — Les jours que j'ay *vécu.* — Sans accord du participe, dans toutes les éditions publiées par Corneille.

P. 169. — *Vous couchez d'impoſture.* — *Coucher de,* dans le sens de payer, est une expression métaphorique tirée du jeu.

— *Donné cette baye.* — Voir la note de la p. 126.

P. 171. — Le *chevet.* — Ancien nom du traversin.

P. 178. — *Poudre de Sympathie.* — Poudre préparée avec du vitriol calciné au soleil, que l'on jetait sur le sang sorti d'une blessure, et que l'on prétendait guérir la personne blessée, quoiqu'elle fût éloignée (Littré). — Les principaux ouvrages à consulter sur la poudre de sympathie sont ceux de *G. Sauvageon,* 1644; *J.-J. Broglia,* 1644; *Denible,* 1645; N. *Papin,* 1647; *Kenelm Digby,* 1658; et le *Theatrum ſympathicum,* 1661, qui a eu plusieurs éditions.

P. 188. — *Elle tient... le loup par les oreilles.* — *Tenir le loup par les oreilles,* ne savoir quel parti prendre (Littré).

P. 194. — ... *Vous n'en caſſerez... que d'une dent.* — C'est-à-dire vous vous en passerez.

P. 196. — *Prendre ſur le vert.* — Prendre au dépourvu (Littré).

P. 197. — *Digeste.* — Voir la note de la p. 125.

P. 207 :

Toutes tierces, dit-on, ſont bonnes ou mauvaiſes.

On croyait alors que le troisième accès d'une fièvre était décisif.

P. 216. — Avant qu'avec *toute* autre. — Dans les autres éditions.

P. 217. — *Bonne bouche.* — Les notes des éditeurs de Corneille au sujet de cette exclamation laissent à désirer, et les dictionnaires du temps, que nous avons consultés, sont muets à cet égard. Serait-elle empruntée à l'expression : *Avoir bonne bouche, c'est-à-dire ne rien découvrir,* dont parle Richelet; ou faut-il admettre une ingénieuse explication du savant M. Ch.-L. Livet, qui serait disposé à traduire *bonne bouche* par *buon boccone,* bonne pièce?

LA SUITE DU MENTEUR.

P. 225. — On n'est pas d'accord sur la date de la première représentation de cette pièce. Voici le titre de l'édition originale : « LA SVITE DV MENTEVR COMEDIE. *Imprimé à Roüen, & ſe vend* A PARIS, Chez A. DE SOMMAVILLE... ET A. COVRBÉ... M.DC.XLV. AVEC PRIVILEGE DV ROY ». In-4° de 6 ff^ts^ et 136 pp.; l'achevé d'imprimer est du dernier septembre.

P. 229. — *Faire gille.* — Locution populaire qui signifie se retirer, s'enfuir (Littré).

— *Attendant le boiteux.* — C'est-à-dire : attendant le temps, l'occasion (Littré).

P. 232 :

N'aurons-nous point icy de guerres d'Allemagne?

Allusion aux mensonges de Dorante, dans *Le Menteur*, I, 3, p. 112.

P. 235. — *Il n'a pas le Double.* — Le double était une petite pièce ronde de cuivre qui portait d'un côté la figure du roi et de l'autre trois fleurs de lis, et qui faisait la sixième partie du sou, ou deux deniers (Littré).

P. 237. — *Pistolles de poids.* — Pièce d'or qui n'était point battue au coin de France et qui valait onze livres et quelques sous (Littré).

P. 241. — *Ferrer la mule.* — Acheter une chose pour quelqu'un et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté (Littré).

— *Petites Maiſons* — Maison pour les fous, située rue de Sèvres, au coin de la rue de la Chaise, où l'on a établi plus tard l'hospice des Petits-Ménages.

P. 247. — *Jodelet.* — Julien Geoffrin, dit Jodelet, acteur du Marais et de l'hôtel de Bourgogne, mort en 1660, qui remplissait le rôle de Cliton.

P. 253. — Je me *perdrois* d'honneur. — Dans les autres éditions.

P. 254. — *Quinze & bisque.* — Terme du jeu de paume.

— Mon Epitaphe est *faite* (1682). — Ce mot était le plus souvent employé au féminin à la fin du XVIIe siècle, c'est ce qui explique cette faute.

P. 255. — *Je m'y paſſerois bien.* — Voir la note de la p. 123.

P. 266. — *Tablature.* — Ce qui sert d'enseignement (Littré).

P. 268. — *Bricoler,* au figuré, signifie aller à un but par des voies obliques.

P. 279. — Allons prendre un peu *l'*air. — Dans les autres éditions.

P. 281. — *Cèt homme a de l'humeur.* — *Humeur* dans le sens de penchant à la plaisanterie, d'originalité facétieuse (Littré).

P. 292. — *J'ay tant l'épouvante.* — Dans toutes les éditions.

P. 297. — *Belle-Cour.* — Une des places de Lyon.

P. 300. — La mention du nom de Lyse sur la liste des personnages de la scène v existe dans toutes les éditions originales.

P. 302. — *Cèt illustre tombeau.* — A cette époque, le mot tombeau, pris au figuré, signifiait épitaphe et recueil d'éloges funèbres en vers, dont le plus célèbre est le *Tombeau de Charles IX par Ronsard.*

— *Cette digne oraiſon que n'aguère j'ay faite:*

Acte I, scène VI, p. 254.

P. 307. — *Astrée.* — « L'Astree de Messire Honoré d'Vrfé... ov par plvsievrs histoires, et sous personnes de Bergers, et d'autres, sont deduits les diuers effets de l'honneste amitié. Paris, A. Covrbé, 1633. » 4 parties in-8°, dont la première édition est de 1610. — Honoré d'Urfé, né à Marseille en 1568, est mort à Villefranche en 1625.

— *Je ſuis de ſon village.* — D'Urfé n'a pas indiqué le lieu où se passent les scènes de son Roman; on sait seu-

lement que c'était dans le Forez, sur les bords du Lignon.

P. 316. — *En faveur de la nuit.* — C'est-à-dire à la faveur.

P. 318. — *Garder le mulet.* — Attendre longtemps quelqu'un avec ennui et impatience (Littré).

P. 328:

Vous y priſtes jadis Clarice pour Lucrèce.

Voyez *Le Menteur,* III, 5, p. 161.

P. 333. — *Aimons-nous but-à-but.* — *But à but,* sans avantage de part et d'autre (Littré).

THEODORE.

P. 351. — Cette tragédie, dont la première représentation eut lieu en 1645, parut l'année suivante sous ce titre : « THEODORE VIERGE ET MARTYRE, TRAGEDIE CHRESTIENNE. *Imprimé à Roüen, & ſe vend* A PARIS, Chez A. COVRBÉ, au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme. M.DC.XLVI. AUEC PRIUILEGE DU ROY. » C'est un in-4° de 5 ff^ts^ et 128 pages, avec une figure de la décollation de sainte Théodore. Le privilège est du 17 avril, et l'achevé d'imprimer du dernier jour d'octobre.

P. 374. — Didyme, que ſur *tous.* — Dans les autres éditions originales.

P. 417. — Le récit d'une *injuſte* rigueur. — Dans toutes les autres éditions.

P. 426. — Où me *le* caches-tu? (1682)

P. 438. — Dans les exemplaires du t. II de 1682, dont

l'achevé d'imprimer est du 16 février au lieu du 26, et qui n'ont que 596 pp., vingt vers ont été retranchés ; la scène 5 de l'acte V se termine ainsi :

DIDYME.

. . . . . .

De ſort comme d'habits nous avons ſçeu changer,
Et l'Arreſt de Valens me le vient d'adjuger.

THEODORE.

Tu t'obſtines en vain, la haine de Marcelle...

P. 440. — Les quatre vers suivants :

C'eſt moy de qui l'audace a terminé ſa vie,
C'eſt moy par conſéquent qui vous oſte Flavie,
Et ſur qui doit verſer ce courage irrité
Tout ce que la vengeance a de ſévérité.

ne se trouvent pas dans les exemplaires dont nous parlons dans la note précédente.

P. 447. — Je doy venger *ſur* luy. — Dans les éditions antérieures à 1664.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Examen de Pompee.	3
Examen du Menteur	10
Examen de la Suite du Menteur. . .	12
Examen de Theodore	15
Pompee.	21
Le Menteur.	103
La Suite du Menteur.	225
Theodore.	351
Notes	453

Achevé d'imprimer

Le quinze août mil huit cent quatre-vingt-trois

PAR CHARLES UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à Pont-forte.

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisé).

LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY, 2 volumes (épuisé).

RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COUESNY. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROTHE. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

6 Eaux-fortes d'après GRAVELOT et PASQUIER, pour illustrer *Manon Lescaut* . . . . . 12 fr.

BEAUMARCHAIS. *Théâtre*. (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume (épuisé).

7 Eaux-fortes d'après les dessins de PAUL'HON pour illustrer *Daphnis et Chloé*, gravées par BOILVIN. 10 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. (épuisé).

55 Eaux-fortes d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* . . . . . 40 fr.

ARIOSTE. *Roland furieux*. Traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD. 4 vol. Chaque vol. 5 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une préface et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 volume . . . . . 5 fr.

7 Eaux-fortes pour illustrer *Paul et Virginie*, dessinées et gravées par Ed. HÉDOUIN . . . . . 15 fr.

BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.

7 Eaux-fortes d'après COCHIN gravées par MONNIER, pour illustrer les *Œuvres de Boileau* . . . . 10 fr.

DANTE. *La Divine Comédie*, traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD. 2 volumes . . . . . 10 fr.

PARIS. — UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisé).

LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY, 2 volumes (épuisé).

RÉGNIER *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
6 Eaux-fortes d'après GRAVELOT et PASQUIER, pour illustrer *Manon Lescaut* . . . . . 12 fr.

BEAUMARCHAIS. *Théâtre*. (Le Barbier de Séville). 1 vol, épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume (épuisé).
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON pour illustrer *Daphnis et Chloé*, gravées par BOILVIN. 10 fr.

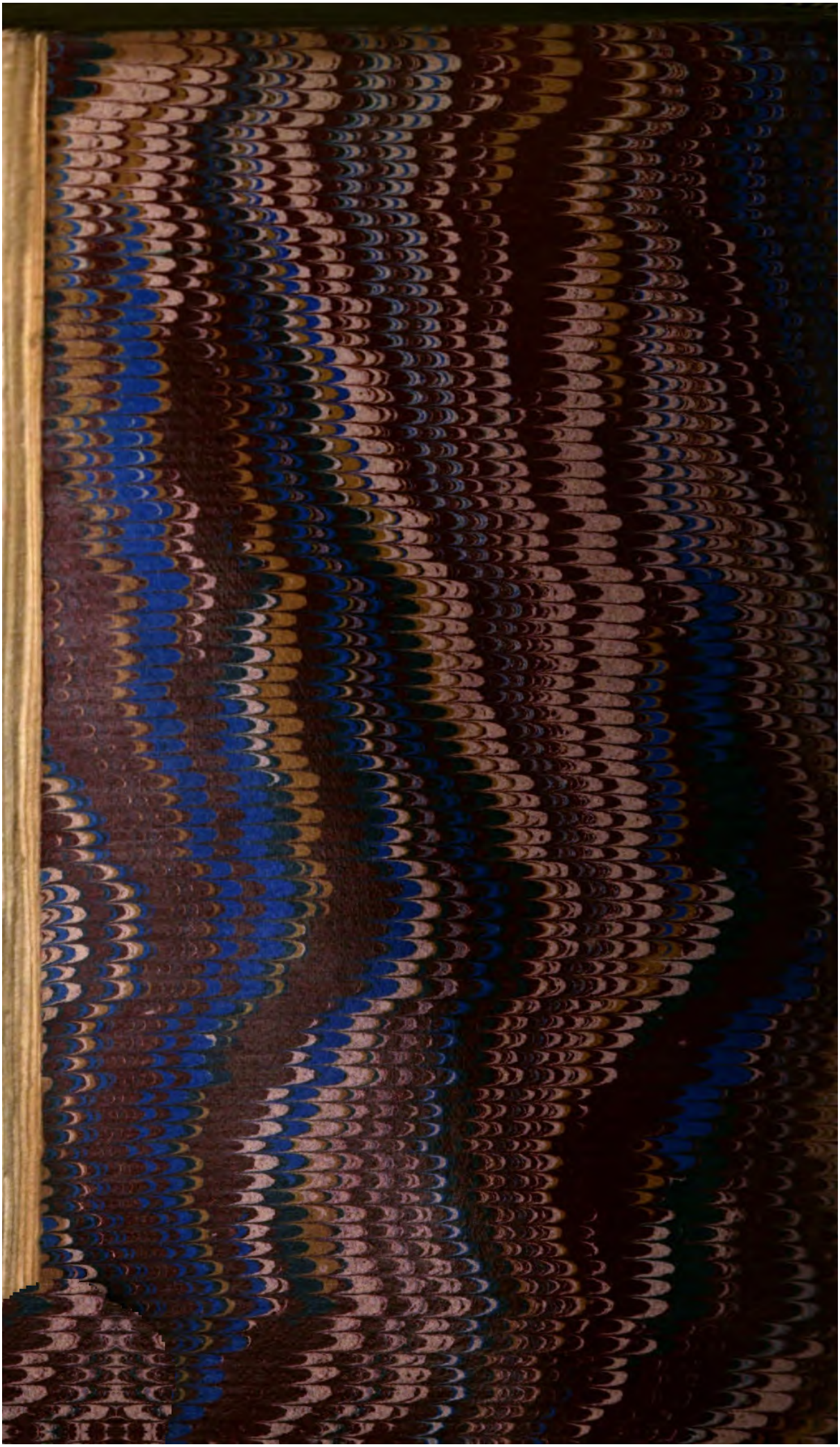
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. (épuisé).
35 Eaux-fortes d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* . . . . . 40 fr.

ARIOSTE. *Roland furieux*. Traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD, 4 vol. Chaque vol. 5 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une préface et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 volume . . . . . 5 fr.
7 Eaux-fortes pour illustrer *Paul et Virginie*, dessinées et gravées par ED. HÉDOUIN . . . . . 15 fr.

BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.
7 Eaux-fortes d'après COCHIN gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. . . . 10 fr.

DANTE. *La Divine Comédie*, traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD. 2 volumes . . . . . 10 fr.

PARIS. — UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83.

T 631